

Raymond Queneau
Le dimanche
de la vie



folio

Raymond Queneau
de l'Académie Goncourt

Le dimanche de la vie

© *Éditions Gallimard, 1952.*

Les personnages de ce roman étant réels,
toute ressemblance avec des individus
imaginaires serait fortuite.

...c'est le dimanche de la vie, qui nivelle tout et éloigne tout ce qui est mauvais ; des hommes doués d'une aussi bonne humeur ne peuvent être foncièrement mauvais ou vils.

Hegel

Il ne se doutait pas que chaque fois qu'il passait devant sa boutique, elle le regardait, la commerçante, le soldat Brû. Il marchait avec naturel, joyeusement sapé de kaki, le cheveu ce qu'on en voyait sous le képi le cheveu taillé net et quasiment lustré, les mains le long de la couture du pantalon, les mains dont l'une, la droite, se levait à intervalles irréguliers pour respecter un gradé supérieur ou pour répondre à la salutation de quelque démilitarisé. Ne soupçonnant pas qu'un œil admiratif l'épinglait chaque jour sur le trajet qui le menait de la caserne au burlingue, le soldat Brû, qui ne pensait en général à rien mais, lorsqu'il le faisait, de préférence à la bataille d'Iéna, le soldat Brû se déplaçait avec l'aisance d'un inconscient. L'œil inconsciemment gris-bleu, la molletière galamment embobinée avec inconscience, le soldat Brû promenait naïvement avec lui tout ce qu'il fallait pour plaire à une demoiselle ni tout à fait jeune ni tout à fait demoiselle. Il ne savait pas.

Julia pinça le bras de sa sœur Chantal et dit :

— Le vlà.

Tapies derrière un entassement brut de bobines et de boutons, elles le regardèrent passer, muettes. Leur silence était provoqué par l'intensité de leur examen. Eussent-elles parlé, il ne les aurait point entendues.

Comme à son habitude, le soldat Brû tourne au coin de la rue Jules-Ferry et disparaît pour un bout de temps. Jusqu'à l'heure de la soupe.

— Alors ? demande Julia.

— Alors ? répond Chantal.

Elle va s'asseoir près de la caisse.

— Lui ?

— Y en a des milliers comme ça, dit Chantal.

— Et y en a pas non plus des milliers comme le tien ?

— C'est pas un raisonnement.

— Alors, tu vois.

Julia continuait à regarder avec langueur le coin de la rue Jules-Ferry.

— Qu'est-ce que je vois ? demanda Chantal. Julia se tourna vers sa sœur :

— Ce sera lui et pas un autre.

— Fais à ton idée.

Chantal haussa les épaules et dit, confirmant ainsi sa précédente phrase :

— Fais à ton idée.

— Tu n'as rien d'autre à me dire ?

Si elle se marie, ils pourront se l'accrocher son héritage, les Bolucra, pas pour eux, mais pour leur fille Marinette qui aurait pu se mettre comme ça dans le commerce quand la tante aurait commencé comme ça à décrépiter. On lui trouverait autre chose à Marinette. Les Bulocra n'avaient pas besoin du souk avunculaire. Ils ne courraient pas après. Qu'elle se conjugue, la Julia.

— Tu ne le trouves pas un peu jeunet pour toi ?

— Combien lui donnes-tu ?

— Vingt-deux, vingt-trois ans.

— Tu le vois en culottes courtes.

— Vingt-cinq au plus.

Elle ne disait pas ça, Chantal, pour la faire reculer, Julia. Mais elle le trouvait bien vert, le troufion, pour sa sœur qui l'était tellement moins.

— C'est un bel homme, dit Julia, c'est pas un garçonnet.

— Tu te goures. Il est de la dernière cuvée, ton grifton. On lui pincerait le nez qu'il en sortirait de la crème. Je dis de la crème parce que je reconnais qu'il est joli.

Julia s'esclaffa.

— Tu me feras toujours marrer.

— Moins que toi, dit Chantal. Là, en ce moment, tu me fais marrer, toi, parce que tu vas faire une drôle de bêtise.

— Et pourquoi ça ?

— Parce que tu vas épouser un garçon qui a vingt ou vingt-cinq ans de moins que toi. Où ça peut te mener, hein ? dis-moi : où ça peut te mener ?

Elle secoua coquettement ses cheveux et répondit à sa propre question :

— Ton mariage ne tiendra pas debout.

Julia dévisagea sa sœur, puis la dépoitrina et enfin la déjamba. Elle lui dit :

— Tu me trouves moche ?

— Non, non, tu tiens le coup. Mais vingt, vingt-cinq ans de différence, c'est quelque chose. Toi tu as pu voir les pioupious français en pantalon rouge défiler devant le président Fallières. Lui il ne doit même pas savoir ce que c'est que le président Fallières.

— D'abord je te remercie de l'allusion.

— Faut bien dire ce qui est.

— Ensuite il y a pas vingt ans. Et surensuite je m'en

fous. Réponds-moi : tu me trouves déglinguée ?

— Pas du tout.

— Ma frimousse ?

— Ça va.

— Mes totoches ?

— Ça tient.

— Mes gambettes ?

— Au quai.

— Alors ?

— C'est pas seulement le physique qui compte, dit

Chantal, c'est le moral.

— Oh, oh, dit Julia, où as-tu été pêcher une bourdante pareille ?

— Cherche pas, je l'ai trouvée toute seule.

— Alors, explique voir.

Chantal faisait allusion aux mœurs des hommes, des hommes mariés, et singulièrement à celles du sien, Paul Boulingra : l'alcoolisme buté, la tabagie autistique, la paresse sexuelle, la médiocrité financière, la lourdeur sentimentale. Seulement voilà, Julia trouvait que sa sœur avait été particulièrement mal servie en la personne de son Popol. Elle cita des types qui ne buvaient que de l'eau comme le mari à la Trendelino, qui ne fumaient point comme celui de la Foucolle, qui braisaient à houilles rehaussées comme celui de la Panigere, qui gagnaient largement leur vie comme celui de la Parpillon et qui pouvaient avoir pour leur épouse de délicates attentions comme celui de la Foucolle, déjà cité. Sans compter ceux qui savent remettre un plomb, porter les paquets, conduire la voiture, baisser les yeux lorsqu'ils croisent

une pute. Julia pensait bien que son militaire serait de cette espèce, et elle en sourit de plaisir. Ce qui agaça Chantal.

— Oui, concéda-t-elle, mais quand tu auras soixante ans, il en aura trente-cinq. Tu ne le tiendras pas.

— On verra.

— Tu es bien maligne.

— Je saurai.

— Tu crois qu'on tient tous les hommes de la même façon, sottte fille ?

— Lui, je saurai.

— Tu ne connais même pas son nom.

— Qu'est-ce que ça peut faire ?

— Tu ne connais ni son âge, ni son métier, ni son passé, ni même s'il a son brevet d'instruction publique.

— Et puis après ?

— C'est bien, ma fille. C'est bien.

Chantal agita fémininement sa chevelure. Elle ajouta encore une fois :

— C'est bien.

Puis elle conclut :

— Vas-y. Mais vas-y donc.

Julia s'assit à la caisse, enfin. Il n'y avait pas de clients elle pouvait, sinon ce n'est pas un bon principe : le chaland songe tout de suite aux conséquences monétaires de son geste et il n'achète rien. Vaut mieux pas. La voilà derrière l'engrangeuse-monnayeuse à ressorts, une belle machine moderne comme dans les pharmacies et les brasseries à musique et qui, la machine, donnait au modeste commerce mercier de Julia Julie Antoinette Ségovie une

apparence sérieuse et menaçante propre à vaincre les réticences et les indécisions des acheteuses de ruban vert pétrole ou de ganse mordorée.

Elle sortit, Julie, un classeur, un pour les factures, et se mit à étudier ses échéances. Elle l'avait déjà fait soixante et dix-sept fois depuis le premier, mais une fois de trop ne fait jamais de mal. De plus elle ne pensait pas à ce qu'elle ne faisait pas. Tandis que ses doigts traçaient avec une application analphabète des signes que l'Occident doit aux inventeurs de la gomme, Julie préparait un petit discours qu'elle destinait à sa sœur en vue de résultats pratiques. Mais entra Ganière.

Envoyée en course afin de laisser les sœurs discuter le bout de gras tranquilles, l'esclave réintégrait l'échoppe bien avant que prévu.

— Toutes les mêmes, dit Julie à Chantal. Quand il faut qu'elles soient là elles en finissent pas de rentrer et quand faut pas qu'elles y soient elles accourent à toutes jambes.

Le zèle de Ganière désola Julie, qui mesura, en l'espace de quelques millimètres-secondes, la distance qui sépare les maîtres des serviteurs, et surtout l'intelligence des uns de la lourdeur des autres. Quelle connarde, grommela-t-elle, puis, d'une voix sèche, elle prononça ces mots :

— Vous en avez mis du temps !

— Mais, madame, commença la fille.

— Ça suffit, dit Julie. Vous avez encore été traîner.

— Mais, madame, bêla-t-on.

— Oui, traîner. Traîner avec des voyous. Ou même des militaires.

Pourtant, elle avait fait vite, Ganière. A comprendrait

jamais.

— Mais, madame.

— Ça suffit. On vous a encore troussée, hein ? petite salope. Je le dirai à votre maman et à votre pauvre grand-mère. Si jeune et si catin !

Julie soupira :

— Une véritable hétaïre !

On ouvrit la bouche, mais on n'eut pas le temps de protester. Julie se pencha vers le on, et la caisse était haute, et la drôlesse pas plus que trois pommes. On trembla.

Julie descendit de sa chaise, plongea sous un comptoir et en sortit un petit paxon qu'elle projeta vers Ganière.

— Allez me porter ça, et en vitesse.

— Mais, madame...

— Mais, quoi ?

— C'est pour mame Foucolle. Elle a dit qu'elle repasserait le prendre.

— Ça vous regarde ?

— Chsais pas, madame.

— Alors je vous dis d'aller porter ça. Vos avis m'indiffèrent, ma fille.

On inclina le chef avant de repartir dans les rues du Bouscat et, après avoir incliné le chef, on repartit effectivement dans les rues du faubourg.

Disparue Ganière, Julia regrimba sur sa chaise et dit :

— On en a du mal à se faire servir.

— M'en parle pas, dit Chantal qui n'avait cependant qu'une femme de ménage.

— Tant que le gouvernement s'en mêlera pas.

- Peut-être bien.
- Ou plutôt c'est parce qu'il s'en mêle de trop.
- Bien possible.
- C'est comme les fonctionnaires.
- Laisse donc les fonctionnaires.

Julie laissa donc les fonctionnaires, pas tellement à cause de son beau-frère, Paul Brelugat, contrôleur des poids et mesures, que de sa sœur, Chantal Marie-Berthe Éléonore, épouse d'un certain Brolugat (Paul), que son travail et son application avaient amené, après maintes angoisses, à la situation de contrôleur des poids et mesures à Bordeaux (Gironde). Il venait d'être nommé à Paris dans le quinzième, un fameux avancement, prétexte à quelques gueuletons bordelais, humectés d'ailloli, arrosés de fondue, irrigués au chambertin. Par affection pour sa sœur, Julie laissa donc tomber la question des fonctionnaires, quoique chaque fois quelle y pensât, à ladite question, ça la mettait drôlement en boule. Suffit.

- Oh, moi, tu sais, les fonctionnaires, dit-elle.
- Tu as encore des choses à m'dire ? demanda Chantal.
- Tu crois vraiment que je fais une sottise ?

Mais elle n'avait pas l'air de poser cette question.

- Rien ne dit que tu puisses, répondit Chantal.

Le ton négligent fit lever les yeux de Julia.

- Explique-toi.
- Eh bien, quoi, c'est clair.
- C'est clair, quoi ?

Chantal se leva.

- Faut que je m'en aille.

Elle se dirigea vers la porte, mais Julia ne bougeait

point.

— Explique-toi, dit-elle.

— Suppose qu'il soit marié.

— Il n'a pas d'alliance, répondit immédiatement Julia.

— Je veux pas te vexer, mais tu peux ne pas lui plaire.

— Je saurai.

— Vingt ans de différence, ça compte.

— Y a pas vingt ans.

— Je parie que si.

— C'est tout ce que tu trouves à me dire ?

— Ça ne te suffit pas ?

Julia, pendant quelques secondes, se pencha sur ses factures, puis, les abandonnant à leur chemise, se laissa glisser de sa chaise et vint à sa sœur en lui parlant en ces termes :

— Je suis triste que tu montes comme ça à la capitale, tu vas me manquer, sœurette.

— Tu as trouvé quelqu'un d'autre pour te tenir compagnie.

— Ça remplace pas une sœur.

— Eh non. Eh non. Une sœur, ça ne se remplace pas.

Ses cheveux ondulèrent mollement sur le col un peu râpé de son tailleur. Chantal fouillait dans son sac pour le rose, le rouge, la poudre, la pâte, la crème, le bâton, la houppette, le pinceau.

— C'est bien vrai, une sœur ça se remplace pas. T'as de la veine, toi.

— Bah, Paris ce n'est que Paris.

— Tout de même.

Julie soupira.

Chantal s'écrasa de l'onguent carmin sur les lèvres, se pourlécha, enfin sourit.

— Tu viendras nous voir, dit-elle.

Julia sourit de même.

— On ira aux Folies-Bergère.

— Et au Casino de Paris.

— À la tour Eiffel.

— J'aurai le vertige.

— Et au Père-Lachaise.

— Où sont enterrés les grands morts.

Elles commencèrent à s'attendrir.

— Tu te souviens, dit à Chantal Julia, tu te souviens de l'impasse Traînée ?

— Si bien nommée.

— Tu te souviens, à la sortie de la communale ?

— Oui. Avec Mireille Bacroix et Sophie Bergier, vous y traîniez les garçons pour les déculotter. Je vous regardais faire, moi j'étais trop petite.

— On les terrorisait, les chérubins. Même que la directrice de l'école nous a félicitées parce qu'on faisait respecter notre sexe.

Elles s'esclaffèrent.

— Et, reprit Julia, quand tu t'es fiancée et qu'on a fait croire à maman que l'abus du melon t'avait rendue hydropique.

— Polocilacru, ajouta Chantal en pleurant.

— Ce que les gens peuvent être poires ! conclut Julia.

Elles se calmaient lorsque Julia reprit :

— Et le guérisseur qu'on a inventé !

De nouveau les rires.

— Comme ça, dit Julia, tu as eu un mariage sans rotondité.

— Ah là là, fit Chantal. Ah là là. Ah là là.

Elle dut srasseoir.

En haletant, elle épongea ses larmes.

— Tu me feras toujours marer, bégaya-t-elle.

Cultiver l'héritage de la sœur célibataire, c'était vraiment un truc de trop longue durée. Et Marinette se débrouillerait plus tard, quoi. D'ailleurs, pour le moment. Marinette lui cassait les pieds. Jamais elle avait vu une gosse pareille : toujours à se toucher, perverse, fausse, menteuse, hypocrite, voleuse, tout.

— Et tu te souviens, reprit Julie en riant déjà de la bien-bonne commune à leur mémoire qu'elle allait encore évoquer.

Chantal l'interrompt :

— Écoute. Faut que je m'en aille. Dis-moi tout de suite ce que tu allais vouloir me demander.

Julie l'embrassa.

— Au revoir, petite. Raconte-moi bien tout ce que tu auras appris sur lui.

II

— Je l'ignore, madame, dit le colonel.

Madame Botugat fit l'air navré.

— Mais le capitaine Bordeille va certainement vous renseigner. Je lui téléphone de suite.

Ce que je cause bien, pensa-t-il tandis que madame Botugat se levait en se disant que, dans l'armée française, les officiers ne connaissaient pas beaucoup leurs hommes et que c'était vivement regrettable, probablement.

— Mes hommages, madame.

Qu'est-ce qu'ils pouvaient foutre les officiers si non contents de ne pas connaître leurs hommes, ils n'essayaient même pas de connaître les femmes. Celui-là, ce colonel, tout juste poli. Pas une galanterie. Rien.

Le capitaine Bordeille ne valait guère mieux. Il était très soupçonneux. En descendant l'échelle hiérarchique, la recommandation du directeur des poids et mesures de Guyenne et de Gascogne au général Pierre-et-Paul commandant la place de Bordeaux perdait peu à peu de son prestige.

— Que désirez-vous savoir au juste, madame ? demanda le capitaine Bordeille qui se dit : ce que je cause bien tout de même.

Voulant profiter de cet avantage, il reprit rapidement la parole qui voletait encore à mi-distance de la dame. Et donc :

— Je dois tout de suite vous avouer, madame, que je suis fort étonné que le général Pierre-et-Paul ait donné

l'autorisation de fournir le moindre renseignement d'ordre militaire à une personne du sexe dit faible, mais à coup sûr charmant.

Le capitaine Bordeille souffla un instant pour penser, car il ne pouvait naturellement à la fois parler et penser, pour penser que c'était sûrement cette belle gonzesse qui avait dû lui inspirer la phrase soyeuse dont il venait de dévider péniblement le cocon.

Cependant, madame Botrula, ayant enfin constaté que l'armée française pouvait encore virer de temps à autre au galant, décida de monter à l'attaque. Ayant une grande admiration pour Jeanne d'Arc, elle choisissait volontiers ses métaphores dans le registre guerrier. Pour ma sœur, se dit-elle, ce qui la fit se marer, mais cet état d'âme subtil n'eut d'autre écho extérieur qu'un délicieux sourire, qui, tel un obus, fit sauter en éclats la barricade que le capitaine Bordeille essayait de construire.

— Capitaine, dit Chantal, je vous assure que le général Pierre-et-Paul a déclaré qu'il ferait tout pour que nous sussions, ma sœur et moi, l'identité de ce militaire, ainsi que son pedigree, ses états de service, son casier médical et tous autres détails susceptibles d'intéresser la famille de l'éventuelle fiancée.

Le capitaine Bordeille trouva que la bougresse causait pas mal non plus. Impressionné, il se gratta la tête.

— Du moment que le général, commença-t-il.

— Oui, oui, enchaîna madame Bodruga, le général.

— Alors, si le général.

— Justement, le général.

— Du moment que le général, reprit le capitaine

Bordeille.

Chantal accentua son sourire en le badernant intérieurement.

Le capitaine baissa les yeux et fit semblant d'entreprendre une activité utile en agitant des papiers placés là sans doute pour la circonstance.

— Bon, dit-il sans lever son regard.

C'était idiot, mais, placée comme elle était, il ne pouvait voir ses jambes.

— Bon, reedit-il. Alors, comment s'appelle votre individu ?

— Mon futur beau-frère, voulez-vous dire, capitaine.

Bordeille ne put s'empêcher de lui lancer un furtif regard, timide et admiratif. La mouquère avait du zest, du piquant et du chien et, par-dessus tout ça, de l'instruction. C'était pas mal. Mais peut-être les chevilles étaient-elles un peu épaisses.

— Excusez-moi, reprit-il gauchement.

— De rien, de rien, minaуда madame Botucla qui plaignait la pauvre noix d'être si creuse.

— Alors. Comment s'appelle-t-il ?

— Nous ne le savons pas.

Le capitaine Bordeille regarda craintivement la visiteuse.

— Peut-être faudrait-il le savoir ? suggéra-t-il précautionneusement.

— Mais, fit Chantal, n'êtes-vous pas là pour ça ?

— Pour le savoir ?

— Oui. Pour le savoir.

Madame Broduga faisait l'air sévère.

— Évidemment, murmura-t-il, évidemment, je suis au service des effectifs, mais...

— Qui se montent à combien ?

— Quoi ? Pardon ?

— Je vous demande à combien se montent vos effectifs ?

— Quatre mille six cent cinquante-sept, répondit le capitaine à toute vitesse.

— Alors ça ne doit pas être difficile de trouver un homme parmi quatre mille et quelques.

— Six cent cinquante-sept.

— Et quelques.

Il y eut une pause. Le capitaine Bordeille en profita pour se tamponner le front. Chantal laissa tomber son sac afin de, en le ramassant, reculer suffisamment sa chaise pour que le type ait vue sur ses mollets, ses mollets à elle, Chantal. Le capitaine n'esquissa même pas le geste de se lever pour plonger à son aide. Il se contentait de regarder.

— Alors ? demanda madame Brétoga.

— Comment est-il, par exemple ? Son signalement ?

Il reprenait confiance parce qu'il venait d'avoir une idée, et, comme c'était sans la chercher, il s'en trouvait d'autant plus méritant. Madame Brotéga fit semblant de réfléchir.

— Grand, dit-elle de la voix lointaine des femmes qui lisent dans les cartes, brun, traits réguliers, habillé de kaki...

— Intéressant, murmura le capitaine Bordeille, intéressant.

Il chercha ce qu'il pourrait encore demander, mais sans

succès.

— Vous voudriez peut-être connaître son grade ?
demanda Chantal.

— Justement. C'est ça. Quel est son grade ?

— Simple soldat.

— Tss, tss. C'est ennuyeux, ça. C'est ennuyeux.

— Pourquoi donc, capitaine ?

— C'est très répandu.

Il soupira :

— Nous allons être obligés de faire de longues recherches. Très longues.

De nouveau, sans le vouloir, il eut une idée :

— Et vraiment, vous ne savez rien d'autre sur lui ?

— Il passe tous les jours rue Gambetta et tourne après le serrurier pour prendre la rue Jules-Ferry.

Le capitaine Bordeille se renversa dans son fauteuil, et son triomphe lui donna un teint blafard et un air plat.

— Il travaille, tout simplement, au bureau des isolés coloniaux.

— C'est justement ce que j'allais vous dire.

Et sans insister :

— Alors, qui est-ce, ce garçon ?

— Mais, madame, je ne sais pas ! Je ne sais pas !

Il voulait avoir l'air sincèrement navré, mais il ne réussissait pas à convaincre Chantal qui ne croyait pas au désespoir des militaires, sans savoir pourquoi, et, comme elle ne voulait pas que cet état pseudodépressif se poursuivît trop longtemps, elle suggéra aussitôt une solution du problème, que l'autre adopta sans réfléchir.

Ils traversèrent la cour de la caserne, accompagnés par

les coups de sifflets admiratifs des hommes de corvée au comble de l'exaltation érotique. Flattée, Chantal se tortillait cependant que le capitaine Bordeille commençait à lui tenir des propos du premier galant. Dans l'automobile qui les conduisit au bureau des isolés coloniaux, il adopte une attitude respectueuse et distanciée. Dans l'automobile qui les ramena du bureau des isolés coloniaux, et qui était la même que la première cependant, son comportement se teinte d'une pointe de satyrisme, prétendant faire tâter à madame Brétoga l'étoffe de son pantalon, de son pantalon à lui. Ils traversèrent de nouveau la cour de la caserne, accompagnés par les coups de sifflets admiratifs des hommes de corvée dont l'humeur gaillarde ne semblait jamais se calmer.

Dans son bureau, le capitaine Bordeille revint à son mouton, qui se nommait Valentin Brû. Chantal l'avait immédiatement identifié parmi les scribouillards du dépôt. Tout en compulsant ses registres, le pitaine bavardait gaiement, animé par la joie saine que provoque cette activité.

— Brû... Brû... Curieux nom, n'est-ce pas ?

— Pourquoi donc ?

— Eh... je ne sais pas... Tous les noms sont drôles, en un certain sens...

— Pas le mien.

— Bien sûr, je ne disais pas cela pour vous. Mais, le mien, par exemple...

— Le vôtre non plus.

— Vraiment ? Vous trouvez ?

Il se rengorgea.

Les pages passèrent.

— Brû... Brû... je ne vois pas...

Puis il manipula des fiches.

Les fiches passaient.

— Brû... Brû... je ne vois pas...

Un adjudant, appelé au secours, se mit à feuilleter et à fichier.

— Brû... Brû... je ne vois pas ça, mon capitaine...

Ensuite le sergent de l'adjudant ne feuilleta et ne fichia pas avec plus de succès.

— Brû... Brû... je ne vois pas ça, mon adjudant.

Le plus petit gradé de tout le bureau, un simple soldat, vint à son tour. Très appliqué, il feuilletait et fichiait sous l'œil des supérieurs. Il ne put, lui non plus, découvrir le nom de Brû.

Le capitaine Bordeille renvoya ses subordonnés en les qualifiant de gueules de vache et de traîneurs de sabre, puis, très à l'aise, il s'inclina devant madame Bodéga :

— Madame, tout ceci est très simple, il ne figure pas dans nos effectifs, en conséquence de quoi, je ne puis vous renseigner, mais, afin de vous dédommager de votre dérangement, je vous propose de venir un de ces jours siroter un verre de porto avec moi dans mon petit studio Lévitan tout neuf.

— C'est en l'évitant qu'on reste honnête femme, répondit madame Butaga distraitement.

— Charmant ! Charmant ! Très fin ! Très fin !

En réalité, il ne la trouvait pas si bonne que ça, la calembredaine, mais voilà, il veut séduire. Chantal, elle,

tient à accomplir correctement la mission que lui confia sa sœur.

— Comment cela peut-il se faire ? demande-t-elle machinalement, absorbée par les plans d'action qu'elle essayait de se tracer.

— Voulez-vous, par exemple, samedi à l'heure de la soupe du soir, celle que les civils disent communément être celle du Berger ?

Le capitaine Bordeille parut ravi d'avoir jacté avec autant de distinction. Madame Brétaga sortit automatiquement son carnet de rendez-vous tout en s'inquiétant :

— La soupe du berger ? Quelle heure cela fait-il ?

— Mais dix-sept heures quinze, chère madame.

À son tour, il s'inquiéta :

— Vous n'avez peut-être pas connu beaucoup de militaires ?

— Quelques-uns. Après leur service.

Elle réfléchissait toujours aux recherches à faire et inscrivit sur son calepin le jour et l'heure du rancart. Tout d'un coup, elle se souvint :

— Capitaine ! vous n'avez pas répondu à ma question.

— Quelle question, très chère madame ?

— Je vous ai posé une question tout à l'heure et vous n'y avez pas répondu.

— Je crois me souvenir assez nettement que c'est moi qui ai posé la dernière question. C'était : vous n'avez peut-être pas connu beaucoup de militaires ?

— Et avant, de quoi avions-nous parlé ?

— De l'heure du berger, très chère.

— Et avant ?

— De mon petit studio. Je vous l'ai décrit. Vous ne vous souvenez pas ? Je me suis permis d'en évoquer l'odeur aromatique et je vous en ai dépeint les différents objets mobiliers : le portemanteau, le porte-parapluies, la table en citronnier, la chaise de paille, le bidet, la huche à pain et le divan profond comme un tombeau.

— Je ne me souviens pas.

Elle remet son carnet dans son sac et se leva. Elle lui tendit la main :

— Au revoir, capitaine. Et je vous remercie de... Ah, ça y est, j'ai retrouvé ma question. C'est très drôle, vous ne trouvez pas ? qu'on n'arrivait pas à s'en souvenir. Voilà ce que je voulais vous demander : comment se fait-il que Valentin Brû ne figure pas sur la liste de vos effectifs ?

— Comment, très chère, voulez-vous que je le sache ? S'il y figurait, je pourrais vous dire les raisons pour lesquelles il pourrait ne pas y figurer, mais, du moment qu'il n'y figure pas, je ne vois vraiment pas comment je pourrais vous dire les raisons pour lesquelles il pourrait y figurer.

— C'est vrai, reconnu Chantal.

III

Le sergent Bourrelier poussa la porte du café des Amis et il entra, suivi du soldat Brû. Ils s'installèrent à leur place habituelle et, sans qu'ils lui eussent rien demandé, Didine leur apporta le tapis vert, les cartes grises, un pernod pour Arthur et le vin blanc gommé du soldat Brû. Arthur et Brû tapèrent comme ça la belote pendant une bonne heure et, de même que les autres jours, le sergent gagna. Ils supèrent alors leur apéro, à petits coups, Brû d'autant plus précautionneusement que, depuis la colonie, avec ses maladies hépatiques et ses coups de bambou, il craignait toujours qu'un peu trop d'alcool ne lui fit tourner la tête.

Lorsqu'ils eurent fini, ils se regardèrent avec sympathie et, comme à l'accoutumée, le sergent proposa :

- Un autre ?
- Tu y tiens ?
- On joue la tournée.

Ils jouèrent et Brû de nouveau perdit. Le second verre, il le buvait avec encore plus de lenteur que le premier. Après en avoir aspiré trente gouttes, il le reposa et, sans regarder son camarade, il lui annonça qu'il ne rengagerait pas.

- Tu y es bien décidé ? demanda Bourrelier.
- À ne pas rengager, oui.
- Et, dis-moi, qu'est-ce que tu vas faire dans le civil ?
- Voilà.
- Tu n'as pas de métier, hein ?

— Bin non.

— Alors ?

— J'ai pensé à balayeur.

— Ça n'a pas beaucoup d'avenir, le balayage. Surtout avec les progrès du machinisme.

— Tout de même, il y aura toujours le figolage : les petites rues, les petits coins, les endroits difficiles. Par exemple, si une auto est arrêtée, une machine ne peut rien faire, tandis que moi, je pourrai toujours donner un coup dessous, et ça sera tout de même plus propre. Je crois qu'il y a encore de beaux jours pour le balayage à bras.

— Peut-être. Mais tout de même, la mécanique, ça a plus d'avenir.

— J'y connais rien.

— Tu rengagerais dans le train ou le génie, tu sortirais avec un bon métier, comme ils disent sur les affiches.

— Je t'ai dit que je ne voulais pas rengager.

Le sergent Bourrelier soupira :

— Tu pourras jamais nourrir une femme et des enfants, avec ton balayage.

— Je t'ai jamais dit que je voulais nourrir une femme et des enfants.

— Tu préférerais peut-être que ce soit ta femme qui te nourrisse ?

Brû leva les yeux, très surpris.

— Ça existe ?

Arthur s'esclaffa. Puis, sérieux :

— Je t'en ai même trouvé une.

— Toi ? Une quoi ?

- Tiens, on remet ça. C'est trop marant.
- Non. merci. Ça me suffit.
- Tu me refuseras pas ça.
- Alors.

Ils attendirent en silence que Didine leur apportât les verres, toujours un peu plus pleins ceux de la troisième tournée. Le sergent cogna le sien contre celui de Bru en disant :

- À tes amours !
- Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Le soldat Brû demandait ça pour faire plaisir à Bourrelier, mais ça ne l'intéressait pas réellement.

- C'est simple, tu as une touche.
- Pas possible, dit Brû. Et qui est-ce ?

Il s'en foutait, bien sûr, mais l'autre se serait vexé si on lui avait pas posé de questions.

— Tu vois la boutique de mercerie qui se trouve rue Gambetta, un peu avant de tourner dans la rue Jules-Ferry, entre la caserne et le burlingue ?

- Non.
- Il y a des piles de ruban, des boutons, des bricoles, quoi, en devanture, comme dans toutes les devantures de mercerie, j'irai même à dire.

- Je ne vois pas.
- Moi, j'avais remarqué.
- Moi, pas.
- Enfin, tant pis. Tu la remarqueras maintenant.
- Pourquoi que je la remarquerais ?
- Tu vas voir.

Le soldat Brû prit la position de l'auditeur attentif

assis.

— Eh bien, voilà, commença Bourrelier, c'est la patronne de cette boutique qui en pince pour toi.

— Je la connais pas.

— Tu la connaîtras.

— Pourquoi que je la connaîtrais ?

Le sergent tapa sur la table :

— Tu vas me laisser causer à la fin ?

— Mais je t'écoute, je t'écoute.

Brû sentait le vin blanc gommé qui lui montait à la tête.

— Je te dis donc, reprit Bourrelier, que la mercière a le béguin et qu'elle se propose de t'épouser.

— Comment sais-tu ça ?

— C'est sa sœur qui me l'a dit.

— Tu connais sa sœur ?

— Tu me laisses raconter, oui ou merde ?

Brû l'ayant bouclé, Bourrelier reprit :

— En sortant du burlingue à midi, toi t'as tourné à droite et moi je me suis dirigé vers le mess. J'étais justement en train de me demander ce qu'on aurait à croûter, j'espérais qu'il y aurait du gras-double aux pointes d'asperge, je me disais même comme ça que ça nous changerait des fonds d'artichaut Soubise. c'est marant tu vois, c'est juste au moment où je trouvais comme ça qu'on commençait à en avoir assez des fonds d'artichaut Soubise, cinq fois la semaine dernière, tu t'imagines, alors à ce moment-là, il y a une bonne femme qui m'a accosté, mais quelqu'un tu sais, une bathe, tout à fait du premier choix. Merde que je me suis dit, c'est pas une heure pour faire la retape, mais c'était pas du tout ça

qu'elle voulait. Elle m'a parlé tout de suite de toi, tu entends ?

Brû hocha légèrement le chef, pour dire que oui, il entendait.

— On a été boire un verre ensemble et là elle m'a demandé de lui raconter tout ce que je savais de toi et alors je lui ai raconté tout ce que je savais de toi.

— Et qu'est-ce que tu sais de moi ?

— C'est un brave garçon, m'a-t-elle demandé. Ça pour ça oui, que j'ai répondu. Il a quel âge qu'elle m'a demandé. Vingt-cinq ans, ai-je répondu. Alors elle m'a demandé : C'est un soldat de carrière ? Je lui ai répondu : Il va être démobilisé dans un mois. Et j'ai ajouté : Mais ça se pourrait bien qu'il rempile. Oh ! qu'elle s'est écriée, dites-lui bien, monsieur le Sergent, qu'il fasse pas cette connerie-là, parce que ma sœur elle en pince pour lui, c'est du sérieux, il tiendra la boutique avec elle, ils feront de bonnes affaires et ils pourront même s'offrir plus tard une maison près des champs. Et puis elle m'a secoué en me suppliant de t'empêcher de remettre ça dans l'armée.

— Et c'est tout ce que t'as dit sur moi ?

— Oh, ça lui a suffi. T'étais sérieux, pas ivrogne, surtout ça : pas ivrogne, ça lui a plu. T'étais orphelin natif du Vésinet, t'en avais pris pour cinq ans et tu revenais de Madagascar. Voilà. Elle était très contente avec ça. Surtout que tu sois pas soiffard. Ça a fait une très bonne impression.

— Elle t'a pas demandé si j'avais pas une poule ?

Le sergent Bourrelier réfléchit.

— Non, dit-il, elle a pas du tout causé de ce chapitre-là.

Cette constatation les laissa rêveurs.

— Dis donc, reprit le soldat Brû, ce ne sont pas les femmes qui font ça d'habitude.

— Qui font quoi ?

— Qui se documentent sur les hommes.

— Si donc. Les parents font toujours une petite enquête. C'est régulier. Et ses parents à elle, c'est sa sœur, une chouette gonzesse, je ne te dis que ça, comme je te l'ai déjà dit. Elles ont une mère aussi, mais elle habite la capitale. Alors c'est sa sœur qui s'occupe du service de renseignements.

— Tout de même, en général, c'est toujours l'homme qui fait les premiers pas.

— À Madagascar peut-être, mais en France, ça a changé. Pourquoi les filles courraient-elles pas après les garçons ?

— Je ne sais pas.

— En France, ce sont souvent les demoiselles qui font la demande en mariage.

— Alors c'est officiel ?

— Attends un peu. La sœur va rapporter à sa sœur tous les tuyaux qu'elle a récoltés sur toi grâce à moi et, s'ils lui paraissent bons, la mercière ira te trouver. Tu n'as pas de famille, hein ?

— Non. Mais tout de même, moi, dit le soldat Brû en baissant les yeux, je ne peux pas me renseigner sur la mercière ?

— Un petit commerce, ça ne se refuse pas. Elle a pignon sur rue, ta future. Tu peux la prendre les yeux fermés.

— C'est justement ça. Elle est peut-être moche.

— Tu vas faire le difficile ? Toi qui n'as même pas un métier. Je te laissais causer tout à l'heure. Balayeur ! Voilà tout ce que tu avais trouvé ! Et tu vas faire la petite bouche parce qu'on t'offre un petit commerce qui marche ?

— Oui mais, tu te figures, si c'était une cul-de-jattesse ?

— Alors ? D'abord c'est pas plus laid qu'autre chose, et ensuite, tout de même, sa sœur me l'aurait dit.

— J'aimerais mieux être sûr.

— On ne te mettra pas un bandeau sur les yeux à la mairie.

Le soldat Brû, d'un air songeur, vida son troisième vin blanc gommé. La tête lui tournait un peu.

— C'est marant, murmura-t-il.

— T'es un bidard, affirma le sergent Bourrelier en lui foutant une bonne tape sur l'épaule. Juste au moment où t'allais être sur le sable, on t'offre un petit foyer. T'as pas à te plaindre, non ?

Le soldat Brû ne répondit rien.

— Qu'est-ce qui ne va pas encore ? dit Bourrelier.

L'autre hésitait un peu.

— Rien, dit Brû. Rien.

Ce qui le tourmentait, il fallait qu'il rende à Bourrelier sa tournée et, s'il buvait un quatrième vin blanc gommé, ça l'enivrerait. Non seulement les usages le voulaient, qu'il réponde au verre par le verre, mais encore à un homme qui venait vous apporter un riche mariage tout cuit et pour ainsi dire sur un plat, il devait témoigner sa

reconnaissance au risque même de l'ébriété.

— Didine, appela-t-il.

— Laisse, dit Bourrelier, c'est pour moi. La dernière seulement. Les deux autres, tu les as perdues.

— On remet ça.

— Non. mon vieux, ça suffit. Je vais être en retard au mess et je veux pas louper le début. Tu penses, y a du potage Dubarry pour commencer et je ne voudrais pas le rater. Et encore tous mes compliments. Sacré bidard.

Il lui administra avant de s'en aller une énergique et amicale bourrade, tandis que Brû attendait sa monnaie.

— Vous avez gagné à la loterie ? demanda Didine.

— Moi ? non. Je n'achète jamais de billets.

— Moi, je prends toujours un dixième.

— Et tu as gagné ?

— Vous occupez pas de moi, meussieu Brû. Mais pourquoi que meussieu Bourrelier vous a dit comme ça que vous étiez un sacré veinard ?

— Ça t'intéresse ?

— Oui, je suis curieuse tout plein.

— Eh bien, je vais me marier.

— Oh ! comme c'est triste.

— Parce que toi, tu trouves ça triste ?

— Bin oui, je vous verrai plus.

— Ça ne m'empêcherait pas de venir.

— Ça sera plus la même chose.

— Tu n'aurais pas la monnaie de cinq francs ?

Il lui aurait bien laissé cent sous de pourboire au lieu de dix, mais il sentit vaguement que cette extravagance constituerait un grand manque de tact de sa part.

— Y a un truc curieux, dit Bourrelier qui était rentré, il faut que je te le dise, il paraît que tu ne comptes pas dans l'effectif de la Place.

— Ça ne m'étonne pas autrement, dit le soldat Bru.

— Je tenais à te prévenir, dit Bourrelier. Adieu, je me tire en vitesse.

— Adieu, dit le soldat Brû. Eh ! comment sais-tu ça ?

— La bonne femme me l'a dit. Adieu.

— Eh ! tu sais comment elle s'appelle ?

— Ma foi, non.

— Et l'autre ?

— Non plus. T'auras qu'à regarder le nom sur la boutique quand tu passeras devant. Adieu. Je vais rater le potage Dubarry.

— Adieu, dit le soldat Brû.

— Alors qui allez-vous épouser comme ça, meussieu Brû ?

— Est-ce que je sais, dit Valentin placidement.

— C'est des choses qu'on sait.

Elle restait là, debout près de lui à côté, avec ses dix-huit ans et tout ce qu'elle avait appris au café des Amis.

— En principe, répondit cette fois Valentin, avec, tiens, quelqu'un dont je ne sais même pas le nom, c'est vrai, j'ai même oublié de demander comment elle s'appelle, cette personne qui se destine à moi.

— Elle a peut-être un prénom ridicule, dit Armandine.

Il rit avec elle. Il avait fini de boire et de payer, il restait là sans faire mine de s'en aller.

Didine s'assit à côté de lui. Le café s'était vidé, le patron descendait à la cave pour trafiquer ses boissons,

des odeurs tabageuses, aniques et vinacées traînaient sur le bois meurtri des tables. Brû examinait le verre qui contient son vin blanc gommé. Il avait un peu chaud dans les tuyaux de la tête et son visage exprimait une inexpression totale.

— C'est une commerçante ? demanda Didine.

— Paraît. Elle veut me courir après et me marier.

— Elle vous connaît alors, vous.

— Faut croire. Tiens c'est encore quelque chose que j'ai oublié de demander à Bourrelier.

— Vous avez tout de même bien une petite idée qui c'est.

— Oui. C'est une mercière de la rue Gambetta, un peu avant d'arriver à la rue Jules-Ferry. C'est mon chemin pour aller de la caserne au burlingue, mais j'ai jamais remarqué.

— Oh là là, s'exclama Didine. Je vois. C'est mademoiselle Ségovie.

— Tu la connais ?

— Je veux. Oh là là.

Brû sourit gentiment et demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a ? C'est une catastrophe ?

Didine sursauta, mit sa main sur sa bouche et rougit.

— Eh bien quoi ? demanda Brû.

— Je vous demande pardon. Je ne veux dire du mal de personne. Je veux me moquer de personne non plus.

— Tu ne t'es moquée de personne, Didine, et tu n'as dit du mal de personne.

— Non, mais j'allais.

— Je ne suis pas encore marié avec cette demoiselle,

comment dis-tu ?

— Ségovie.

— C'est espagnol ça.

— Sais pas.

— Dis-moi tout ce que tu sais ?

— Vous vous fâchez pas ?

— Elle se renseigne sur moi, je peux bien me renseigner sur elle.

— Bien sûr.

— Alors, dis.

— J'ose pas.

— Allez, vas-y. Dis-moi.

— C'est sûr que vous m'en voudrez pas ?

— Juré...

— Eh bien...

— Courage !

— Eh bien, c'est une vieille fille.

— Et puis après ?

— Mais alors, une vraie vieille fille. Dans les quarante cinquante piges aux cerises.

— C'est beaucoup ça.

— Dame c'est pas ce qu'on appelle la première jeunesse.

— Et encore ?

— J'ose pas.

— Vas-y !

— C'est pas une vraie demoiselle.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Paraît qu'elle aimait un type et qu'il a été tué à la guerre.

— Laquelle ?

— Celle des monuments aux morts. Oh, c'est pas d'hier. Depuis, elle a pas voulu se marier.

— C'est plutôt une histoire triste, ça, dit Valentin.

— Faut reconnaître.

— Et comment est-elle ? Tu la connais de vue, toi ?

— Je pense bien. Je vais quelquefois lui acheter des petits trucs. Elle est marante, elle vous sort de ces bourdantes, vous croiriez jamais ça de la part d'une commerçante même pas mariée, des raides comme celles, à vous autres, les militaires. Moi je la trouve un peu sinoque, sauf vott respect, meussieu Brû.

— Pas grave ça. Mais de quoi elle a l'air ?

— Je vous l'ai déjà dit. Elle est plus très jeune.

Brû la regarda.

— Toi, tu es jeune, hein ?

— Naturellement que je suis jeune. Je peux montrer mon acte de naissance.

— Quand te marieras-tu, toi ?

— Quand les poules auront des dents.

— Y en a qui en ont.

— Tenez, meussieu Brû, avec des bien-bonnes comme celle-là, vous ferez la conquête de mademoiselle Ségovie. Mais faudra les poivrer un peu plus. Un autre vin blanc gommé, meussieu Brû ?

— Non, merci, je m'en vais.

— Vous en mettez du temps.

Brû sourit et se leva.

— Adieu, Didine. Je reviendrai encore.

— Ça se peut, meussieu Brû. Ça se peut.

Au coin de la rue Gambetta, il s'arrêta ne sachant que faire. Il avait l'intention d'aller dîner aux Gourmets Fameux, mais alors il fallait qu'il passe devant la mercerie en question. Indécis, il piétinait, fort malheureux. Ses vins blancs gommés ne lui avaient donné aucun courage. Finalement, il fit demi-tour. Le patron des Amis fumait sur le pas de sa porte ; il fit un signe de la main à Valentin qui lui répondit. Un peu plus loin, il y avait le restaurant du Belvédère Fleuri, mais Brû n'osa entrer à cause du prix probable. Les Routiers étaient bien bruyants ; il choisit le Bifteck Comme À Paris qui serait sans doute un peu cher, mais tant pis. Un jour comme aujourd'hui. Mais, au moment d'entrer, il recule et repart en sens inverse. Il passa de nouveau devant le café des Amis, dont le patron, toujours fumant, le regarde avec curiosité. Brû lui fait un signe de la main et le patron lui répond d'une voix forte :

— Va faire une belle soirée.

— Au poil, répond Valentin poliment.

Au coin de la rue Gambetta, il tourna dans le sens opposé à la mercerie, en rasant les pendantes saucisses de la charcuterie. D'un pas rapide, il descend vers l'arrêt du tram. Il ne dînerait pas. Puis il errait dans Bordeaux, traînant sans but ses grolles. À la nuit bien noire, il revint dans les faubourgs. Il arrive à quelques pas de la mercerie. Elle est fermée. Une lampe faible et jaunâtre permet de voir des cartons de boutons jetés plutôt qu'étalés, des disques de rubans empilés avec incertitude.

À droite, il y avait une bobine de fil blanc ; à gauche, une de noir. Ça et là, des objets divers : des aiguilles à tricoter, des pinces de pantalons, un petit tournevis pour

machine à coudre, des jarretières, un foulard imprimé sur lequel on pouvait voir le Mont-Saint-Michel. Pouvant le voir, Valentin le vit et il pensa que c'était un endroit à avoir vu. De la France il ne connaissait que Roanne, Clermont-Ferrand, Marseille d'où l'on part pour Madagascar et Bordeaux où l'on en revient. Il n'avait aucun souvenir du Vésinet aux charmes duquel on l'avait arraché à l'âge de deux ans, et il le regrettait. Un jour, il deviendrait peut-être touriste. Alors, il irait voir quelques sites célèbres, et, naturellement, le champ de bataille d'Iéna.

Il recula de deux pas pour lire l'inscription. Il la lut sans difficulté ; elle se composait du simple et unique mot : « mercerie ». Sur la vitre de la porte, il déchiffra un nom : Ja Ségovie, suivi d'un paraphe. Qu'est-ce qu'il y a comme prénom féminin qui commence par un j et finisse par a ? Valentin n'en trouvait point.

IV

— Bonjour Julia, dit Paul en entrant.

Il avait un drôle d'air.

— Bonjour Paul, répondit Julia en l'embrassant.

Voilà. Chaque fois qu'ils se voyaient, en bon beau-frère et en bonne belle-sœur qu'ils étaient, ils se déposaient mutuellement sur les deux joues des bécots sonores. Cette opération permettait donc d'entendre par quatre fois le même bruit que celui que font les flèches eurêka que l'on détache des cibles. Une coutume identique précédait la séparation.

Après s'être essuyé la joue gauche, que Paul avait un peu trop mouillée, Julia lui demanda sans plus tarder ce qu'il venait foutre en sa boutique. Il venait poinçonner son mètre à elle avant son départ à lui.

— Tu me coures, dit Julia. Tu l'as déjà fait il y a trois mois.

— Il est toujours faux ?

— Juste deux centimètres que j'ai enlevés entre le vingt-septième et le vingt-neuvième.

— Enfin, soupira Paul en sortant une trousse de sa serviette.

— Pourquoi soupirez-tu ?

— Quand je ne serai plus là, tu risques d'en attraper pour cher.

— Combien ?

— Quinze ans de travaux forcés, par exemple.

Julia haussa les épaules.

— Il y a de quoi pisser quand on t'écoute sérieusement, dit-elle négligemment.

Il rédigeait maintenant un certificat de bons poids et mesures.

Elle le regardait faire en silence.

— Et tu n'as pas honte ? lui demanda-t-elle lorsqu'il lui eut donné le papier.

Il la regarda, interloqué.

— Et c'est des types comme toi qu'on nomme pour la capitale, ajouta-t-elle avec mépris. Pauvre France.

— Je me demande bien ce que tu me reproches.

— De faire de faux certificats. Mais rassure-toi, je ne le raconterai à personne.

Elle ricana.

Paul rangea ses affaires dans sa serviette, très indécis. Il était embêté que la conversation commençât ainsi. Il avait préparé son petit discours, mais pas avec un tel exorde.

— Et comment va Marinette ? demanda sa belle-sœur.

— Très bien. Merci.

— Toujours aussi garce ?

— Bon, bon, ça va, ça va.

Voilà qu'il s'agaçait. Il allait louper son sermon s'il ne le faisait pas à froid. Mais Julia ne le lâchait pas. Elle reprit :

— Comment « ça va, ça va » ? Tu pourrais être plus poli. Moi je ne vais pas crier sur les toits que tu es un fonctionnaire indélicat, n'est-ce pas ? Alors quand je te demande des nouvelles de *ma* famille, tu pourrais me répondre avec un peu plus de correction. Primo. Et segundo, tu ne vas tout de même pas nier que Marinette

est une petite garce ?

— Non, non. Bien sûr. Mais il ne s'agit pas de ça.

— Comment il ne s'agit pas de ça ! Du moment que je te cause de Marinette, il s'agit de Marinette et non de quelqu'un d'autre.

— Naturellement.

— D'ailleurs ce n'est pas de sa faute à cette petite. Tu l'élèves mal, très mal même. Et puis c'est le sang des Brelogat qui est mauvais en elle. Il n'y a qu'à regarder tes zozores de dégénéré. Ah ! si Chantal avait pu pondre Marinette sans laisser corrompre notre race !

— D'accord. Marinette est une petite garce, fille d'un fonctionnaire indélicat, mais toi tu es une vieille fille sur le retour d'âge qui va faire une sottise monumentale.

Julie ricana :

— T'en as mis du temps pour en venir là ! C'est ça donc ce que tu mijotais. Dès que tu es entré, j'ai deviné au frémissement de tes esgourdes que tu préparais une saloperie. Je n'avais pas besoin de me demander ce que ça pourrait bien être. Je te voyais venir avec tes grandes oreilles.

— Tu veux réellement épouser ce garçon ?

— Je veux.

— Enfin ! Tu n'es pas folle !

— Ça me regarde.

— Un garçon qui a plus de vingt ans de moins que toi !

— Tu ne croyais pas que j'épouserais un ramolli de ton espèce.

— Un type sans situation qui va te croquer ta galette.

— J'y veillerai. T'en fais pas pour moi.

Elle posa la main sur sa caisse automatique d'un air triomphant.

— Tiens ! s'écria Paul, c'est une aussi grande bêtise que le jour où tu as dépensé toutes tes économies pour t'acheter cet instrument qui t'était parfaitement inutile.

Chaque fois qu'il voyait cette enregistreuse, il râlait. Des mille francs que n'aurait pas Marinette. Il haïssait cette mécanique, il en avait long à dire sur cet objet, mais il revint à son sujet.

— Un incapable qui a été cinq ans militaire et qui finit simple soldat !

— Tout le monde n'est pas aussi ambitieux que toi.

— Qui ne compte même pas dans le calcul de l'effectif.

— On n'attend que toi pour le peser et le mesurer.

— C'est idiot ce que tu dis là, ça n'a aucun rapport.

— Ce qui est idiot c'est de te donner tout ce mal pour rien. Car, tu entends ?

Elle s'approcha de lui pour le regarder sous le nez.

— Tu entends ? J'épouserai Valentin Brû et personne ne m'en empêchera. Pas même lui.

Paul recula de deux pas en bredouillant : « Pas même lui, pas même lui. »

— Et ta mère, trouva-t-il à dire, qu'est-ce qu'elle va penser ?

— Je ne suppose pas que ma mère qui s'est mise en ménage à soixante-sept ans avec un salaud trouve à redire à ce que je vais faire.

— Tu l'as prévenue ?

— Si on te le demande, imbécile, tu répondras, crétin, que tu n'en sais rien, idiot.

- Je lui écrirai moi, à la mère Ségovie.
- Et puis après ? Comme si nous n'étions pas fâchées.
- Tout de même, c'est ta mère.
- Tant que son coquin vivra, elle ne le sera plus pour moi.
- Tu es sans cœur !
- Et toi sans pique ! Tes bourdantes ne m'atteignent en aucune façon.
- La ménopause te trouble les esprits.
- Il y a des règles que tu ne sais pas mesurer, pauvre andouille.
- Songe à Marinette !
- Songeons-y !
- Tu ne te souviens pas !
- Évoquons le passé !
- Tu lui avais tout de même bien promis qu'elle hériterait de ton commerce.
- Des clous !
- Tu lui avais même dit qu'elle pourrait venir travailler avec toi lorsqu'elle aurait quinze ans.
- Je trouve que ce ne serait pas digne de la fille d'un fonctionnaire. Devenir une commerçante ? Pouah !
- Parlons sérieusement.
- C'est ça : causons sérieusement.
- L'as-tu promis, oui ou non ?
- Oui. Mais j'ai changé d'avis.
- C'est commode.
- C'est comme ça.

Paul leva les bras en jurant le sacré nom de guieu et les baissa en déclarant que c'était un malheur d'avoir affaire

à une tête de bique pareille. Il prit sa serviette sous son bras et, avant de s'en aller, il essaya quelques nouveaux arguments. Il affirma que ce garçon était certainement un sale type comme tous ceux de la coloniale, des fumeurs d'opium pourris de vérole et de bérubéri, de vraies éponges à pernod.

— Pas vrai : il boit pas.

— Ils disent tous ça. Mais en cachette, ils se rattrapent.

— Et en cachette, qu'est-ce que tu fais, toi ?

— Il ne s'agit pas de moi.

— Tu n'as peut-être pas une bouteille de cognac dans un tiroir de ton bureau ?

La vache. Une cliente qui avait dû lui raconter ça. La femme de Pradalier, probablement. Il lui mettrait une drôle de note à celui-là, avant de partir. Et à ses autres subordonnés, itou. Tandis qu'il préparait ses plans de vengeance, il ne pouvait naturellement répondre.

— Tu vois, dit Julia très calme, voilà ce que tu es : un faussaire et un poivrot. Et tu voudrais que j'écoute l'avis d'un guignol pareil ? Tintin, conclut-elle en se tapant le menton avec l'index et le médius de la main droite.

Paul Brétouillat envisagea pendant quelques instants d'orienter la controverse vers les questions philologiques. Il n'admettait pas que l'on employât les mots dans des acceptions inexactes et il lui avait fallu une grande force de volonté pour se retenir de critiquer l'utilisation constante que faisait sa belle-sœur du verbe causer au lieu de son cousin parler. Mais finalement la petite ritournelle qui ronflait en lui depuis tout à l'heure, « pas même lui, pas même lui, pas même lui » lui fit choisir une

plus rapide retraite.

— Eh bien ! s'écria-t-il d'un ton non moins faussement irrité qu'hypocritement résigné, fais ce qu'il te plaît. Tu n'auras à t'en prendre qu'à toi !

— Nous sommes tout à fait d'accord.

Il la regarda d'un air compatissant et gémit :

— Pauvre fille !

— Farceur ! lui répondit Julia en lui étirant une oreille.

— Ouille ! fit-il.

Ils s'embrassèrent sur les deux joues.

— Adieu, Julia.

— Adieu, Paul.

— Attends une minute, dit Julia, j'ai quelque chose pour Marinette.

Elle alla chercher un petit paquet tout préparé.

— C'est un petit pantalon en dentelle de hollande pour sa poupée. Comme ça, elle n'aura pas tout perdu, ajouta-t-elle en riant cordialement.

— Tu es vraiment trop gentille. Ça va lui faire tellement plaisir.

— Ne t'excuse pas. Tu sais, je n'aurais jamais pu le vendre, ce petit coupon de dentelle de hollande. Mais c'est de la vraie, n'oublie pas.

— Je te le dis, tu es vraiment trop gentille.

Ils s'embrassèrent de nouveau sur les deux joues.

— Adieu, Paul.

— Adieu, Julia.

Et Bredéga s'en fut, jubilant, et jubilant tant qu'il craignait que cela ne se vît à sa démarche.

Le con, se dit Julia en le regardant s'éloigner, il va

chapitrer mon militaire et ça se croit malin.

Elle ricana, sûre d'elle, et rentra dans sa boutique en éjaculant des « salopes, salopes, salopes » à destination de Ganière dont, maintenant qu'elle est débarrassée du beau-frère, elle trouve l'absence indûment prolongée.

— Bonjour, msieu, dit Ganière à Brodouga qu'elle croise à hauteur de la rue Jules-Ferry.

— Bonsoir, ma p'tite, répond Paul distraitement.

Il se retourne machinalement pour lorgner les mollets appauvris de la gosse et tourne dans la direction du dépôt des isolés coloniaux. Il est dix heures quarante-trois. Il fait dire au soldat Brû qu'un meussieu l'attend à onze heures, devant la porte. C'est très important. Il examine ensuite les estaminets avoisinants et choisit le café des Amis.

Une jeune et jolie fille lui verse son cognac, mais il ne la remarque pas, il est tellement content. Au moment où sa nomination dans la capitale venait récompenser un travail réel certes, et surtout souterrain, auquel avait d'ailleurs énergiquement contribué Chantal, ç'aurait vraiment été la superguigne de laisser un sale petit aventurier mettre la patte sur le fric de la mère Julia, Paul se souriait à lui-même, tellement la conversation prévue le ravissait, tellement qu'il ne songeait pas à la préparer. Soudain, il se sentit le kiki serré. Zut ! il n'avait pas pensé à ça : dans un mois, il quittait Bordeaux, laissant Julia seule. Ce qu'il allait obtenir aujourd'hui, et il ne doutait pas qu'il ne l'obtînt, dans un mois il ne serait plus là pour en surveiller l'exécution et le succès. Même s'il réussissait à convaincre l'autre de rempiler pour cinq ans, rien ne disait que, non

surveillée, Julia n'épouserait pas le morfalou en question.

Cette découverte faillit le faire pleurer. Il but un second cognac, puis un troisième sans que son désespoir s'affaiblît. Au quatrième, onze heures sonnèrent. Il paya rapidement en abandonnant derrière lui le pourboire minimum et se précipita vers la porte du dépôt. Des types sortaient. L'un d'eux regardait autour de lui. Ce devait être Brû. Beau garçon, fallait dire. Martial était l'épithète juste. Ce succès lexicographique redonna du courage à Botucat.

— Meussieu Brû ?

Cela demandé poliment, mais sans exagération.

— Oui, c'est moi. C'est vous qui me cherchiez ?

Encore un esprit simple. Probablement coutumier du pléonasme et de la lapalissade.

— C'est moi-même.

Un peu trop protecteur. Il faut continuer un ton plus bas :

— Je m'appelle Jules Bodrugat.

Ne pas lui laisser le temps de prendre l'air de celui qui cherche un nom propre sans le trouver. Ajouter aussitôt :

— Je suis le beau-frère de votre fiancée.

C'est fait.

Paul tend la main au militaire. Le militaire ne tend pas la main à Paul.

— Mais je n'ai pas de fiancée, meussieu.

Il a dit d'un ton simple et neutre que lui envie Brocula. Paul s'explique donc :

— Je veux dire que je suis le mari de la dame que vous avez vue hier.

— Quelle dame ?

Paul s'énerve :

— La dame qui est venue vous parler d'un mariage éventuel avec mademoiselle Ségovie.

— Parfaitement, dit Valentin.

Il reste silencieux un instant, l'air tendu, puis ajoute :

— Je vois.

— Eh bien, mon cher meussieu Brû, je serais très heureux d'avoir une conversation avec vous.

Le soldat Brû demeure tout aussi réservé.

— C'est qu'il faut que j'aille à la soupe.

— Vous pensez bien que je ne viendrais pas vous déranger si ce n'était pas très important.

— Ah ! bon.

Il met ses mains en porte-voix et crie à un copain qui est déjà au bout de la rue de lui mettre sa part de côté. Puis, Brodoga et lui conviennent de tenir la susdite conversation en face d'un verre et ils vont s'installer au café des Amis.

— Qu'est-ce que vous prendrez ? demande Paul avec de nouveau un peu trop de cordialité.

— Un vin blanc gommé.

— Et pour meussieu, ajoute Didine, ce sera un cognac comme d'habitude.

Le soldat Brû le dévisage. Il ne l'a jamais vu ici. Pourtant le type a des oreilles d'une taille exceptionnelle. Sans doute ne vient-il pas aux mêmes heures que les militaires. Brû, content d'avoir trouvé ça tout de suite, sourit aimablement à Paul qui sourit non moins aimablement parce que le propos de la serveuse l'a

totallement démonté et parce qu'il s'aperçoit de plus qu'il n'a pas du tout préparé son attaque : il arrive en désordre. Ils n'ouvrent pas le bec tant que les boissons ne sont pas servies.

— À la vôtre, dit Brodouillat en levant son verre à hauteur du nez.

Il le baisse ensuite légèrement et il en siffle le contenu d'un seul coup.

— À la vôtre, répond Valentin.

Il trempe ses lèvres dans son vin blanc gommé. Paul regarde faire : ça ne prend pas avec lui. Ce type joue la comédie.

— Ce n'est pas bon, hein, lui dit-il d'un air complice. Ce n'est pas aussi bon que le pernod, n'est-ce pas ?

Valentin fait la moue, hausse vaguement les épaules et dit en regardant les fascinantes oreilles de son interlocuteur :

— C'est ce qui fera le plus plaisir à mademoiselle Ségovie lorsqu'elle l'apprendra...

— Quoi donc ?

— Que je ne suis pas porté sur l'apéro.

— Sûrement. Sûrement.

— C'est votre dame qui me l'a dit.

Ça le gêne ce regard qui lui chauffe les cornets et que ne peut intercepter le sien par trop humecté de tous les cognacs bus dans la matinée. Troublé, il essaie gauchement de s'arracher une vibrisse qui le chatouille. Valentin insiste :

— Et pas seulement sur l'apéro que je ne suis pas porté, ajoute-t-il, mais encore sur l'alcool. Par exemple,

vous me paieriez pour boire du cognac avant de manger.
Et après, c'est bien rare.

Il mime de nouveau la réflexion et conclut :

— Pour ainsi dire jamais.

Et il reporte son examen des oreilles aux narines. Paul trouve que vraiment ce salaud en remet, c'est une vraie crapule, il se fout de moi, mais je l'aurai, le salaud. Sale type, va. Sale type.

Mais soudain, par bonheur, surgit de son réservoir à bien-bonnes une plaisanterie qu'il concocta en classe de quatrième et dont la fraîcheur le charme toujours : « Sursaute, cordage », se dit-il donc. Et, enchanté, il reprend la conversation :

— Alors, il paraît, comme ça, que vous fîtes campagne à Madagascar ?

— Oui. Contre les Hain-Tenys Merinas.

— C'était dur, hein ?

— Comme ça.

— Et ça doit être beau, Madagascar.

— Pas mal. Plutôt montagneux.

— Et les indigènes ?

— Ça, pour y en avoir, y en a.

— Ah ! les voyages, c'est beau les voyages, et instructif.

— Oui, j'aimerais bien ça ; voyager.

— Vous n'avez pas à vous plaindre ! s'exclama Bredouillat avec une cordialité servile.

— Je ne me plains pas, protesta Valentin.

— Et que voudriez-vous voir, militaire ?

— Iéna, répondit Valentin sans hésiter.

— Quoi ?

- Iéna. Le champ de bataille d'Iéna.
- En Allemagne ? demanda Paul apeuré.
- Vous connaissez ?

— Je dois vous avouer, dit Paul en souriant lâchement, que jamais l'idée ne m'est venue...

— Oh ! interrompit Valentin, en France aussi il y a des choses à voir : le Mont-Saint-Michel, la tour Eiffel, le mont Blanc.

— Vous aimez les endroits élevés, dit Paul avec un petit rire stupide qu'il ne put contrôler. Tandis que Julia, ma belle-sœur, mademoiselle Ségovie enfin, elle a horreur de ça.

Son trouble était tel que, d'un coup brusque, il en était revenu à ses oignons. Emporté par l'élan, il se jeta sur la main que Valentin avançait pour prendre un verre et la tripota entre les siennes, en balbutiant, la larme à l'œil :

— L'épousez pas, militaire. Épousez pas ma belle-sœur. C'est un conseil désintéressé que je vous donne, c'est un beau-frère qui vous parle, c'est la supplication d'un père de famille, c'est une adjuration éperdue, c'est pas du bidon, c'est tout ce qu'il y a de plus sérieux. L'épousez pas, militaire. L'épousez pas.

Il pleurnichait. Valentin se remit à examiner les oreilles du type : sûrement qu'en les agitant, il pourrait s'envoler, le bonhomme. En levant les yeux, il rencontra le regard de Didine ; il lui cligna de l'œil et, tandis que Bradégat tamponnait ses larmes, il plaça ses mains de chaque côté de sa tête et replia les doigts sur la paume à plusieurs reprises.

Ça ne fit quand même pas un pli. Trois mois plus tard, ils étaient mariés, l'ancien soldat Brû la mercière. Après une chose s'imposait, mais voilà qu'on se trouvait déjà en octobre : pas possible de fermer la boutique en pleine saison. Ils en discutèrent longtemps, l'ancien soldat Brû la mercière. Fallait voir la réalité en face : effectivement, des flopées de clientes se jetaient sur le bouton de nacre, la ganse et le sparadrap : on n'était pas assez riches pour rater toutes ces bonnes affaires.

Non, bien sûr, disait Valentin. Tu vois bien, disait Julia. Pourtant, disait Valentin, pourtant c'est de rigueur le voyage de nocés. En principe, disait Julia, en principe je n'indis pas. Tu vois bien, disait Valentin. Faut reconnaître, disait Julia, faut reconnaître qu'un mariage sans voyage de nocés, ça n'existe pas. Non, disait Valentin, non ça n'existe pas. Oui, disait Julia, oui mais la pleine saison c'est la pleine saison, et on ne peut rien changer aux saisons. On pourrait peut-être retarder le voyage de nocés jusqu'aux vacances prochaines, suggéra Valentin. Et les vacances alors, objecta Julia, quand est-ce qu'on les prendrait ? Et il n'y avait rien à répondre à ça.

Ils finirent par adopter la seule solution possible, la seule et unique à savoir que le seul Valentin ferait seul le voyage de nocés. Pendant ce temps-là, Julia continuerait à faire marcher le commerce et entasserait la monnaie. Le principe étant admis, ils fixèrent ensuite la durée : quinze jours leur parut suffisant. On se lasse de trop d'intimité

et, à la longue, on se fatigue de la bagatelle, uniquement la bagatelle : deux semaines, juste ce qu'il faut pour goûter sans se dégoûter. Puis ils fixèrent le but : retenant pour plus tard le champ de bataille d'Iéna, Valentin suggéra le Mont-Saint-Michel, mais Julia préféra Bruges, Bruges-la-Morte, pas l'autre à deux kilomètres, près des marais. Touché par ce choix qui lui parut une tendre attention à l'égard de son nom de famille, Valentin se rallie à cette proposition. Il n'y a plus qu'à déterminer l'itinéraire : on passera naturellement par Paris, vingt-quatre heures dans la capitale, c'est toujours de l'agrément, de ces souvenirs qui s'oublie pas facilement. Inutile d'aller chez les Brébagra, à peine installés : on les dérangerait, et puis on avait toute la vie devant soi pour les voir. Non, mais on se précipiterait aux Folies-Bergère. Ce projet plaît moins à Valentin. C'est fou, à ce qu'on dit, ce qu'il est facile de se perdre dans Paris. On s'y fait de plus écraser, picpoquer, entôler. Bien des ennuis en perspective, trouve l'ancien soldat Brû, mais il n'osa contrarier un désir aussi légitime. Puisqu'il lui fallait passer une soirée aux Folies-Bergère, il la passerait. Et tout fut ainsi bien entendu.

Julie l'accompagna au train, elle lui avait retenu un coin fenêtre de troisième classe, elle n'avait pas spécifié dans le sens de la marche, car elle s'en moquait : elle n'était pas de ces femmes à qui de menus détails de cet ordre soulèvent le cœur. Elle monta dans le wagon avec Valentin, un beau wagon avec un couloir qui courait tout du long des compartiments, et à chaque bout de somptueux vécés dont Julia recommanda l'usage à Valentin. Puis, sur son conseil, il marqua sa place de son

chapeau et d'une publication licenciée quelconque qu'elle lui avait achetée dans ce but. On ne prenait jamais trop de précautions, dit-elle en jetant un regard féroce autour d'elle, il y a toujours des salauds pour s'installer là où ils n'ont pas le droit. Y en a même, ajoute Julie, qui arrachent les étiquettes de la location. C'est dégueulasse vous ne trouvez pas, mesdames ?

Elle s'adressait aux deux seules occupantes du compartiment, deux paysannes assises du bout des fesses aux deux seules places non louées. Les autres locataires, sûrs de leur fait, ne se pressaient pas. Valentin, lui, était parvenu à se trouver à la gare avec vingt-cinq minutes d'avance. Et il venait de réussir à installer dans le filet un truc lourd bardé d'aluminium, une caisse ramenée des colonies qui lui servirait de valise. Julia en avait une belle pour les vacances, qu'on n'userait pas cette fois-ci. Valentin, ravi de sa réussite, se tourna vers Julia.

— C'est moche, ça, disait-elle à l'une des paysannes en palpant son foulard. C'est de la mauvaise qualité. Je parie que vous avez acheté ça à un marchand ambulancier, pas vrai ?

La bonne femme sourit d'admiration, épatée par tant de perspicacité.

— Si vous voulez quelque chose de qualité et qui vous dure toute votre vie, venez donc me trouver : mademoiselle Julia, rue Gambetta, au Bouscat. Je vous ferai des prix.

— Merci bien, madame.

— Tu viens ? dit-elle à Valentin. On va pas moisir là jusqu'au départ.

Elle se retourna vers les manantes et leur cria :

— Gardez-lui sa place ! hein ?

— Oui, oui, madame. Comptez sur nous, madame, comptez sur nous.

Sur le quai, ils regardèrent le train, un bel express.

— C'est chouette de voyager, dit Julia avec une satisfaction extrême. Je trouve qu'il y a rien de si bien que les voyages, c'est autrement mieux que le cinéma. D'ailleurs les trois quarts du temps, le cinéma c'est pour les ballots. Tu ne trouves pas ?

— Oui, dit Valentin.

Elle le regarda.

— Tu n'as pas l'air bien gai, remarqua-t-elle.

Il ne répondit pas tout de suite, il hésitait entre trois propositions également vraies : « Si, je suis gai, mais ça se voit pas », « Pas trop puisque tu ne viens pas avec moi » et « J'ai peur qu'on me chipe ma place ».

— Je te cause, dit Julia. T'es dans la lune ? Je te répète que tu n'as pas l'air bien gai.

— Moi ?

— Oui, toi. Bien sûr, toi. Pas le voisin.

Et s'adressant à un meussieu qui écoutait, mine de rien :

— Mais non, meussieu, c'est pas à vous que je cause, c'est à mon coco.

Le type passa son chemin.

— Eh bien, commença Valentin.

Julia lui coupa la parole.

— Dis pas de bêtises et amuse-toi bien. Tu as ton argent ?

— Oui, je l'ai.

— Te le fais pas calotter. Tu en as assez pour quinze jours, tu verras. Naturellement, à Paris faudra pas aller chez Drouant.

— Non, faudra pas.

— Et tu m'enverras des cartes postales, oublie pas.

— Non, j'oublierai pas.

Ils allaient et venaient le long du train. Le wagon-restaurant provoqua leur admiration.

— Faudra qu'un jour on se paie ça, dit Valentin vaguement.

— Il paraît qu'on y mange très mal, dit Julia. Ça vaut pas un bon panier préparé à la maison.

— Non, bien sûr, dit Valentin.

Il s'aperçut qu'il n'en emportait pas, de panier préparé à la maison. Mais il n'avait pas faim.

— Y en a du monde, constata Julie. Tu devrais regagner ta place.

Ils s'embrassèrent.

Quelques personnes s'étaient installées dans le couloir. Malgré sa crainte de les irriter, Valentin crut possible de les déranger. Dans son compartiment, son coin demeurait libre ; les paysannes l'avaient défendu valeureusement. On occupait maintenant toutes les autres places. Le chapeau fut un problème ; Valentin le résolut en se le mettant sur la tête, le problème. Il regarda sur le quai, pour agiter son mouchoir, mais il n'eut pas besoin de sortir ce dernier. Le dos de Julia s'éloignait.

Alors, il commence à étudier son journal dit amusant. Sur la couverture, il voit une jeune femme partiellement

dénudée qui caresse la barbe d'un faune de marbre. Valentin étudie attentivement cette image couleur bonbon, et, conformément à ce que désiraient le dessinateur et le rédacteur en chef de ce magazine, il pense que la jeune femme nue a des attraits certains. Il en admire surtout le relief et passe dessus un index curieux. Mais la gravure est plate : le cul est un effet de l'art. Valentin jette un regard sournois autour de lui : les deux paysannes l'épient avec attendrissement, mais un gros meussieu lui jette un coup d'œil sévère. Valentin tourne rapidement la page. À en juger par le quai, immobile, on se trouve toujours à Bordeaux.

Valentin entreprend la lecture de la page suivante ; on y recommande des préservatifs, des mariages sérieux, des méthodes pour grandir ou pour se défendre dans la rue. Les deux autres pages dissertent des mêmes questions, et des coloniaux y demandent des marraines. À Madagascar, des copains s'amusaient à ça et, quand ils allaient en perm, c'était du tout cuit qu'ils disaient. Ne comprenant pas que l'écriture pût servir à transmettre des inexactitudes, Valentin n'avait même pas essayé. Il jeta de nouveau un coup d'œil autour de lui. Cette fois-ci, on était partis. Des locomotives se garaient en demi-cercle et des agents de la propreté nettoyaient des rapides qui avaient servi. Le nombre des voies diminua, l'express choisit la sienne et se mit à se déplacer dessus avec vitesse et décision. Le train marchait. Satisfait par cette constatation, Valentin reprit l'examen de sa gazette. En haut de la page cinq se trouvait un dessin. Valentin l'examina ; on y voyait deux rangées de personnages

hâves, pauvrement et archaïquement vêtus. La légende expliquait : « Les cénobites tranquilles », ce qui plongea Valentin dans une extrême stupéfaction. Bien qu'il eût, au cours de son séjour à Diégo-Suarez, lu de la première à la dernière page, les roses y compris, le petit dictionnaire Larousse français et encyclopédique, ce qui avait ouvert en lui les écluses du savoir, il ne se croyait pas assez sûr du sens du mot cénobite pour trouver risible l'image proposée. Peut-être que le gros meussieu en face de lui la lui pourrait expliquer, ce qui lui permettrait ensuite, après avoir ri ensemble, de lui demander si c'était bien l'express de Paris.

Cristi, s'écria silencieusement Valentin, au fait c'est vrai, suis-je bien dans le train pour Paris ? Il regarda le paysage : la verdure courante ne le renseignait point. Il se tourna vers ses compagnons : le gros meussieu continuait à le surveiller sans bienveillance. Jamais il n'oserait. Les paysannes saucissonnaient. Quant aux autres personnes chacune d'elles avait déjà construit sa barricade. Valentin se demanda que faire ; il devait bien y avoir un employé dans le train qualifié pour le lui dire, ne serait-ce que le chauffeur de la locomotive, mais comment le trouver ? Il fallait sortir du compartiment, troubler le casse-croûte des paysannes, révolter les gens du couloir, toutes choses dont Valentin se sentait incapable. Il commençait peut-être à devenir un peu malheureux, lorsqu'il crut se souvenir qu'on s'arrêtait plusieurs fois avant Paris ; s'il s'était gouré, il n'avait donc qu'à descendre à la prochaine station ; s'il se trouvait sur le chemin de Paris, il n'aurait qu'à reprendre le train suivant. De cette façon, il

n'ennuierait personne. Il baissa son chapeau sur ses yeux et s'endormit aussitôt.

Le gros type achetait un sandwich et une canette de bière à un personnage en contrebas. Valentin sursauta. Il bondit sur sa cantine et, la faisant glisser sans timidité sur les genoux des autres voyageurs, se retrouva bientôt à la sortie de la gare. Il tendit à l'employé son billet côté verso, craignant qu'il ne lui fut demandé des explications ; car, de toute façon, ce n'était point Paris. Il risquait d'avoir l'air d'un con ou d'un malfaiteur de descendre comme ça n'importe où. Il aurait bien pris la fuite lorsqu'on le rappela, mais son bagage l'empêchait de tenter quelque performance. Il revint sur ses pas et apprit avec un vif intérêt qu'il pouvait conserver son bifton, toujours valable pour le voyage à Paris. La bonté de l'employé lui parut si grande qu'il ne craignit pas d'en abuser en s'informant de l'heure du prochain convoi pour cette ville, ce à quoi il fut répondu avec une précision exemplaire. Allait-il encore profiter de tant de gentillesse ? Il confia à son nouvel ami qu'il avait entendu parler d'un endroit, situé dans les gares, où l'on pouvait déposer des colis, valises ou musettes sans crainte qu'on vous les dérobat, l'administration des chemins de fer se chargeant gracieusement de leur surveillance, et ce, contre une somme modique.

Je dois l'importuner, pensa Valentin en voyant la tête étrange que fit le type. Du pouce, celui-ci rejeta sa casquette blasonnée légèrement en arrière pour examiner plus attentivement ce voyageur ; après un silence de trois secondes environ, il remit son couvre-chef en place et

indiqua le chemin de la consigne d'une façon détaillée.

— Merci mille fois, répondit Valentin enchanté par le tour agréable que prenaient les événements.

Il jugea bon d'agrémenter ce remerciement peut-être trop sec par une bien-bonne qui verserait sur leurs rapports uniquement administratifs un peu du lait de la tendresse humaine.

— Et pardonnez-moi si je m'excuse ! lança-t-il à l'homme des gares avec un bon sourire.

L'homme des gares ne put celer une extrême surprise.

VI

Après avoir circulé dans les rues d'Angoulême, ce jour-là particulièrement désertes, il retrouva sa valoché avec un étonnement amusé et, sur le coup de quatre heures du matin, monta dans un semi-direct qui faisait souvent l'omnibus. Un compartiment était vide, il s'y endormit, heureux.

Plus tard, il eut des compagnons de route ; mais ils s'avéraient éphémères, ne pratiquant en général que des déplacements de quatre à cinq stations. En changeant, ils lui permettaient d'observer à la fois la variété et l'unité de la population française, et, comme il en était à son second voyage depuis la veille, il se sentait très à l'aise, il éprouvait même un petit sentiment protecteur pour les plus croquants d'entre eux. Mais, en approchant de Paris, il retrouvait sa modestie.

À la gare d'Austerlitz, il se laisse entraîner par une avalanche de gens telle qu'on n'aurait jamais cru que ce train puisse en contenir tant et qui semblaient bien décidés sur ce qu'ils devaient faire. En se retrouvant devant un portillon de métro, Valentin recule, épouvanté. Il va se perdre. Dans le métro, on s'égaré toujours. Il fait demi-tour, enfonçant les coins métalliques de sa mallette dans la région rotulienne de nerveux prêts à l'injure. Il s'entendit qualifié de façons étranges et il en était honteux, exactement ce que voulaient ces méchants. Après avoir troublé le merveilleux ordre circulatoire des souterrains de Paris, il se retrouve sur un trottoir. Il pose

sa garde-robe et s'assoit dessus.

C'était cinq heures d'octobre. On marchait de tous côtés et sur la chaussée on roulait dans tous les sens. Une agitation anarchique faisait bouger spasmodiquement bêtes, moteurs et gens, et tous accompagnaient leur désordre de sons en général déchirants. Un aveugle barbu jouait de la flûte avec son nez, enfilant sur sa maigre mélodie les coinquements et les crissements d'hommes et de choses en chemin. On criait les journaux du soir avec tant de rage et d'énergie que Valentin crut que la guerre était déclarée. Ça arriverait bien un jour, d'ailleurs. Aujourd'hui, ça serait complet. Mais non, ce ne devait pas être la guerre, sinon l'aveugle c'est du clairon qu'il jouerait.

Il ne pouvait rester là. Malgré leur hâte, des gens lui consacraient un coup d'œil. Peut-être allait-il provoquer un attroupement puni par la loi. Il se leva et, soulevant sa cantine d'un bras énergique, il entreprit de poursuivre son chemin. En quelques pas, il fut près d'un fleuve, probablement la Seine ; et il aperçut un campanile orné d'une vaste horloge qui lui parut appartenir à une gare et, avec de la chance, à la gare du Nord.

N'ayant pas eu cette chance, il reprit le trimard et, sur le coup de six heures, il était arrivé à la place d'Italie qu'une fête foraine égayait. Il s'arrête un instant pour admirer la belle ordonnance des monuments qui entourent ce carrefour, puis, inlassable et courageux, il marche d'un pas assuré vers la porte de Châtillon où effectivement il se présente quarante-cinq minutes plus tard. Jugeant d'après la largeur de la chaussée qu'il devait

être enfin sur les grands boulevards, craignant d'autre part de rater un train dont il ignore l'heure de départ, épuisé par le transbahutement de son bagage et par la faim n'ayant su comment déjeuner pendant son voyage, il décide de prendre un taxi qui ne saurait lui coûter bien cher, car il pense avoir parcouru à pied au moins les trois quarts du trajet. Mais, contrairement à ce qu'il pensait, ledit trajet se montra fort long, d'autant plus long que le chauffeur passa par la porte de la Muette et la rue Caulaincourt. Ce qui ennuyait le plus Valentin, c'était tout le temps qu'il faisait perdre à ce brave homme qui devait sans doute préférer les courses plus courtes et plus faciles.

À la gare du Nord, Valentin extirpa sa valise et regarda le compteur ; il n'en crut pas ses yeux et ceci à tel point qu'il se le formule à lui-même de cette façon : « Je n'en crois pas mes yeux. »

— C'était loin, dit-il au chauffeur.

— Je veux, répondit l'autre.

— Je vous garde, ajouta rapidement Valentin. Je vais mettre ce truc-là à la consigne et ensuite vous me conduirez au Casino de Paris.

— C'est bien tôt pour y aller, remarqua le chauffeur dans un accès de sincérité.

Mais, en voyant la mine ennuyée de son client, il s'empressa de rectifier :

— Mais faut y arriver tôt pour avoir des places.

Tandis que le taxicrate se demandait s'il passerait par l'avenue de Reuilly ou par le boulevard Victor, Valentin, après avoir, mis en confiance par son aventure

d'Angoulême, expérimenté de nouveau la joie que tout voyageur éprouve lorsqu'il confie pour un certain temps son bagage à des fonctionnaires honnêtes et ordonnés, Valentin s'enquiert par sept fois et à sept guichets différents de l'heure du train pour Bruges. Les réponses concordaient. Il procéda cependant à une vérification en consultant les panneaux jaunes mis à la disposition du public. Étant parvenu à se convaincre qu'il y avait de grandes chances pour qu'il puisse effectuer son départ sur le coup de zéro heure dix-sept, il se dirige enfin vers une porte sur laquelle on avait écrit « Sortie ». Elle donnait dans une petite rue obscure terminée par un escalier que Valentin n'hésite pas à prendre. En haut de cet escalier, il tourne à gauche, au jugé. Assez rapidement, il se retrouve devant la gare. Elle avait un tout autre aspect que tout à l'heure ; il entre et ne reconnaît pas l'ordre des guichets, ni l'architecture des débits de tabacs et de bonbons. Une vaste fresque représentant le départ des mobilisés pour la guerre de 1914 apprend à Valentin qu'il se trouve à la gare de l'Est. Il admire l'œuvre d'art en détail tout en pensant qu'il faudra bientôt en refaire une autre, d'œuvre d'art, pour la prochaine, de guerre, car fallait pas compter y couper, à une prochaine autre.

Attristé par ces considérations, il sortit de cet endroit un chouïa lugubre en utilisant une porte sur laquelle on avait écrit « Entrée » puisque, la fois précédente, celle de sortie l'avait égaré. Il se félicita de sa décision, car il aperçut devant lui un magnifique boulevard piqueté de lumière. Des brasseries nombreuses et somptueuses offraient aux passants le charme de leurs terrasses ou le

moelleux de leurs banquettes. Comme il n'avait pas mangé depuis vingt-quatre heures, Valentin décida de s'offrir à dîner. Après être passé huit fois devant chacun des six établissements du coin, et à chaque coup avoir lu le menu de la première à la dernière ligne, il opta pour une taverne qui lui parut allier le confortable à la modicité des prix. Entre-temps, il fit l'emplette de quatre cartes postales et d'un nombre correspondant de timbres-poste.

— Alors, dit-il d'un air engageant au garçon, qu'est-ce qu'il y a de bon aujourd'hui ?

Je me dessale, pensa-t-il avec satisfaction.

— Ya l'plat du jour, répondit le loufiat en regardant, par simple curiosité, une moulure du plafond.

— Voyons voir, dit Valentin.

Merde, où était-il ce foutu plat du jour, il n'arrivait pas à le dépister.

Ayant baissé les yeux, le garçon découvrit le désarroi de son client.

— De l'autre côté, articula-t-il avec mépris. Le menu à sept francs cinquante.

Valentin, ayant obéi et retourné le carton, découvrit que pour cette somme qui ne sortait pas des limites de ses moyens, on se proposait de lui faire absorber du saucisson sec, une côte de porc aux soissons frais, du fromage de gruyère et de la compote de pommes. On lui offrait même un quart de vin rouge. Une joie violente entra dans son cœur et il en saliva. Il n'y avait qu'une petite ombre à son bonheur, mais à la façon suprêmement élégante dont le garçon jeta devant lui son couvert et le panier de pain coupé en tranches, il n'osa lui demander, à ce garçon, à

quel genre d'activité se livre un chauffeur de taxi que son client ne revient pas payer. Cette ignorance ne l'empêcha pas de venir à bout de tout le repas, jusques et y compris la peau du saucisson et la croûte du gruyère. Enfin, après avoir saucé dans ses moindres replis le récipient ouvragé dans lequel on lui avait présenté la compote de pommes, il sortit d'une poche un crayon et de l'autre ses cartes postales. Toutes représentaient la gare de l'Est.

Il choisit la moins polluée par les chiures de mouches pour l'envoyer à Julia. Après avoir léché la mine de plomb, il écrivit d'une traite et sans hésitation : *De Paris sans toi, ton époux bien-aimé*, et la signature *Valentin*. Puis, il consulta un bout de papier pour mettre l'adresse, car il ne la connaissait pas encore par cœur. Sans dételer, il entreprit la rédaction de la seconde carte postale, et il lui vint assez facilement ces mots : *Avec mon meilleur souvenir de la capitale, votre nouveau beau-frère*, et la signature : *Valentin*. Le même bout de papier précédemment consulté le renseigna sur l'adresse des Brataga. Pour la troisième carte postale, il ne trouva que : *Un bonjour de Panam, ton copain* et la signature : *Valentin*. C'était pour Bourrelier. Sur la quatrième carte postale destinée à Didine, Valentin écrivit : *Devine* et ne signa pas. Après avoir collé les timbres, il mit les quatre messages dans sa poche.

Le paiement de l'addition s'effectua sans difficultés. Il laissa un pourboire qui eut l'air de donner toute satisfaction au garçon et, heureux de ne pas avoir contrarié cet individu, Valentin, après avoir consulté l'oignon que lui avait offert Julia pour son mariage, estima

qu'il avait largement le temps de faire une petite promenade avant d'essayer de retrouver la gare du Nord.

Au premier coup d'œil, il estima que, dans l'ensemble, les magasins ne sont pas mal sans être toutefois aussi somptueux que ceux du cours de l'Intendance. Le premier qui le retint vendait des appareils de télégraphie sans fil. Valentin se dit que ça lui ferait sans doute plaisir à Julia d'avoir un truc comme ça, qui fasse du bruit en toute saison. Elle serait même ravie. Il regarda les prix, ils lui parurent très élevés. Après avoir constaté qu'heureusement la boutique était fermée, il songea au bonheur de Julia lorsqu'elle apprendrait qu'il n'avait pas gâché d'argent en achetant un appareil qui ne débite que des conneries. Enchanté d'avoir fait ce petit plaisir à sa moitié, il allait poursuivre son chemin lorsqu'il s'aperçut que, à côté de lui, une jeune personne le regardait en souriant. Après s'être assuré par un coup d'œil circulaire que ce sourire lui était bien destiné, il souleva poliment son chapeau et en ces termes s'exprima :

— Je m'excuse, mademoiselle, de ne pas vous reconnaître. J'espère que vous ne m'en voudrez pas.

Déconcertée, la demoiselle rengaina le sourire et l'examina d'un œil soupçonneux.

— Je sais, continua Valentin, que les femmes se vexent lorsqu'on ne peut coller un nom sur leur visage, et la seule chose que je souhaite à l'heure actuelle serait de ne point vous vexer. Aussi, mademoiselle, je vous prie de me rendre un service : aidez-moi z-à retrouver dans quelles circonstances nous nous sommes rencontrés.

La fille n'ayant pas encore retrouvé la parole, Valentin

conserve la sienne et continue en ces termes :

— Je crois deviner. Ne seriez-vous pas de Bordeaux ?

— Moi ? de Bordeaux ? s'exclame la fille qui ne s'en était jamais entendu sortir une pareille, surtout aux environs de la gare de l'Est.

— Oui. Du Bouscat, plutôt. Je parie que vous êtes une cliente de ma femme.

— Parce que tu es marié ?

Sans remarquer le tutoiement, Valentin répondit :

— Oui, nous faisons même notre voyage de noces.

— Ah ! bon. Fallait le dire tout de suite.

Et lui tournant le dos, elle se dirigea vers d'autres chopins. Mais Valentin courut après elle.

— Mademoiselle, mademoiselle, il ne faut pas vous enfuir comme ça. J'espère que je ne vous intimide pas.

Mais elle conserva son air presque sévère.

— Toi ?!

— Vous accepterez bien de prendre un verre avec moi.

Elle hésita, puis les affaires n'étant pas si bonnes, elle jugea raisonnable de prendre ses risques et accepta. Elle entraîna Valentin dans un très modeste Biard que fréquentaient quelques-unes de ses collègues. Elles y faisaient de petites pauses avant de reprendre le trottoir.

Elle accepta de consommer une menthe verte et Valentin s'offrit un vin blanc gommé.

— Alors, comme ça, dit-elle, pour faire un peu de conversation et se mettre à la hauteur des circonstances, tu es en voyage de noces ?

— Oui, reprit Valentin, avec simplicité.

— Et où est ta femme en ce moment ?

— À Bordeaux.

Deux copines qui buvaient un noir sur le zinc ayant entendu ce dialogue s'approchèrent de la table de Valentin pour écouter sans retenue.

— Tu te fous de moi, dit la fille.

— Pas du tout, protesta Valentin. C'est la vérité vraie. La preuve, c'est que je vais à Bruges-la-Morte. Tiens, il ne faut pas que je rate mon train.

— À quelle heure est-il ton train ?

— À onze heures douze, répondit Valentin avec prudence.

— Eh bien, tu peux tirer ton coup sans te presser.

— Je n'ai pas envie d'enlever mes souliers, dit Valentin.

Les deux copines intervinrent :

— Si tu as du temps à perdre, dit l'une d'elles, tant mieux pour toi.

— Mado, dit l'autre, je te savais pas si connarde. Tu vois donc pas qu'il te fait marcher ?

En se lamentant sur les malheurs des temps et sur ce qu'il fallait pas voir, elles allèrent reposer leur verre sur le zinc.

Pâlement enragée, Mado posa ses deux coudes sur la table et se penchant vers Valentin, lui demanda :

— Tu montes, ou tu montes pas ?

— Je monte pas.

— Tu ne me trouves pas à ton goût ?

— Si, si.

— Tu ne me trouves pas bien roulée ?

— Si, si.

— Tu crois que je ne sais pas faire ça aussi bien que ta

pucelle ?

— Je ne sais pas.

— Alors ?

— Je monte pas, dit Valentin. Je voulais seulement boire un verre avec vous. Je trouvais ça si gentil.

Elle se tourna vers ses deux copines et les appela en témoignage :

— Non mais, vous entendez ce con ? Vous entendez ce con !

— On entend, dirent les deux autres avec résignation. On entend.

— Je suis vraiment très ennuyé, murmura Valentin.

Mado tapa sur la table :

— Ça fait dix minutes que j'écoute tes bourdantes, et moi, je travaille pas pour rien. Pas vrai ? demanda-t-elle aux deux autres.

— Si on se laissait faire, dit l'une.

— Ça serait la fin de tout, dit l'autre.

— Ces demoiselles pourraient peut-être boire un verre avec nous ? suggéra Valentin.

— On te laisse, dirent-elles à Mado.

Elles jetèrent de la menue monnaie sur le zinc et s'en furent.

— Elles vous laissent tomber, remarqua Valentin avec impartialité.

— Je sais bien me défendre toute seule, dit Mado.

— Pas la peine. Pas la peine. Je vais vous dédommager.

— De quoi ?

— Je vais vous donner ce que je vous aurais donné si j'avais été enlever mes souliers en votre compagnie.

— Tu n'es pas louf ?

— C'est naturel ! Combien vous dois-je ?

— Non, mais, p'tite tête, tu crois que je vais accepter comme ça de l'argent que j'ai pas gagné ? Pour qui me prends-tu ?

Elle se tourna vers le patron qui essayait de lire un journal à l'envers pour passer le temps :

— Vous l'entendez ? meussieu Grégoire. Il m'insulte !

— Accepte son fric et barrez-vous tous les deux, déclara laconiquement meussieu Grégoire sans lever les yeux.

— Vous voyez, dit Valentin à Mado, Alors c'est combien ?

— Trente francs, répondit Mado à contrecœur.

Valentin qui dirigeait sa main droite vers son portefeuille gauche, arrêta son geste et fit entendre un long sifflement de surprise.

— Merde, dit-il en toute simplicité. C'est cher.

— Tu ne voudrais tout de même pas que je te fasse une réduction, ricana Mado.

— Non, mais qu'est-ce que tu veux, je trouve ça cher. Presque autant que les taxis.

— Oh ! ça va, dit Mado, les types radins comme toi n'ont qu'à pas prendre de taxi.

— J'avais une grosse valise, une très lourde.

— Qu'est-ce que tu en as foutu ?

— Je l'ai mise à la consigne, mais en sortant je n'ai plus retrouvé le taxi.

— Qu'est-ce que ça pouvait te faire ?

— J'avais pas payé le chauffeur.

Meussieu Grégoire et Mado s'esclaffèrent.

— Vous lui aviez dit que vous alliez à la consigne ? demanda le patron se mêlant enfin à la conversation.

— Naturellement, dit Valentin.

— Alors, vous pouvez être sûr qu'il vous y attend.

Valentin se gratta la tête.

— Te voilà bien couillonné, lui dit Mado en riant.

Il la regarda en faisant une moue piteuse.

— Y aurait quelque chose à faire, s'exclama meussieu Grégoire. Mado pourrait la retirer à votre place, votre valoché.

Mado lui jeta un rapide coup d'œil.

— Bien sûr, acquiesça-t-elle en redevenant sérieuse.

Valentin parut peser le pour et le contre, puis soudain il se lève et avant que les deux autres aient eu le temps de réagir, il avait traversé la salle en disant : « C'est ça, je vais chercher un taxi. » Sur le pas de la porte, il se retourne et clignant de l'œil : « Pourvu que je ne tombe pas sur le même ! » Ce qui fait rire meussieu Grégoire et Mado. Il sort, tourne au premier coin de rue, galope hardiment jusqu'à un autre, et finit par arriver sur un grand boulevard de mille feux brillant, avec effectivement une station de taxis sur l'axe. Il pénètre dans le premier sans demander la permission au chauffeur, lequel s'entend prié de se rendre à la gare du Nord. Le chauffeur ne démarre pas et se retourne vers son client :

— J'irai pas, dit-il.

Valentin balance un instant s'il va lui demander pourquoi, mais l'autre poursuit :

— Je ne vais pas vous faire gaspiller votre argent. C'est

à deux pas, la gare du Nord. À pied, vous y êtes en cinq minutes.

— Mais j'ai un train dans trois minutes, objecte Valentin sans conviction.

— Pas vrai. Y a pas de train qui part dans trois minutes de la gare du Nord. Je connais les heures de départ de tous les trains, de toutes les gares de Paris. Vous pensez, depuis trente ans que je fais le taxi. Tenez, ma première boîte à savon, c'était une Brasier, une vraie voiture de maître. On était pas nombreux dans ce temps-là. C'était du sport. Et j'ai fait la Marne, moi meussieu, sous les ordres de Joffre et de Gallieni. Vous êtes peut-être trop jeune pour connaître ça, les taxis de la Marne.

— Si, si, je connais. C'est une bataille intéressante, la Marne, dit Valentin, rêveusement. Je connais. Mais je m'intéresse surtout à léna, la bataille d'Iéna.

— Y a le pont, dit le chauffeur mécaniquement, la place et l'avenue. Et aussi le passage près de la porte Champerret.

Se penchant vers un rai de lumière, Valentin consulte son oignon.

— Voulez-vous que je vous fasse faire un tour de ce côté-là ? suggère le chauffeur.

— Ça me ferait plaisir, répond Valentin déjà conquis, mais je ne sais pas si j'ai le temps.

— Je parie que vous prenez l'express d'onze heures trente-sept pour Boulogne ?

— Vous êtes très fort.

— Oh ! dit l'autre modestement, j'avais deviné tout de suite. Vous craigniez de rater votre train, pas vrai ?

— C'est vrai.

— Je vous le répète, j'avais deviné tout de suite. Alors, voulez-vous que je vous conduise au passage, après on passe par l'Étoile, on descend l'avenue, on traverse la place, puis le pont, le pont d'Iéna, on longe les quais, on retraverse la Seine à la place Saint-Michel et on revient par le Sébasto. Ça vous va ? Ayez pas peur, vous serez à la gare du Nord à temps pour votre dur.

Valentin, séduit, hésitait encore :

— Ça va me revenir à combien environ ? demanda-t-il courageusement.

— Pour un louis vous en verrez la farce.

— Pour faire tout ce trajet ?

Valentin commençait à avoir des doutes sur l'honnêteté de l'autre chauffeur.

— Bien sûr, répondit celui-ci. Et tenez, venez vous asseoir à côté de moi, je vous expliquerai les beautés de la capitale, car j'ai aussi deviné que vous n'étiez pas de par ici. C'est juste ?

— C'est juste.

Obtempérant à l'ordre qui lui était donné, Valentin s'installait à la place indiquée.

Enchanté par sa balade, Valentin serra chaleureusement la main du chauffeur. Mais ramené pile pour le train d'onze heures trente, il alla faire un séjour aux vécés jusque cinq minutes avant le départ du sien. Il prit son billet en vitesse et son dur juste à temps, et ce sans avoir rencontré personne.

À Bruges, il eut de petits ennuis à cause de son absence de bagages. Il devait payer sa chambre chaque nuit, ne pouvait changer de linge et allait chez le coiffeur tous les deux jours. Douze jours passèrent ainsi.

De retour à Paris, il résolut d'abandonner sa valise, quoiqu'il la regrettât, elle avait fait campagne avec lui contre les Hain-Tenys Merinas. Il dirait qu'on la lui avait soulevée. Ça arrive à tout le monde de se faire voler. Pas besoin d'être plus con qu'un autre. Et puis, comme ça, il avait les mains libres, ce qui est bien agréable lorsqu'on veut beaucoup marcher. Effectivement il marcha beaucoup et ne rata que de peu la gare d'Austerlitz puisque trois heures après son départ de la gare du Nord il remontait la rue de Charenton. Cette voie, longue et variée, l'intéressa fort. La plaque fixée sur le mur du n° 306 lui parut une des grandes curiosités de Paris : « Défences expresses sont faites de bâtir depuis les présentes bornes et limites, etc. 1726. » Encore une défense à la con. De nombreuses maisons au-delà en fournissaient la preuve. Il admira de loin une majestueuse coupole qu'il attribua au Sacré-Cœur bien qu'elle

appartînt au Saint-Esprit et vit bientôt se détacher sur sa droite une magnifique gare de marchandises.

Comme il marchait à pas lents pour ne rien perdre du paysage, il fut dépassé par un enterrement ; un cortège fort modeste, sans curé, ni trompette ; un corbillard de ligne très pure traîné par une haridelle et suivi par moins de dix personnes. On dit qu'il est toujours très intéressant de se joindre à des funérailles d'inconnu ; on y fait très souvent de curieuses rencontres. Valentin savait que ce n'était là qu'une de ces banalités qui s'échangent sans conviction, mais que l'usage rend parfois véritables, comme : « sucre dans l'eau, fond s'il le faut », mais se sachant un peu désorienté, il résolut d'éprouver la créance qu'on pouvait accorder au proverbe : « qui suit en terre, monte en train ». Il se mit donc en dernière position, continua sa balade. Il n'avait encore engagé la conversation avec personne qu'on était arrivé au cimetière de Reully. Un bonhomme devant, avec de grandes oreilles, lui rappelait vaguement quelqu'un ou quelque chose, mais il allait abandonner sa méfiance, en pensant que le dicton mentait tout autant que les autres, lorsque l'une des personnes en tête du cortège s'étant retournée (pour voir quoi ?), il crut reconnaître Julia.

Et c'était elle. C'était bien elle. Lorsque le cercueil (contenant qui ? contenant quoi ?) eut été descendu dans la fosse et que la famille comprenant cinq personnes se fut rangée en ligne horizontale pour recevoir les condoléances des cinq autres membres du cortège, lesquelles faites lesquels s'en furent, un sixième personnage s'avança, serra chaleureusement la main de Bretaga, puis, avec

émotion, celle de Chantal, enfin il allait mettre encore plus de sentiment dans le chécande qu'il destinait à Julia lorsque celle-ci le reconnut.

— Mince alors, s'écria-t-elle, Valentin !

Elle lui sauta au cou.

— Bonjour, mon trésor ! bonjour, mon pou poule ! Et se tournant vers les deux autres :

— C'est pas marant, dites ?

— Ça alors, dit Paul.

Pour une surprise, énonça Chantal, c'est une surprise.

Ils en riaient, surtout Julia.

— Mais qu'est-ce que tu foutais par là ? demanda Paul.

— Je me promenais, répondit Valentin.

— Ce qu'il peut être marant, dit Chantal.

— À propos, s'exclama Valentin, j'ai quelque chose pour vous.

Il fouilla dans sa poche et en sortit une carte postale froissée représentant la gare de l'Est. Après avoir vérifié l'adresse il la tendit aux Brutaga.

— C'est pour vous, dit-il.

Puis il en tira une seconde, qu'il remit dans sa poche après avoir constaté qu'elle était destinée au sergent Bourrelier. Il espéra qu'avec de la chance il éviterait celle qu'il voulait envoyer à Didine. Mais justement il tomba dessus. Puis il re-sortit celle du sergent Bourrelier.

— Alors, y en a pas pour moi ? demanda Julie en se marant.

— Attends voir, dit Valentin.

— Ça c'est gentil d'avoir pensé à nous, dirent en chœur les Brebuga après avoir déchiffré la partie du verso

réservée à la correspondance.

— C'est tout naturel, riposta Valentin avec aisance.

Enfin il trouva la carte pour Julia.

— Mon chouchou ! comme tu es gentil ! hurla-t-elle.

Après avoir lu le texte, elle ajoute en riant :

— Eh bien, tu ne t'es pas foulé.

Valentin rit avec elle, et les deux autres avec eux.

— Et Bruges ? demanda Julia. Tu as bien été à Bruges ?

— Comme tu vois, répondit Valentin.

— C'était beau ?

— Y a du pour et du contre.

— Enfin, tu es content ?

— Oh voui.

Elle l'embrassa de nouveau, puis recula d'un pas.

— Mais dis-donc, remarqua-t-elle, tu pues.

— Moi ?

— Bien sûr, toi. Pas le pape.

Valentin avait froncé les sourcils, mais, bientôt, il se mit à sourire, clairement, avec un air d'extrême satisfaction.

— Je sais pourquoi, s'exclama-t-il triomphant. Je n'ai pas changé de linge depuis quinze jours.

— Ce qu'il est marant, dit Chantal.

— Tu en avais pourtant emporté, des liquettes, observa Julia.

— J'ai perdu ma valise, dit Valentin. À vrai dire, je ne l'ai pas perdue. Mais c'est à peu près tout comme.

— Où est-elle ?

— À la consigne de la gare du Nord.

— Tu n'as pas perdu le bulletin de dépôt ? demanda

Paul.

— Non.

— Alors il n'y a qu'à aller la retirer.

— En effet, dit Valentin.

Ils se turent tous, un instant.

— Ce qu'il est marant, dit Chantal.

Un fossoyeur vint leur demander s'ils allaient encore rester longtemps là. C'était pas qu'elle les gênait, la famille les fossoyeurs, mais c'était l'heure d'aller déjeuner et ils finiraient de le remplir seulement après la soupe, les fossoyeurs le trou.

— Prenez votre temps, mes braves, dit Paul. C'est très bien comme ça ! y en a suffisamment pour qu'il re-sorte pas.

Tout le monde rit poliment de cette bien-bonne.

— Alors on les met ? dit Julia.

— Vous venez tous déjeuner à la maison, déclara Chantal. Tu viens aussi ?

La personne à qui elle s'adressait ainsi poussa un grognement qui fut considéré comme une réponse affirmative.

— On va tâcher de dégoter une voiture, dit Jules en prenant le départ.

Valentin sourit. Ça, ça le connaissait maintenant, les taxis.

— Vous croyez qu'on ne va pas en trouver ? lui demanda Paul avec une susceptibilité de beau-frère.

— Je ne sais pas, répondit Valentin en retrouvant immédiatement son sérieux.

Ils marchèrent devant, tous les deux, escortés par les

trois femmes. Valentin pensa qu'il devait se montrer aimable et engage la conversation.

— Vous connaissez la personne que l'on vient d'inhumer ? demande-t-il avec componction.

— Non, répond Paul. Je ne l'avais jamais vue.

— C'est comme moi.

— Je m'en doute, réplique Paul, avec un petit hennissement.

— Vous suivez souvent comme ça les enterrements ?

— C'est par périodes. Vous n'avez pas remarqué ? Des fois on reste deux trois ans sans aller à des funérailles, d'autres fois i en a toutes les semaines, ou presque.

— Aujourd'hui, c'était des funérailles, ou un enterrement ?

Paul regarde Valentin du coin de l'œil, incertain.

— Ni l'un ni l'autre : l'enfouissement d'une charogne.

Valentin, à son tour, regarde Paul du coin de l'œil, épaté par l'énergie de son langage.

— Eh bien, fait-il en accompagnant cette interjection d'un souffle admiratif.

— Comme je vous le dis.

Et Bratragra baisse modestement les yeux.

Valentin, ayant repris sa respiration, continue de façon inquisitive et d'ailleurs, en principe, logique :

— Mézalor ! vous la connaissiez, cette personne ? Vous me disiez tout à l'heure que vous ne la connaissiez pas.

— Y a connaître et connaître, grommela Paul, comme y a funérailles et enterrements.

— C'est pas clair, dit Valentin dépité.

Paul s'arrête brusquement et saisit son beau-frère par

le revers de son veston, ce qui obligea Valentin à stopper également.

— Vous, dit Brébaga, ne supposez tout de même pas que je suivais, que nous suivions, un enterrement sans savoir qui il y avait entre les quatre planches ?

— Les six, objecta Valentin.

En trois gestes il expliqua ce qu'il voulait dire, se dégageant ainsi de la prise du beau-frère qui n'insista pas.

— Vous avez raison, dit Paul. Entre six planches.

— N'est-ce pas ?

Et Valentin se fit aimable.

Les dames les rejoignirent et Paul suggéra de descendre jusqu'à la porte pour harponner un bahut. On acquiesça et de nouveau les deux hommes marchèrent devant, suivis à distance par les femmes qui continuaient à discuter le bout de gras avec animation.

Abandonnant le thème de l'identité de la défunte personne, Valentin engagea la conversation sur une nouvelle piste en s'enquérant de l'état civil de la dame qu'encadraient Chantal et Julia. Machinalement, Paul jeta un petit coup d'œil en arrière et répondit :

— C'est le pape.

Valentin jeta également un petit regard en arrière et dit fermement, quoique avec modestie :

— Vous ne me ferez jamais croire ça.

Paul se mit à rire petitement et répliqua d'un ton plein de naturel :

— C'est pourtant vrai.

Soudain il s'arrêta simultanément de rire et de marcher et se tapa sur le citron. Valentin fit deux pas en

arrière pour que l'autre ne l'agrippe pas de nouveau par la boutonnière, il avait horreur de ça.

— C'est pourtant vrai ! s'exclama-t-il. Ça alors !

Il semblait illuminé par sa découverte, mais indécis : allait-il la transformer en fou rire ou bien en procédés oratoires ?

— Ce que je peux être bête ! dit-il en choisissant la seconde voie.

— On te le fait pas dire, dit Chantal qui l'avait rejoint avec les deux autres femmes.

— Et ce taxi ? demanda Julia. Faut-il que je m'en occupe ?

— Mesdames, n'avez-vous point remarqué quelque chose ? demanda-t-il d'un air finaud.

— On s'en fout de tes remarques, dit Chantal.

— J'ai l'estomac dans les talons, dit Julia.

— On aimerait mieux avoir l'étalon dans l'estomac, conclut la troisième femme d'une façon lugubre.

Valentin l'examine avec intérêt. Elle porte ses lustres bien entourés de graisse et ses vêtements de deuil avec de nombreuses taches de la même substance. Elle évite manifestement de poser ses regards sur des êtres humains, tout au moins sur ceux qui sont là présentement. Elle semble préférer la contemplation des objets qui traînent par terre, ou bien, brusquement, elle suit avec exactitude un oiseau qui passe, mais sans bouger la tête, qu'elle a noble.

Comme son intervention a provoqué du silence, elle en profite pour bâiller bruyamment.

— Alors ? demande-t-elle en leur tournant le dos.

Puis elle leur fait de nouveau face pour bâiller une seconde fois de façon sonore.

— On pourrait peut-être boire un verre, proposa Paul d'une voix molle.

On approuva quoique cela ne fit pas avancer les choses, et comme on se trouvait à Paris les bistros ne manquaient pas et l'on n'eut que l'embarras du choix.

Il faisait encore assez beau pour que l'on goûtât les charmes de la terrasse et l'on s'installe en rond.

— Alors, mon petit homme, dit Julia en saisissant la joue de Valentin entre le pouce et l'index, tu es toujours content ?

— Toujours, répondit Valentin avec un large sourire.

Un loufiat cependant se présente. Il est patient et lointain. Il pense à des choses autres que celles qui l'entourent. Il attend la commande sans hâte et sans répugnance. Paul l'interpelle avec hauteur :

— Dites donc, on ne sait pas ce que c'est qu'un taxi par ici ?

— Est-ce que ça vous regarde ? répond le garçon avec calme.

— Un peu, mon nveu. Nous avons l'intention d'en prendre un.

— Fallait le dire.

Soudain il s'intéresse à leur deuil :

— Quelqu'un de la famille ? demande-t-il avec sollicitude.

— Son jules, répond Chantal en désignant la vieille femme du pouce.

— Vous le croiriez pas, dit Julia, elle s'est mise en

ménage à soixante-sept ans avec un salaud. À soixante-sept ans ! Qu'est-ce que vous en pensez, dites ?

— L'amour est enfant de Bohème, répond sentencieusement le garçon.

— Vous ne trouvez pas ça ridicule ?

Julia est très étonnée par cette indulgence. Le garçon sourit :

— En amour, mademoiselle, rien n'est ridicule.

— T'as entendu ? dit-elle à sa sœur en lui pinçant le bras. Il m'a appelée : mademoiselle !

Elle agite un doigt vers le garçon :

— Vous êtes un brigand, minaude-t-elle. Un brigand !

— Quelle pochetée, dit Paul.

La vieille femme qui semblait étudier avec application la conformation circulaire du plateau du garçon, la vieille femme, lentement, se met à regarder quelqu'un, et ce quelqu'un c'est Paul. Paul blêmit et fait semblant de surveiller la rue des fois qu'un taxi passerait.

— Enfin, dit le garçon pour conclure, ce qui est fait est fait. Alors, comme ça, ajoute-t-il en s'adressant familièrement à la rombière, voilà madame veuve un second coup.

— Elle ne peut pas être veuve, dit Chantal avec mépris, elle n'était pas mariée.

— Et de l'autre fois, je ne suis peut-être pas veuve ? réplique la vieille menaçante.

— Si, si, s'empresse de reconnaître Chantal.

Mais il y a quelque chose qui turlupine Julia. Elle interpelle le garçon :

— Dites donc, pourquoi avez-vous dit : « Voilà madame

veuve un second coup. » Comment saviez-vous ça ?

— Il savait rien, dit Chantal, puisqu'elle n'a été veuve qu'une fois.

— On pourrait peut-être passer la commande, dit Paul agacé et qui s'est remis de son émotion. Commence à se faire tard. Le déjeuner va être trop cuit.

— Toi, tu nous emmerdes, dit Julia.

— Je voudrais bien bouffer un de ces jours, dit la vieille.

Paul triomphe. Il attire l'attention en claquant les doigts comme un écolier :

— Apportez-nous cinq turin-cassis, et en vitesse, garçon !

Mais Julia ne va pas le laisser aller comme ça, le garçon ; elle tournait et retournait sur la poêle de sa critique les propos du loufiat. Ça éclate enfin :

— Vous êtes un sacré fils d'enfant de putain de salaud, lui dit-elle. M'appeler mademoiselle quand je suis avec mon mari.

Valentin se soulève légèrement sur sa chaise pour montrer que c'est de lui dont il s'agit.

— Vous supposez peut-être que c'est mon coquin, continue-t-elle, et qu'on n'est pas passé devant msieu lmaire. C'est dégueulasse d'être insultée comme ça. Je resterai pas cinq minutes de plus ici, conclut-elle sans bouger.

— Ça barde, remarque Paul en sourdine. Valentin se lève et, comme si tout le monde le suivait, s'en va. Il est parti.

VIII

Lorsque Ganière arriva pour ouvrir la boutique, elle trouva devant un type assis sur une mallette bardée d'aluminium. Le personnage en question, bien qu'il ne fût pas rasé, se nettoyait méthodiquement les ongles avec un cure-dent. Ganière reconnut l'époux de la patronne. Elle le salua, très impressionnée.

— Je passais par là, dit l'autre tranquillement, malheureusement je n'avais pas les clés. Je vous dérange ?

— Pas du tout, bégaya Ganière terrorisée.

Elle essaya de mettre une clé dans une serrure, mais sa main tremblait. Valentin vint à son aide.

— Vous savez, msieu, dit Ganière, Madame n'est pas là. Elle est en voyage.

— Et où ça ?

— Elle est allée à l'enterrement du meussieu qui concubinait sa mère à Paris, répondit Ganière à toute vitesse.

— Bien, bien, dit Valentin distraitement. Continuez votre travail, vous occupez pas de moi. Je monte ma valise, je me rase et je redescends.

— Vous allez faire ça ? demanda Ganière épouvantée.

— Sans doute, répondit Valentin en la regardant vaguement. Et puis, ajouta-t-il pour lui-même, je vais changer de linge.

Il lui sourit et cligna de l'œil :

— Je pue, expliqua-t-il.

Il fit comme il avait dit et, une demi-heure plus tard, redescendit de l'appartement du premier. Il trouva Ganière au milieu du magasin ; elle semblait n'avoir pas bougé entre-temps.

— Ça marche, les affaires ? lui demanda-t-il en s'asseyant sur une chaise.

Elle sursauta. Les yeux écarquillés, elle ne répondit pas.

— Madame n'est pas là, recommença-t-elle à dire égarée.

— Je l'attends.

Il regarda autour de lui.

— C'est coquet ici, remarqua-t-il afin d'être gentil avec cette fille. Jusqu'à présent je n'avais pas bien fait attention. J'étais trop occupé, ajouta-t-il en souriant. D'ailleurs, il faudra que je m'habitue.

La fille demeurait toujours bouche bée. Valentin reprit :

— Ça vous fera du travail en moins, si je suis là en plus. J'aiderai. Je commencerai par donner de petits coups de main.

Il se leva, ce qui provoqua une retraite rapide de Ganière vers la porte de la rue. Sans en paraître étonné, il se dirigea vers des rayonnages sur lesquels s'empilaient des boîtes de boutons de toutes les variétés. Un exemplaire spécimen était cousu sur chaque petite boîte ; et plusieurs s'il y en avait de différentes tailles.

— Y en a de jolis, dit Valentin en les inspectant attentivement. Ceux-là, par exemple.

Il en désignait des en verre rose avec des filets

argentés. N'ayant pas obtenu de réponse, il se retourna et s'aperçut que Ganière avait foutu le camp. Sans s'inquiéter plus avant, il poursuivit son examen, se risquant même jusqu'à ouvrir des tiroirs pour voir ce qu'il y avait dedans. Puis il s'abîma dans l'émerveillement que fit naître en lui la caisse automatique.

Une cliente finit par entrer. Elle regarda autour d'elle d'un air inquiet, se demandant si elle allait adresser la parole à ce meussieu. Comme ce meussieu se contentait de la regarder avec curiosité, mais une curiosité muette, la bonne femme se décide à faire les premiers pas et s'exprime en ces termes :

— Mademoiselle Ségovie n'est pas là ?

— Mademoiselle Ségovie n'est plus.

— Comment ? s'écrie la dame en portant ses deux mains contre son cœur.

— Rassurez-vous, madame, rassurez-vous. Je voulais dire simplement que mademoiselle Ségovie était devenue madame Brû.

— Ça, je m'en balance. Et puis, tout le monde le sait, jeune homme. Qu'est-ce que vous croyez m'apprendre ? Mais pour toutes les clientes de mademoiselle Ségovie, mademoiselle Ségovie restera mademoiselle Ségovie.

— Vous êtes ce qu'on appelle une cliente fidèle.

— Très bien dit. Et savez-vous pourquoi, jeune homme ?

— Non, mais dans quelques instants je le saurai.

Troublée, la dame demanda :

— Comment ferez-vous ?

— Je vous écouterai.

Pleine de suspicion, elle réfléchit quelques instants, mais, comme elle ne savait à quoi réfléchir, elle perdit le fil de son discours.

— Qu'est-ce que je disais ? demanda-t-elle.

— Vous ne disiez rien, répondit Valentin.

La dame se tut, pleine d'inquiétude.

— Et comment va votre mari ? demanda Valentin.

— Mal, répondit aussitôt l'autre. Il se pique le nez.

— Encore un alcoolique, soupira Valentin.

— Vous l'aviez deviné ?

Valentin baissa modestement les yeux.

La bonne femme n'en revenait pas.

— Tenez, dit Valentin en se levant, vous voulez voir des boutons qu'il y a là ?

Il sortit la boîte des roses en verre avec un filet d'argent et l'ouvrit.

— Ils sont jolis, hein ?

Il les faisait miroiter dans le rayon d'un pâle soleil d'octobre.

Puis il referma la boîte et la remit en place.

— Je n'ai pas envie de les vendre, déclara-t-il. Je tiens beaucoup à les garder, pour ma collection. Je vais faire une collection de boutons. Dans celle-ci, dit-il en désignant les rayons de la boutique d'un geste large, il manque, par exemple, ceux du 13^e colonial, formation militaire à laquelle j'ai eu l'honneur d'appartenir.

— Moi, mon petit garçon fait collection de tickets de tram, dit la dame.

— C'est intéressant aussi, accorda Valentin.

Il fouilla dans sa poche et en tira une boulette de papier

qu'il défroissa soigneusement.

— Tenez, c'est de la chance. En voilà un de Bruges. Ils sont très rares. Une belle pièce pour la collection de votre marmot.

— Oh ! mais, je ne voudrais pas.

— Mais si, mais si.

— C'est vraiment trop gentil de votre part.

Elle regardait le bout de papelard avec respect :

— Bruges, murmura-t-elle. Il vous a servi ?

— Oui, madame.

— Vous avez voyagé, vous, meussieu.

— Si peu, madame, si peu.

— Tout de même. Le plus loin que je soye allée, moi, c'est à Royan.

— Vous voyez.

— Ce qui me ferait envie, c'est le Mont-Saint-Michel.

— Moi aussi, mais surtout léna.

— Connais pas.

— C'est un champ de bataille.

— Oh ! merci ! Un jour on m'a offert une virée pour aller jeter un coup d'œil sur les tranchées de la guerre quatorze-dix-huit, eh bien, moi, qu'ai pas beaucoup voyagé, moi j'ai répondu : les guerres, i n'en faut plus, et j'y suis pas allée.

— C'est ce qu'on appelle avoir le courage de ses convictions.

— Tout juste.

Une petite pause. Elle reprend :

— Dites donc, vous causez rudement bien.

Elle le parcourt d'un regard séduit-séducteur.

— Mon trésor ! hurle-t-on. Mon chou ! Mon pomponnet !

Julia saute au cou de Valentin et lui couvre le visage de baisers sonores. Derrière elle est entrée une dame âgée couverte d'oripeaux violets, indigo, bleus, verts, jaunes, orangés et rouges. Cette personne s'assoit aussitôt à la caisse et s'y accoude en regardant au plafond les allées et venues des dernières mouches de la saison.

Ayant distribué à Valentin sa dose bécotante, Julia se tourne vers la cliente :

— Mais c'est madame Panigère ! Bonjour, madame Panigère ! Et comment vont les amours ? Meussieu Panigère l'a toujours bien raide ? Oh ! madame Panigère, vous avez les yeux battus ce matin. Vous avez encore passé une sacrée nuit. Dites pas non, dites pas non. Je suis sûre que meussieu Panigère n'a pas à se plaindre de vous. Je parie que c'est toujours vous qui en redemandez. Dites pas non, dites pas non, et mon ptit mari, comment le trouvez-vous ? Beau garçon, hein ? Ah ! ah ! ah ! madame Panigère, lui coulez pas comme ça des yeux doux, ou je vous fous à la porte. Mon ptit mari, il est à moi. Pas touche ! Compris ? Eh, eh, meussieu Panigère serait-il fatigué ? Madame Panigère, je commence à croire que vous cherchez un coquin. Dites pas non, dites pas non. Moi, vous comprenez, je m'en fous que vous lui fassiez porter des cornes à meussieu Panigère, mais pas à moi, pas à moi. D'ailleurs, il m'aime tout plein, comme tout, comme tout, comme tout, mon Valentin. Pas vrai ?

— Bien sûr, dit Valentin.

— Tenez, madame Panigère, je vais vous en donner

une preuve. Après avoir enterré un saligaud dont je ne veux même pas prononcer le nom, c'est pourquoi je m'étais absentée, j'ai dû aller à Paris pour cette cérémonie.

— Et vous avez fait le voyage de Paris rien que pour aller enterrer un saligaud comme vous dites ? demanda madame Panigère d'un ton admiratif.

— Parfaitement. L'esprit de famille. Enfin bref, ça se passait donc hier matin. D'abord, un truc marant : en arrivant au cimetière, on s'est aperçu qu'il y avait quelqu'un qui avait suivi le convoi qu'on s'était pas aperçu qu'il le suivait, et devinez qui c'était qui ? Mon Valentin.

— Ça, alors, dit madame Panigère qui, un peu lourde, n'apercevait pas très bien le comique de la chose.

— Hein ? C'est pas ordinaire ?

— Ça, faut dire, accorda madame Panigère.

— Après ça, on va tous prendre un verre, naturel spa ? On s'installe bien gentiment à une terrasse et voilà-t-i pas que le garçon se met à m'insulter. Mon sang fait qu'un tour et je dis : je resterai pas un instant de plus dans un mastroquet pareil, foutons le camp. Eh bien, le seul qui ait foutu vraiment le camp, c'est mon Valentin. Vous ne trouvez pas ça gentil ?

— Si donc, dit madame Panigère.

— D'autant plus qu'il a été le seul à s'en aller.

— Il a eu le courage de ses convictions, dit madame Panigère.

— Oh ! oh ! oh ! fait madame Brû ; dites-moi, madame Panigère, vous vous êtes déjà fait baratiner par mon Valentin. Je reconnais une des bourdantes comme il en

sort de temps en temps. Méfiez-vous ! madame Panigère. Méfiez-vous ! Ou je sors mes griffes. Au fait, qu'est-ce que vous désiriez, madame Panigère ?

— J'aurais voulu des boutons pour mon corsage pastel, mademoiselle Ségovie.

— J'en ai justement reçu des très jolis récemment. Une nouveauté de Paris. En verre. Roses avec un filet d'argent. Je vais vous montrer.

Elle alla les quérir. Madame Panigère les examine en silence, très attentivement.

— Ils sont jolis, finit-elle par dire, mais je croyais que vous ne vouliez pas les vendre.

— Moi ? Pas vendre ?!

Une telle pensée la couvrit de honte.

— C'est meussieu qui me l'a dit, assura madame Panigère en désignant Valentin de la tête tout en prenant bien soin de ne pas le regarder.

— Lui ? mais il n'en sait rien.

— Il veut même tous les garder.

Madame Panigère ajoute avec un peu de mépris :

— Pour en faire collection.

— Si tu n'y vois pas d'inconvénient, dit Valentin.

— Si j'y vois un inconvénient ? Mais comment donc que j'y vois un inconvénient ! On n'aurait jamais vu un commerçant refuser de vendre quelque chose qu'il a dans sa boutique.

— Tu crois ? demanda Valentin pas tout à fait convaincu.

— Si je crois ? Mais comment donc que je crois ! Et puis, tu ne vas pas te mettre à faire collection de boutons !

Ou même collection de quoi que ce soit.

— C'est une idée à laquelle je ne tenais pas particulièrement, dit Valentin.

— Vous voyez ? dit Julie à madame Panigère. Vous voyez comme il est gentil et pas contrariant. Ça, c'est un ptit mari. Et combien en voulez-vous ?

— Toute la boîte, répondit Valentin.

— Ça vous en fait beaucoup pour un corsage, remarqua Julie en allant à la caisse.

— Madame en prend aussi pour son corsage vert pomme, dit Valentin.

— Tiens, je ne vous le connaissais pas, dit Julie absorbée par l'empaquetage des boutons.

Soudain elle sursauta.

— Et Ganière ? Où est Ganière ? Où est-elle cette salope ? Ça fera dix-huit francs, madame Panigère, mais qu'est-ce que vous voulez, toute une boîte c'est un luxe que tout le monde peut pas se permettre. Mais vous verrez, vous en serez très contente à l'usage et c'est de l'article de Paris garanti. Voilà, madame Panigère. C'est moi qui vous remercie. Au revoir, madame Panigère. Et ne fatiguez pas trop votre mari, madame Panigère. Dites pas non, dites pas non. Oui, où est cette salope de Ganière ? Elle a encore été se faire trousser, la petite putain. Raconte-moi, qu'est-ce que tu es devenu ? Tu es rentré par le premier train ? Ça, je l'aurais parié ! Alors tu es arrivé à onze heures. Tu as couché dans la gare ? Tu n'avais plus d'argent pour te payer une chambre ? Et ta valise ? Tu l'as récupérée ? Tant mieux. Eh bien, voilà.

Elle s'assit sur une chaise, les jambes écartées, en

souriant de satisfaction. La vieille dame, après avoir fait marcher l'engrangeuse avec une sûreté saisissante, continuait à suivre les évolutions des mouches au plafond. Valentin manipulait distraitement un mètre en bois qui traînait sur un comptoir.

— Qu'est-ce que vous pensez ? demanda la vieille dame.

— Il manque deux centimètres, répondit immédiatement Valentin.

Julia jeta vers lui un coup d'œil incrédule.

— Nanette, dit-elle, ne te laisse pas impressionner. C'est moi qui lui ai dit. C'est vrai, ajouta-t-elle en s'étirant sans se lever de sa chaise, vous vous connaissez pas.

D'un geste las, elle tendit le bras gauche :

— Mon époux, Valentin Brû, ex-soldat de deuxième classe.

Puis le bras droit :

— Ma mère, Nanette. La veuve d'hier.

En bâillant, elle ajouta :

— Et de demain.

Puis, changeant de sujet :

— J'ai sommeil. J'arrive pas à dormir dans les trains.

Tu n'as pas sommeil, toi ?

— Non, répondit Nanette carrément.

— Eh bien, moi, je vais changer de chaussures et puis je vais faire un somme jusqu'au déjeuner. S'il vient des clientes, foutez-les à la porte. Quant à Ganière, quand elle sera rentrée, dites-lui qu'elle m'attende, j'ai deux mots à lui dire.

Ayant ainsi distribué ses ordres, elle monta se coucher.

Nanette et Valentin reprirent en silence leurs occupations : celle-là les mouches, celui-ci les centimètres. De temps à autre, il regardait la vieille en dessous, d'un coup d'œil rapide, remarquant au passage les sous-bras puissamment corrodés par la sueur, toute une bimbeloterie pendant sur la poitrine, des bagues épaisses et miroitantes à tous les doigts.

Une dame entra. Surprise de ne point trouver la patronne, son regard oscilla de la caissière au type qui tenait un mètre à la main. Finalement, elle opta pour le type, un homme jeune qu'avait l'air bien aimable.

— Je, lui dit-elle, désirerais soixante-quinze centimètres de fermeture-éclair.

— Madame et moi, répondit aimablement Valentin, ne sommes pas qualifiés pour vous servir. La directrice de l'établissement n'a pas l'intention de se livrer ce matin à une activité commerciale quelconque.

— Quoi ? Quoi ? Où est mzelle Ségovie ?

— Elle dort.

— Quelle blague.

— Je vous jure. Peut-être ne connaissiez-vous pas sa mère ? C'est la dame qui est assise à la caisse. Quant à moi, je suis son mari.

— Quoi ? Mzelle Ségovie s'est mariée ?

— J'en suis la preuve vivante. Mais asseyez-vous donc.

— Je veux bien, car j'en ai les jambes coupées. Elle qui disait toujours que les hommes sont tous des salauds, des maquereaux et des ivrognes.

— Elle le pense encore, dit gravement Valentin. Pas vrai, Nanette ?

Nanette avait belle allure avec sa mentonnière. On l'emballa soigneusement et on la porta au cimetière de Reuilly.

On serra la main de commerçants du quartier, de divers anonymes et, lorsqu'ils se furent dispersés, des non-membres de la famille.

— Dire que ça fait moins de six mois, soupira Paul.

— Les croque-morts doivent trouver qu'on ne voit que nous et les petits oiseaux, dit Valentin.

Pour pas courir après un taxi, on avait loué une voiture.

— Je ne pensais pas la dernière fois que je suis venu ici que j'y reviendrai si peu de temps après, dit Paul avec componction.

— Vous vous souvenez de ce que vous m'aviez dit ce jour-là ? dit Valentin. Ça va toujours par séries.

— On n'est pas étonnés que tu aies dit une connerie pareille, dit Julie qui ajouta :

— Tu lui auras pas porté chance.

Paul se rebiffa :

— Tu vas fort tout de même. On croirait que c'est moi qui l'ai tuée.

— Pourquoi pas ? dit Julie avec une mauvaise foi sensationnelle. Sait-on jamais ?

— C'est à toi plutôt qu'on pourrait faire ces insinuations. Qui est-ce qui avait intérêt à ce qu'elle clamse ? Qui est-ce qui la soignait les derniers temps ?

— C'est nous, dit Valentin répondant aux deux questions avec impartialité.

— Tu vois, dit Julie à Paul, tu reconnais qu'on la soignait. Si on la soignait, c'est donc qu'on l'a pas tuée.

— À part ça, dit Chantal, vous nous avez singulièrement couillonnés.

— Parle donc moins grossièrement, dit Julia.

— Faut dire ce qui est, répliqua Chantal. Vous avez pratiquement mis la main sur tout l'héritage. D'abord le magasin de la rue de la Brèche-aux-Loups. Ensuite tout ce que vous lui avez soutiré depuis.

— C'est des suppositions, dit calmement Julia.

— On verra ça chez le notaire, dit calmement Paul.

— Vous verrez ça chez le notaire, dit calmement Julia.

— Il y a peut-être un testament qui rétablit la justice, dit Paul avec ferveur.

— Compte là-dessus, mon bonhomme, dit calmement Julia.

Ils descendent de voiture, Valentin paie le chauffeur, il avait discuté le prix d'avance, c'est chez les Brû que le funérailles-lunch a lieu, puisque la fois précédente ç'avait été chez les Bratugra. Julia va dans sa chambre pour changer de chaussures, Valentin s'aperçoit qu'il n'y a plus d'appétitif et court en chercher.

— Tout de même, dit Chantal à mi-voix, ils nous ont drôlement possédés.

— Et comment, approuve Paul avec amertume.

— Surtout lui, dit Chantal.

— Ça, il faut reconnaître, il a embobiné la vieille, comme jamais j'aurais pu le faire.

— Oh ! toi.

— Tu as remarqué ? En six mois seulement de baratin, il lui a soutiré la boutique et le fric.

— Il a su s'y prendre.

— Et par-dessus le marché, la bonne femme crève quand il n'en a plus besoin.

— Tu crois qu'il lui a fait prendre un bouillon d'onze heures ?

— C'est à se demander.

— Faut faire faire une autopsie.

— Ça serait des frais.

— Tu dis des trucs et puis après tu te dégonfles. Tu crois-tu qu'il l'a tuée ou pas ?

— Je crois pas.

— Tu vois.

— Je vois quoi ?

— Que tu dérailles avec tes gourantes. Valentin ne ferait pas de mal à une mouche.

— Oh ! toi, tu as le béguin pour lui.

— C'est nouveau.

— Je veux dire qu'il te possède comme il a possédé Nanette. Au fond, tu l'admires de nous avoir mis ddans. Et pourtant il te l'a bien fait passer dvant le nez l'héritage de ta mère. Tout ce que tu en auras, c'est le poulet que tu boufferas tout à l'heure. Et encore il sera coriace, car on bouffe toujours mal chez Julia.

— C'est vrai, dit Valentin, en posant une bouteille sur la table. Elle garde pas ses bonnes assez longtemps. Il suffit qu'elles me disent : meussieu préfère-t-i le porc ou le veau ? pour qu'elle les jette dehors. Elle est d'un jaloux,

conclut-il avec une indulgence amusée. Merde, y a pas de tire-bouchon. Je vais en chercher un à la cuisine. Vous avez vu la nouvelle ?

Il se pencha vers eux et murmura :

— C'est un monstre.

Paul alla regarder le litron.

— Ils se mettent bien, dit-il avec mépris. Du porto Sandeman. Ils n'ont aucune pudeur. Avec le pognon de Nanette, qu'ils l'ont acheté, leur porto ! Avec notre pognon ! Ah ! sacré nom de dieu de bordel à cul de vache, pourquoi donc n'avons-nous pas empêché ce mariage ! Moi au moins j'ai essayé. Mais toi ! tu as tout fait pour qu'il se fasse ! Jusqu'à coucher avec le capitaine Bordeille ! Les autres, y avait toujours eu une raison plus ou moins valable. Mais le capitaine Bordeille ! Pour, de fil en aiguille, se faire rafler un héritage sous le nez. Faut être vraiment dinde.

— Je me demande pourquoi Julia a eu besoin de te le raconter.

— Il ne me reste plus qu'à travailler encore plus durement, déclama Paul. Pour que notre fille ait une dot.

— Ce que tu es vieux jeu, dit Chantal en lissant ses bas au souvenir du capitaine Bordeille.

Paul remua les épaules dans tous les sens. Ému par l'abnégation dont il venait de faire preuve, il tripotait en tremblant la troubeille de porto.

— Qu'est-ce qu'il fabrique ? ronchonna-t-il.

— Il baise le monstre, répondit Chantal.

— Tu penses tout le temps à ça, constata Paul avec amertume. Tiens, s'exclama-t-il, j'ai une idée.

Chantal ne dit pas : ça m'étonnerait, elle y avait renoncé. Julia, elle, ne pouvait s'en empêcher. Mais elle n'était pas là pour le dire ; elle changeait de chaussures. C'est donc dans le silence que Bataga sortit de sa poche un couteau suisse à trente-sept lames plus un tire-bouchon. Il décalotta soigneusement la capsule.

— Vous gênez pas, dit Valentin, en revenant avec l'objet désiré. Un tire-bouchon vaut un autre tire-bouchon, y a que le goulot qui coûte. Pas vrai ?

Il s'assit confortablement en regardant son beau-frère rougeoyer, en essayant de maîtriser la bouteille.

— Elles sont bien bouchées, hein, celles-là ? dit-il avec sollicitude.

Il se tourna vers Chantal.

— Il va se coller une hernie.

— Craignez rien, dit Chantal. C'est pas en ouvrant une bouteille qu'il se ferait du mal.

— Dites donc, Chantal, vous en avez un bath sac. À la mode tout plein.

— Comment savez-vous que c'est à la mode ? dit Chantal en riant.

— Je l'ai vu dans *Marie-Claire*.

— Quel sac ? demanda Paul en interrompant son extraction.

Il jeta un coup d'œil. Un nouveau. Il n'avait pas remarqué. Il reprend son travail.

Chantal se penche vers Valentin en montrant ses jambes jusqu'à mi-cuisse. Elle lui susurre :

— Vous n'avez pas été chic avec nous.

— Ça c'est vrai, dit Valentin avec aisance.

— Je me demande si on ne pourrait pas vous faire un procès.

— Diable.

— Pour détournement d'héritage.

— Ça serait marant, dit Valentin. Je ne me suis jamais vu sur les bancs d'un tribunal.

— Sur le banc des accusés, reprit Paul, tandis qu'en même temps le porto disait : pp'ahh.

— Bien sûr que comme juge ce serait encore plus marant, reconnut Valentin. N'empêche que comme commerçant patenté, un jour je pourrais être juré : j'ai vu ça dans le journal.

— En attendant, on pourrait faire un procès, dit Chantal.

— Est-ce que je serai obligé de prendre un avocat ? demanda Valentin avec inquiétude. J'aimerais mieux me défendre tout seul.

— Vous vous êtes déjà bien défendu, dit Chantal avec rancune.

— Qu'est-ce qui en veut ? demanda Paul qui avait déjà bu un plein verre de Sandeman pour le goûter et s'en était servi un second.

On la leur videra leur bouteille, se répétait-il rageusement. Cette vengeance lui plaisait d'autant plus qu'il n'avait aucune difficulté pour l'accomplir.

— Bien sûr qu'on en veut, dit Chantal.

Il leur tendit deux verres pleins, tandis qu'il vidait le sien pour laisser la place au contenu d'un troisième.

Chantal et Valentin trinquèrent. Valentin sourit à Chantal :

— Vous me ferez pas de misères, pas vrai ? D'ailleurs, vous savez, j'ai fait ce que j'ai pu, honnêtement. Qu'est-ce que vous voulez ? Nanette m'avait à la bonne, quand elle m'a cédé sa boutique.

— À vil prix, dit Paul.

— Pas vil, bas. Oui, eh bien, j'ai pas voulu lui faire de la peine. Elle était déjà si triste de la mort de son bonhomme. D'ailleurs, vous voyez, elle lui a pas survécu six mois. Vous ne trouvez pas ça beau ?

— Les beaux sentiments étaient de son âge, dit Chantal.

— Je ne m'attends pas à ce que tu te laisses dépérir sur ma tombe, dit Paul qui commençait à voir la vie en rose-porto beaucoup plus cordiale que celle en vert-pernod qui comporte toujours une certaine dose d'agressivité.

— Et vous ? demanda Chantal à Valentin.

— Je ne crois pas que je me laisse mourir sur la tombe de Paul, moi non plus.

Cette bien-bonne fit pleurire aux larmes.

— Mais sur celle de Julia ? demanda Chantal.

Valentin réfléchit.

— À ce propos, dit-il, je préfère que vous sachiez...

— Sacheurs, sachez sachiez, dit Paul entre parenthèses.

— Que dans notre contrat de mariage, Julia et moi, la totalité est au dernier survivant. Des fois que vous ayez encore de vagues espoirs.

— Parlons plus de ça ! dit Paul avec bonhomie. L'affaire est enterrée. C'est le cas de le dire, ajouta-t-il d'un air malin.

Il se servit son cinquième verre de porto en constatant

avec bonheur que la bouteille se liquiderait avant le déjeuner.

— Il en reste ? demanda Julie en entrant.

Elle siffla le verre que lui tendit Paul et s'assit dans un fauteuil, les jambes écartées, en soufflant.

— De quoi que vous causiez ? demanda-t-elle sans conviction.

— De maman bien sûr, dit Chantal.

— Pauvre maman, dit Julia, distraitement. Pauvre Nanette, ajouta-t-elle avec un peu plus de chaleur. Pauvre maman, répéta-t-elle avec une tristesse soutenue. Pauvre Nanette. Pauvre maman.

Elle finit par sangloter en bégayant : maman, maman.

— Là, là, fit Chantal en s'asseyant sur le bras du fauteuil et en la serrant contre elle.

— C'est pas ça qui va la faire revenir, dit Paul avec optimisme.

— On ne sait pas, fit Valentin. Si ça n'a jamais réussi, c'est ptêt qu'on n'a jamais pleuré assez longtemps.

— Taisez-vous, vous, avec vos gourantes, dit Chantal. Vous allez lui mettre des trucs idiots dans la tête, à cette pauvre fille.

— Ça y est, dit le monstre en se présentant sur le pas de la porte.

— Je commençais à avoir la dent, dit Paul.

— Viens, dit Chantal à sa sœur, ça va te changer les idées.

Julia se leva en reniflant.

— On va finir la bouteille, proposa Paul.

Il distribua du porto à la ronde et se réserva le fond,

trionphalement. Il les avait eus, les Brû, avec leur apéro acheté sur sa part d'héritage.

— À la nôtre, s'écria-t-il.

On trinqua et le Sandeman ayant requinquiné Julie, on pénétra dans la salle à manger, exigüe mais d'un pur style zéro-cinq. Aussitôt entré, Valentin aperçut au centre de la table un amoncellement qui le consterna. C'était des huîtres.

Grâce à une habile politique de silence, il était jusqu'à présent parvenu, bien qu'on ait traversé l'hiver, à ce que Julia n'ait jamais envisagé de faire figurer au menu ces animaux ostréicultivés. Mais le monstre, elle, pour une fois livrée à elle-même, n'avait pas loupé la commande : elle avait choisi, d'instinct, ce qu'il avait le plus en horreur.

Il avait à peine ébauché un plan d'action que les trois autres convives en avaient déjà gobé une demi-douzaine chacun, d'huîtres.

— Tu n'en prends pas ? demande Julia, elles sont fameuses.

— Pas faim.

— Y a pas besoin d'avoir faim pour manger des huîtres.

— C'est pas un peu bien tard dans la saison ?

— On est encore en avril.

— Y a pas de bons marchands dans le quartier.

— Elles viennent de la Bastille.

— Je me réserve pour le poulet.

— Y a pas de poulet. Y a du bœuf miroton.

— Chouette, dit Paul en sifflant les coquillages.

Il était d'une humeur parfaite. Sa pensée voguait avec aisance sur un océan d'idées désintéressées.

— Dis-moi, Valentin, est-ce qu'il y a des rhododendrons à Madagascar ?

— Fous-nous la paix avec tes rhododendrons, dit Julia. Dis-moi plutôt, Valentin, est-ce que par hasard tu n'aimerais pas les huîtres ?

— Pas de trop, répondit lâchement Valentin.

— Tu veux dire que tu détestes ça.

— Je n'en mange pas.

— Et pourquoi ?

— Parce que c'est vivant.

Les trois autres s'immobilisèrent, tenant en l'air leur trident transpercé d'un glaviusque molleux.

— Qu'est-ce que tu dis ? demanda Julia d'une voix détremmée.

— Je dis que c'est vivant. Je bouffe pas des bêtes vivantes, moi.

— Tu vas pas tout dmême pas me dire que ces trucs-là c'est vivant.

— C'est à peine vivant, dit Paul.

— C'est vivant comme toi et moi, dit Valentin.

— Tu as de drôles de comparaisons, dit Julia.

— C'est vrai, quoi, dit Valentin, c'est vivant une huître.

Autant que moi. Y a pas ddifférence. Y a qu'une seule différence : entre les vivants et entre les morts.

— Vous manquez de tact, dit Chantal.

— Ce que je me demande, dit Paul avec à-propos à Valentin, c'est pourquoi Chantal et toi vous ne vous tutoyez pas.

— Tu vas pas me dire que c'est vivant, dit Julia qui examinait son animal avec attention, ça n'a pas d'yeux.

— Les oursins, non plus, répliqua Valentin.

— C'est pas des bêtes, rétorqua Julia, c'est des fruits.

Chez tous les écaillers convenables ça s'appelle des fruits de mer.

Elle avala son huître.

— En tout cas, ajouta-t-elle en riant, c'est une bestiole qui se défend mal. Elle passe comme une lettre à la poste.

Chantal et Jules avalèrent la leur, quoique avec moins de conviction.

— Tenez, dit Valentin en se penchant vers Chantal qui pressait à ce moment un citron sur la chair d'un des lamelibranches couchés sur son assiette, vous voyez, quand l'acide tombe sur lui, il se contracte.

Chantal regardait épouvantée le phénomène.

— C'est pourtant vrai, murmura-t-elle.

— Je ne discuterai pas avec Valentin sur ce point, dit Paul en se tenant à distance de son éventuelle victime, il a parfaitement raison : ce sont des animaux, et même des animaux vivants.

Il reposa son trident et de nouveau le problème de l'existence du rhododendron à Madagascar. Qu'en pensait Valentin ?

— Je ne crois pas que j'en aie vu là-bas, répondit celui-ci.

— Qu'est-ce que vous avez vu là-bas ? Comme plantes ?

— Beaucoup sont exotiques, dit Valentin.

— Vous ne parlez pas souvent de Madagascar, remarqua Chantal.

— Dis-lui donc tu, dit Paul, c'est ton beau-frère. Un

beau-frère c'est un frère.

— Oui, dit Chantal à Valentin, tu ne parles pas souvent de Madagascar.

— Si ça t'intéresse, dit Valentin à Chantal, moi je veux bien.

Et là-dessus tous deux se tuturent, pensivement.

— Eh bien quoi ? demanda Julie en levant le nez, vous mangez plus d'huîtres ?

— Euh, fit Paul.

— Les gourantes de Valentin vont tout de même pas vous empêcher de bouffer ?

— Vous avez un petit vin blanc qui est fameux, dit Paul.

— Pas d'histoires ! Vous n'allez pas vous laisser impressionner comme des paysans. D'abord, les petites bêtes que voilà, bien possible qu'elles soient vivantes, mais dans une demi-heure elles seront quand même toutes mortes. Parce que celles que j'aurai pas mangées, et celles que la bonne aura pas mangées, je vous préviens faut lui en laisser quelques-unes, eh bien on les jettera à la poubelle. Comme ça elles seront encore plus longues à crever, les pauvres petites. C'est pas encore plus cruel ?

— Y a du vrai dans ce discours, dit Paul facile à convaincre.

Chantal hésitait encore.

— Profite-donc, lui dit Julia. Elles vont se perdre.

Tous trois se reconsacrèrent donc à l'absorption de mollusques crus. Tandis que Valentin essayait de se distraire en se grattant le bout du nez avec sa fourchette, les autres mettaient tant d'ardeur dans le cannibalisme,

qu'ils durent faire un effort pénible sur eux-mêmes pour en laisser quelques-uns à la bonne. Une lourde brume de bonheur se reformait dans la pièce.

Se curant un entre-dent avec l'ongle de l'index, Julia demanda aux Batagra d'une voix négligée :

— Et Marinette ? Qu'est-ce qu'elle devient ? Toujours aussi garce ?

On avait invité quelques commerçants du quartier à boire le café, ça s'imposait. Julie avait même pensé faire suivre au cortège un itinéraire long et compliqué à travers le douzième pour faire un peu de publicité, mais on y avait renoncé, à cause du prix. M. et Mme Panneton, M. et Mme Balustre, M. et Mme Verterelle, M. et Mme Poucier, s'entassèrent dans le salon des Brû, ainsi que M. Houssette et M. Virole, venus seuls en excusant leurs dames retenues par leurs activités ménagères ou débitantes.

Le chœur chanta les louanges de Nanette et les plus gaffeurs y adjoignirent même celles de meussieu Chignole, mais la famille Brû ne pipa pas ou pipa peu. Julia fut reprise de convulsions larmoyantes, qu'on décida de calmer en ne disant plus un mot de la défunte et en couvrant son souvenir avec la glaise du silence de bonne compagnie.

Julie, avalant ses sanglots avec la même décision que des huîtres, propose un verre de cognac.

— Y en a pas, dit Valentin, je vais en chercher.

— C'est pas la peine, glapit le chœur qui trouve que c'est pas une maison bien tenue chez les Brû.

— Si si, insiste Julia qui pense : faut savoir faire des sacrifices.

— J'y cours, dit Valentin.

— Je vais avec toi, dit Paul.

Ils prirent leur chapeau et, dans l'escalier, Valentin

confia son embarras à son beau-frère :

— Je ne sais pas si je dois aller chez Houssette ou chez Virole. De toute façon, je vais contrarier l'autre.

— Achète deux bouteilles, ballot, une chez chacun.

— C'est très fort, murmura Valentin, mais j'ai pas assez d'argent.

— Tu veux me taper ?

— Sans blague. Je dois avoir juste.

— Julia te donne ton argent de poche tous les matins ?

— Toutes les semaines. Ce matin j'ai eu un supplément pour les pourboires aux croque-morts, pour la voiture, pour la bouteille de porto et pour la bouteille de cognac. Mais pas pour deux bouteilles de cognac.

— Tiens, dit Paul extrêmement euphorique, j'en offre une.

— C'est une idée, dit Valentin.

Ils entrèrent chez madame Houssette, qu'ils saluèrent bien poliment, et Paul acheta une bouteille de Courvoisier, puis ils allèrent chez madame Virole qui tenait, en plus de l'épicerie, une buvette. Comme cognac, madame Virole ne disposait que d'une marque, et que Paul ne connaissait pas. Il tint à la goûter. Bien qu'il eût l'estomac ravagé par l'eau du lac Tsimanampetsotsa, Valentin ne put refuser de l'accompagner.

— Très bien, approuva Paul. Une bouteille, madame Virole, et remettez-nous ça. Proteste pas, gamin. C'est vrai que je pourrais presque être ton père.

— Pourquoi presque ? demanda Valentin. Et se tournant vers la patronne :

— On n'est jamais presque père, on l'est ou on ne l'est

pas, pas vrai, madame Virole ?

— Si, c'est vrai ! C'est comme les cocus ! Ils le sont ou ils ne le sont pas.

— Ah, pardon ! protesta Paul. On peut ne l'être que presque.

— Oh vous, s'écria madame Virole, je vous vois venir, vous allez me débiter des cochonneries.

— Les cochonneries font partie de l'existence, déclara Paul et je soutiens qu'on peut n'être que presque-cocu.

— C'est un presquiste, risqua Valentin pour se faire apprécier de madame Virole.

Mais celle-ci n'y fit point attention.

— Ta gueule, toi, dit Broubaillat. Tu n'as pas la parole, tu es presque un puceau.

— Qu'est-ce que je disais, murmura Valentin.

— Moi par exemple qui vous parle, continua Paul, des fois je suis cocu complet, d'autres fois presque cocu seulement.

— Ah, ah, ah, dit madame Virole.

— Remettez-nous ça, madame Virole !

— Pas pour moi, fit Valentin. Je prends la bouteille et je la porte à la maison.

— On n'est pas tellement pressés, grommela Paul.

Il vida les deux verres de la troisième tournée.

— Ça fait combien ? bégaya-t-il.

— Avec la bouteille ? demanda madame Virole.

— Naturellement.

Valentin l'attendait sur le pas de la porte.

— Allez grouille, presque-père, dit Valentin en l'entraînant.

— Est-ce que tu as répondu à ma question concernant la rhododendronisation des plateaux malgaches ?

— Naturellement.

— Alors tu es de mon avis ?

— Entièrement.

— Tu es vraiment bien de mon avis ?

— Absolument.

— Alors tu es un frère.

— Un beau.

— Un beau-frère c'est un frère. Moi je suis pour la parenté par alliance.

— Ça se défend.

— Eh bien, si t'es un frère, Chantal est ta sœur.

— Une belle, répondit Valentin dont les deux cognacs troublaient la tempérance.

— Tu vois, dit Paul, si tu papouillais Chantal, ce serait un inceste.

— Il n'en est pas question.

Paul arrêta Valentin pour s'écrouler sur son épaule en pleurant :

— Inceste pas de trop, Valentin, inceste pas de trop.

Valentin fit quelques pas en le traînant.

— On est arrivés, dit Valentin.

Paul sortit son mouchoir et s'essuya les yeux. Puis il se moucha un bon coup.

— Ça va mieux, dit-il.

Lorsqu'ils rentrèrent, on s'exclama :

— Vous en avez mis du temps, dit Julia qui fronça le sourcil avec angoisse en apercevant deux bouteilles.

— On a bien le bonjour à vous souhaiter de la part de

mesdames Virole et Houssette, dit Valentin à Houssette et à Virole.

Ceux-ci comprirent aussitôt l'allusion et se promirent de réserver leur clientèle à un garçon aussi bien élevé que meussieu Brû. Meussieu Brû vendait des cadres pour miniatures et photographies. Meussieu Chignole, son prédécesseur, ne faisait que le cadre pour miniatures ; un petit artisan du faubourg Saint-Martin travaillait exclusivement pour lui. Cependant ta décadence de cet art, la miniature, décadence commencée avec la découverte de l'imprimerie dont on ne peut fixer la date avec exactitude, du moins en Occident, mais qui est certainement antérieure à la seconde moitié du quinzième siècle, et achevée avec la découverte de la photographie qui remonte à l'année mil huit cent trente-neuf, avait limité singulièrement la clientèle de meussieu Chignole. Le Front Populaire fut pour lui la fin des haricots, son artisan s'étant syndiqué et lui ayant soumis des prix qui présentaient une hausse notable sur ceux qu'il pratiquait depuis mil huit cent quatre-vingt-douze. Cette trahison éœœura Chignole et ne contribua pas peu à hâter la mort de ce citoyen.

Lorsque Valentin reprit le commerce sous la direction de Nanette, il adopta sans étonnement la miniature et ses cadres. Mais le fournisseur, atteint de vieillesse aiguë, ne fabriquait plus que trois ou quatre cadres par an, ce qui n'aurait pas suffi à faire vivre trois personnes et les enfants éventuels. Nanette alors conseilla de se lancer dans la modernité, c'est-à-dire le cadre pour photographie. Le cadre pour photographie permettait en

effet d'espérer une clientèle sensiblement plus vaste que celle qui continuait à se faire miniaturiser. Valentin s'adressa donc aux meilleurs fabricants, tels que les établissements Léon Leville, et il lui fut alors possible de présenter aux amateurs les plus purs spécimens de l'article de Paris. Bientôt tout le douzième arrondissement allait encadrer ses amours et ses souvenirs chez Valentin Brû, rue de la Brèche-aux-Loups. « Valentin Brû, le cadreur de Rabelais », disaient ses cartes publicitaires et la formule impressionnait les populations de la gare de Lyon à la porte Dorée. Valentin aurait aimé la répandre encore par d'autres moyens, et surtout grâce aux dessins animés balzac zéro zéro zéro un, mais Nanette l'en avait dissuadé, à cause de la dépense.

Il se levait à six heures du matin et se préparait son petit déjeuner, car à six heures la femme de ménage qualifiée bonne n'était pas encore là. Puis il descendait et enlevait les volets de bois, sans toutefois ouvrir la boutique. Il regardait un peu les gens allant à leur travail, puis il remontait et faisait sa toilette. Il arrivait comme ça jusqu'à sept heures et demie. Alors il se recouchait tout habillé sur son lit et se rendormait jusqu'à huit heures. Julia, les jours où elle était matinale, ouvrait vaguement les yeux. Elle réclamait son petit déjeuner que lui apportait le monstre entre-temps arrivé. Alors Valentin descendait, allait chez la fleuriste à côté s'acheter une rose ou un bouquet de violettes pour mettre dans un petit vase vernissé sur la caisse ça faisait bien, et, cette fois-ci, ouvrait, pour de bon, sur le coup de neuf heures, son magasin de cadres pour miniatures et photographies.

Toutes les personnes présentes, il leur avait fourni de quoi mettre en valeur la gueule de leurs ancêtres ou de leurs moutards. Même les Babagras pouvaient voir les différentes étapes de la vie de Marinette immobilisée entre deux plaques de verre serrées dans une gouttière de métal. Par contre les Panneton et les Poucier, par exemple, restaient encore attachés aux fleuraisons de bronze, qui mettent le portraituré dans une ambiance immédiatement artistique.

Leur verre d'alcool bu, les commerçants du quartier commencèrent à se retirer avec de grandes politesses, mais sans en penser moins pour ça. Grâce à Julia, ils emportaient de quoi nourrir les commentaires de maintes veillées. Son langage à point et la nature ordurière de ses histoires les avaient épatés. Car jusqu'à présent ils la connaissaient peu ; elle n'apparaissait pas souvent dans la boutique ; ce nouveau commerce, qui n'était pas sien, ne l'intéressait absolument pas.

Membres de la famille, Chantal et Paul s'en allèrent les derniers. On se promet de casser bientôt la graine ensemble. Chez les Batruga.

— Et Marinette dînera avec nous, dit Julia. C'est à croire que vous voulez me la cacher.

Les Butraga n'y firent aucune objection, c'était plus simple de trouver une excuse le soir même. Puis tout le monde se baisota. Regardant Valentin effleurer de ses lèvres modestes et chastes les joues roses et poudrerisées de Chantal, Jules fredonna « pas sur la bouche », un air de sa jeunesse, ce qui fit rire Julia avec bonhomie.

On entendit le pas des Butagra descendant l'escalier.

— Pas question, hein, dit Julia en se servant un verre de cognac.

On entendit les Bugrata claquer la porte de la rue.

— Question de quoi ? demanda Valentin qui regardait avec tristesse les tasses à café meurtries de rouge à lèvres ou baignant leur pied dans la cendre.

On entendit le pas des Batratra qui s'éloignait.

— Que tu traficotes avec Chantal, dit Julia.

— Oooh, fit Valentin consterné. Mais il n'en est pas question, comme tu dis.

— À force de t'en parler, on va finir par te mettre ça dans la tête. Ou dans la queue. Je parie que c'est pour te causer de ça que Paul a voulu sortir avec toi.

— C'est juste, reconnut Valentin surpris.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Il était saoul.

— Répète-moi.

Valentin se frotte un côté de la tête du plat de la main.

— Il m'a dit que des fois il était complètement cocu, et d'autres fois seulement presque.

— Tu vois, il t'y pousse.

— Il me pousse à quoi ?

— Et quoi encore ? Qu'est-ce qu'il t'a dit d'autre ?

Valentin se le demandait, il avait oublié, mais pour faire plaisir à Julia il répondit :

— Il m'a encore dit que les nichons de Chantal i-z-étaient comme ça.

Et il fit un geste de fermeté.

Julia se tapa sur la cuisse :

— Tu parles, ils lui pendillochent jusqu'au nombril.

Elle ricanait. Puis, brusquement :

— À propos, et les bouteilles de cognac ? C'est toi qui les as payées ?

— Chacun une, répondit Valentin qui se promettait de s'acheter une tirelire ou de faire un placement à la Caisse d'Épargne.

Mais, pour la Caisse d'Épargne, il faut peut-être l'autorisation de la conjointe.

— À quoi penses-tu ?

Julia surveillait attentivement sa physionomie. Elle conclut :

— Il les a payées toutes les deux, hein ?

— Il était pas si saoul que ça.

Ce que c'est vilain de mentir, pensait Valentin, tandis que Julia semblait préoccupée par d'autres problèmes.

— Tu crois aux tables tournantes ? demanda-t-elle soudain.

— Je ne sais pas.

— Madame Verterelle m'a dit que c'était pas de la blague.

— Et qu'est-ce que ça donne ?

— On peut communiquer avec les morts.

— Ah.

Valentin se recroquevilla.

— On pourrait communiquer avec Nanette, continua Julie. Elle te donnerait des conseils.

Elle le regarda :

— Ça ne te plaît pas ?

— Pas beaucoup.

— Pourquoi ?

— Ça me plaît pas. À Madagascar, par exemple...

— Tu me barbes avec ton Madagascar. On n'est pas au Madagascar mais à Paris. On va essayer. Tu peux bien faire ça pour moi ?

— Bien sûr, dit Valentin qui préférait encore les tables tournantes aux huîtres.

— Va donc chercher le guéridon qu'est dans la chambre. Madame Verterelle m'a dit c'était juste ce qui fallait.

— Tu ne crois pas que c'est un peu trop tôt après la mort de Nanette ? Ça va peut-être la déranger.

— Au contraire, tout frais, ça n'en sera que plus gentil.

Valentin quérit donc le guéridon et, de sa propre initiative, ferma les volets.

— Qu'est-ce qu'il faut faire ?

— On met les mains comme ça. Et on attend.

Valentin mit les mains comme ça et attendit.

— Y a du monde ? demanda Julie d'une voix un peu tremblante.

Le guéridon se souleva et frappa un coup.

— Tu vois y a quelqu'un, murmura Julia très émue. On va le questionner. On compte le nombre de coups, ça donne les lettres de l'alphabet.

— Ça doit plus en finir, dit Valentin.

— Tais-toi.

Levant la tête vers le plafond, les yeux fermés, elle dit d'une voix profonde :

— Esprit, comment t'appelles-tu ?

Douze coups répondirent.

— L, dirent Valentin et Julia ensemble après avoir

compté sur leurs doigts.

— C'est pas un nom ça, ajouta Valentin.

— Tais-toi.

Cinq coups suivirent.

— E, constatèrent-ils.

Puis huit.

— H !

Puis vingt et un.

— Je croyais qu'il en finirait jamais, dit Valentin.

Le guéridon trépigna.

— Tu vois tu l'impatientes avec ton impatience, dit Julia.

— En tout cas, c'est pas elle.

— On verra bien.

Avec une constance qu'elle n'aurait mise dans aucune autre entreprise, Julie obtint enfin le nom du remplaçant de Nanette : Le Hussard Brû.

— C'est sûrement un ancêtre, dit Valentin.

— Demande-lui toi, dit Julia vexée de voir que le guéridon avait choisi la famille des Brû de préférence à la sienne.

— Je suis un de tes descendants ? demanda Valentin.

— Le fils de mon arrière-petit-fils.

— Bonjour grand-père, dit Valentin.

— Bonjour, mon fieu, répondit le guéridon.

— Il a l'accent alsacien ton ancêtre, chuchota Julie.

— Tu étais hussard dans quel régiment ? demanda Valentin.

— D'abord dans le neuvième. J'ai combattu à léna dans l'armée de Lannes, sous les ordres du général Treillard.

— Et qu'est-ce que tu as fait ce jour-là ?

— J'ai apporté le sérieux, sabre au clair, dans la philosophie allemande.

— Ça, au moins, dit Valentin.

— Bonsoir, dit le guéridon dont on ne put ensuite rien tirer.

Valentin rouvrit les fenêtres. Il s'excusa :

— Je ne savais pas que j'avais un ancêtre qui avait combattu à léna, le 14 octobre 1806.

— Comment sais-tu que c'était ce jour-là ?

— Je l'ai lu sur un calendrier à feuilles détachables, répondit-il prudemment.

— En tout cas, on lui recausera plus à ton aïeul, déclara Julie.

— Oh moi tu sais, dit Valentin.

— Je sais, dit Julia. Qu'est-ce qu'on pourrait bien faire ? ajouta-t-elle en bâillant.

— J'ouvrirais bien le magasin mais ça nous donnerait une mauvaise réputation. Veux-tu qu'on aille au cinéma ?

— Pour voir des conneries ? merci. Comme ce truc que tu m'as emmenée voir la dernière fois et qu'était si ballot. Comment ça s'appelait ?

— *Les Temps modernes*.

— C'est ça. Ton Charlot, je peux pas le voir. Et puis ça ne serait pas décent un jour de deuil.

— Allons voir un film triste, alors, proposa Valentin.

— Si dans le quartier ça s'apprend que j'ai été au cinéma le jour de l'enterrement de ma mère, on jaspera.

— Alors faut mieux pas, dit Valentin conciliant.

— Les gens du quartier ? Je les emmerde. À pied, à

cheval et en voiture. Seulement, allons voir quelque chose de bien. On joue pas quelque part *Les Trois Amants de la cantinière* ?

— Non, dit Valentin avec fermeté.

— Passe-moi voir le journal. Tiens ! Qu'est-ce que je te disais. Y a même une grande réclame. Au Rex. C'est chouette le Rex, avec les orgues et le ciel et tout. On se sent dans le savon en paillettes.

— Ça t'amuse des histoires de régiment ?

— Tu es drôle, toi. Tu es tout fier parce que ton mathieusalé était un traîneur de sabre, et tu ne veux pas aller voir ceux de maintenant.

Valentin s'inclina et alla se peigner : le Rex tout de même.

Julie remit ses souliers.

Dans l'entrée, elle aperçut un foulard. Un des notables ou sa femme l'avait oublié.

— Tu ne sais pas à qui c'est ?

— Non, dit Valentin. Peut-être à madame Verterelle. C'est ça, à madame Verterelle.

— On va lui porter en passant, dit Julia. Ça fera bien.

— Une bonne idée.

Julia prit le foulard et elle vit alors une rue qui devait être une rue parisienne, mais elle connaissait très mal Paris. Une dame marchait devant elle, sans aucun doute madame Verterelle. Soudain, elle s'affaissait. Des gens accouraient. Et Julia sut qu'elle était morte.

Valentin se tourna vers elle :

— Qu'est-ce que tu as ?

Elle ne répondit pas.

— Tu veux peut-être rester ? Qu'on n'aille pas au Rex ? demanda-t-il avec espoir.

— On va passer chez madame Verterelle pour lui rendre son mouchoir et ensuite on ira voir *Les Amants de la cantinière*. Je suis sûre que c'est un film qu'aurait bien plu à Nanette.

— Bonjour, madame. Beau temps, n'est-ce pas ? dame voilà bientôt l'été. Pour une miniature ou pour une photographie ? Photographie. Et quel format ? Vous ne le savez pas ? L'avez-vous avec vous cette photo ? Non ? Alors, chère madame, comment voulez-vous que je vous vende un cadre ? Vous voulez le choisir, comme ça ? Au jugé ? Quelle grave erreur, madame. Vous allez le choisir trop grand ou trop petit. Je tiens essentiellement, madame, à ce que le client soit satisfait. Je ne fais pas du travail d'amateur. Le cadre doit être un complément indiscutable de la photographie. Ce serait un crime de mettre dans n'importe quoi l'image d'un être cher. Car c'est bien d'un être cher que... Votre fils ? Vous voyez. Si nous avons le format exact, je vous proposerais celui-ci qui fait très jeune. Car c'est un très jeune garçon, n'est-ce pas ? Une jeune mère ne peut avoir qu'un jeune fils... mais si, mais si... Treize ans ? Et il sait déjà ce qu'il veut faire ? Ah ! ingénieur. C'est un beau métier. Construire des vélomoteurs, des tire-bouchons, des barrages. Il paraît qu'on en a beaucoup besoin contre le Pacifique, de barrages. Voulez-vous prendre ce cadre-ci, qui fait très mode ? S'il ne va pas avec la photo de votre jeune Pierre, pardon, Jean, vous n'aurez qu'à me le rapporter. Je vous réchangerai. Mais comment donc, madame, c'est tout naturel. Cela fait dix-neuf francs quatre-vingt-quinze. Voulez-vous, madame, me laisser votre adresse. Je vous enverrai mon catalogue et vous avertirai si j'avais quelque

article nouveau susceptible de vous intéresser. Je note : Madame Lormier, 12, rue de Madagascar, ah je connais. C'est tout près d'ici ? Ma foi, ça dépend comme on l'entend. C'est moi qui vous remercie. Au revoir, madame.

Bonjour, madame Foucet. Je parie que c'est pour une photo de première communion de votre jeune fille. Là vous voyez, j'avais deviné. Je dis jeune fille parce que, ce qu'elle peut être grande pour son âge. Elle est déjà formée ? Ah c'est ça. Et ça s'est bien passé ? Elle a été très émue. Vous auriez dû la prévenir, madame Foucet, c'est le devoir d'une mère. Il n'y a pas un numéro de *Marie-Claire* qui ne le recommande. Ce sont les petits ennuis du deuxième sexe. Vous n'avez pas la photo avec vous ? Mais, madame Foucet, je ne veux pas vous vendre un cadre au hasard ! Ce serait bien mal faire mon métier. Vous croyez que vous avez le format dans l'œil, mais vous verrez, madame Foucet, vous prendrez trop grand ou trop petit. Trop grand la photo nage, trop petit faut la couper et c'est un crime. Repassez donc demain avec une épreuve, madame Foucet. Ah, vous auriez aimé l'avoir ce soir ? Je comprends votre hâte. Voulez-vous en prendre deux ? Un grand et un petit. L'autre servira toujours. Ou bien je pourrai vous l'échanger. Ces deux modèles-ci ? Je suis tout à fait de votre avis : ils font pur et radieux. Ça fera quarante et un francs 05, je vous laisse les cinq centimes ! Et c'est moi qui vous remercie.

Bonjour, meussieu. Pour la miniature ou la photo ?

La photo. Des parents ? des sœurs ? de la fiancée ? Si, ça me regarde, mais certainement, meussieu, ça me regarde, je ne vais pas vous vendre n'importe quoi. Vous

êtes jeune. Vous avez dix-neuf ans. Vingt ans, pardon. Du 14 avril dernier. Mais... est-ce que vous n'êtes pas le neveu de meussieu Houssette ? C'est bien ce qui me semblait. Il y a un air de famille. Votre mère est la sœur de meussieu Houssette ? Ah ! elle a épousé son frère. Alors vous vous appelez Houssette. C'est un joli nom, pas très répandu. Vous avez des frères et des sœurs ? Une sœur. Très bien, très bien. Votre oncle est un ami. Vous pouvez me dire tout avec confiance. C'est pour la photo d'une petite amie ? Non ? Alors ? Vous comprenez, meussieu Pierre, pardon Jean, que je ne puis conseiller votre choix que si je sais qui le cadre encadre. Un coureur cycliste ? Lapébie ? Ça, c'est un as. Un garçon qui a de l'avenir. Capable de gagner le tour de France. Vous avez sa photo ? Très bien. Vous êtes un client idéal. Tenez, voici un petit modèle exclusif des établissements Léon Leville qui conviendrait très bien : une bicyclette en métal blanc et l'on met la photo dans la roue avant préparée à cet effet, le prix du verre est compris, la roue arrière restant au naturel. Ça vous plaît ? Peut-être un peu cher ? Nous allons nous arranger, je vous fais le paquet. Voilà. Eh bien, c'est trente francs, trop cher ? Payez-moi la moitié aujourd'hui, et vous me réglerez le reste demain ou après-demain. Mais non, ça ne fait aucune difficulté. Quinze francs, c'est moi qui vous remercie. Mais là, vous avez encore quinze francs. Pour sortir ce soir ? Croyez-moi, il faut toujours payer ses dettes, c'est comme ça qu'on s'enrichit. Après vous n'y penserez plus. Et quinze qui font trente. C'est moi qui vous remercie. Au revoir, meussieu Pierre. Et vive Lapébie !

Bonjour, madame. Madame ? Madame Gache. Ah ! parfaitement. Alors celui-ci est trop grand ? Rien n'est plus simple, nous allons faire l'échange. Et la photo ? Vous l'avez laissée dedans. Fichtre, quel beau garçon. Un Adonis. Meussieu votre époux ? Ne rougissez pas, madame. Je suis comme qui dirait un confesseur, muet comme la pierre tombale et discret comme une périodique. En effet, elle flotte cette photo. Je vais vous trouver quelque chose d'adéquat. Tenez, ceci, très recommandé par *Marie-Claire*. Vous permettez que j'insère ce gentleman entre les deux plaques de verre ? Jugez de l'effet. Alors vous le prenez ? Il est un peu plus cher que l'autre, ça ne vous effraie pas ? Si je vous reprends l'autre ? Mais certainement. Trente-deux francs 95 pour celui-ci moins seize francs 10, cela fait... Vous l'avez payé vingt-cinq francs ? Mais permettez, madame, regardez ici, il y a une éraflure. Vous ne voyez pas ? Elle est très nette pourtant. Là. Ici. Cet objet est légèrement abîmé. C'est pour vous rendre service que je le reprendrais, mais dans votre intérêt je vous conseillerai de le garder, vous aurez bien un jour une photo d'un format plus grand qui lui conviendra. Je crois que c'est un sage conseil. Alors nous disons trente-deux francs 95. Tenez, je renonce aux centimes et je vous le laisse à trente-trois francs. C'était pour rire. Et cinq centimes qui font trente-trois et deux trente-cinq et quinze cinquante, c'est moi qui vous remercie.

Il y a aussi les moments creux, largement suffisants pour essayer, nettoyer, classer. Valentin fait tout, même les vitres de la devanture. Avec tout ça, il lui reste du

temps. Les travaux de curage (ongles des mains, oreilles) peuvent se prolonger d'une façon insoupçonnée par les personnes qui n'ont pas étudié suffisamment la question. Malgré tout, on parvient à une limite. Valentin regrette de ne pouvoir se pédicurer ; il a essayé deux fois, mais il a constaté que les deux fois il avait loupé la vente. Il ne faut pas faire de généralisations rapides, mais il semble bien qu'un commerçant déchaussé et déchaussetté penché sur ses arpions se met dans une situation inférieure vis-à-vis du client. Alors Valentin a entrepris de lire. Mais quoi ? Et comment ? Attendre le client le nez dans un journal, ça la fout mal. Le nez dans un livre, c'est encore plus étrange. Valentin adopte une solution connue : glisser l'ouvrage ou la publication dans une chemise portant écrit en belle ronde ce mot : Factures. Encore faut-il ne pas trop se laisser absorber par la lecture. À supposer qu'il y ait là une solution de la question du comment, reste encore la question du quoi. Valentin ne se sent attiré par rien de spécial. Il y a les livres nouveaux recommandés par les gazettes mais ils coûtent des prix assez élevés allant jusqu'à des douze quinze francs. Il y a les auteurs anciens, ceux-là on peut facilement les trouver à la bibliothèque municipale, mais ils sont si nombreux. Par lesquels commencer ? Descendre les siècles ou remonter les générations ? Valentin adopte une méthode concrète : il choisit les plus proches, c'est-à-dire ceux qui ont une rue dans le douzième arrondissement : Charles Baudelaire, Taine, Diderot, Ledru-Rollin, par exemple. La bibliothèque municipale du douzième arrondissement ne possède malheureusement aucun ouvrage de Ledru-

Rollin ; cet échec décourage Valentin. Entre-temps, il a trouvé autre chose : il va préparer son baccalauréat. Pas par correspondance, ça ferait des frais, mais tout seul. Il communique son projet à Julia qui découvre immédiatement les dix-sept raisons nécessaires et suffisantes pour prouver la vanité d'une telle entreprise. Valentin le reconnaît.

Restent les travaux manuels. Il pourrait faire de la menuiserie, de la serrurerie — des cadres ! Il créerait un style, il aurait des modèles uniques, il fabriquerait sur commande. Seulement, il n'a pas de place. Il y renonça d'autant plus facilement qu'il le savait déjà. Le problème restait donc entier. Il avait un jour essayé de la solution qui consiste à fermer boutique en laissant derrière soi un petit mot : « Je reviens dans cinq minutes » et à se baguenauder pendant une heure, mais il avait appris que madame Mentonnet, la teinturière, une qu'on n'avait pas invitée pour le café, s'était présentée pendant son absence et qu'elle avait déclaré qu'elle ne se dérangerait plus pour rien et qu'il pourrait se fouiller, le Brû, pour avoir sa clientèle à elle, madame Mentonnet.

À sept heures, on ferme. Valentin enlève la clenche et décarre. Il ne met les volets que vers neuf heures, après le dîner. À sept heures cinq, il entre au café des Amis, rue de Wattignies. Il le préfère à tous les bistros du quartier à cause du nom. Il ne s'assoit pas, il reste au zinc, il serre des pinces, et on lui sert son dubonnet sans qu'il le demande. Il a abandonné le vin blanc gommé pour cette boisson tout aussi saine, mais plus tonique. On cause, il écoute. Il cause un peu aussi, pour ne pas avoir l'air

distant. On parle de l'Expo 37 qui ne va peut-être pas ouvrir à cause des grèves, mais qui fera marcher le commerce si elle ouvre. On parle de l'Espagne et du Front Popu avec modération. On parle surtout de cyclisme, de fottballe et du perfectionnement de la race chevaline. Valentin hoche la tête, sourit, répète une phrase qu'il a lue dans le journal et qu'on apprécie en général tout particulièrement, ce qui surprend toujours Valentin, puisque les autres le lisent aussi, le journal. On parle enfin des menus événements du quartier, ce sont les seuls qui intéressent Julia.

— Combien aujourd'hui ? lui demande-t-elle.

— Deux cent trente-quatre francs. Une fameuse journée.

— Qu'est-ce qui leur prend aux gens à se faire encadrer comme ça ? ronchonne-t-elle en mettant à gauche la recette.

— Ce n'est rien. Tu verras quand il y aura l'Expo.

— Encore une connerie, leur Expo, elle ouvrira jamais.

— On dit que si.

— Tu verras. Tu es aussi jobard que tes copains du bistro. Qu'est-ce qu'ils racontent aujourd'hui ?

Valentin finit d'enfourner son jardinière, un truc bien tassé, épais comme de la colle. Il se pourlèche. Puis il commence à couper son pain en cubes.

— Madame Verterelle a cassé sa pipe, annonce-t-il. Dans la rue. Elle se promenait quand tout d'un coup, pan, elle a eu une attaque, elle s'est étalée, on l'a ramassée sur le trottoir, elle était morte.

Valentin enlève les assiettes et va chercher la suite, les

restes du ragoût de midi.

— Je me demande si elle va maintenant se fourrer dans un guéridon pour venir nous faire la causette.

Ça ne lui fait rien à Valentin, de manger la même chose au dîner qu'au déjeuner. Au contraire. Le soir, c'est pluss cuit, pluss mitonné, bref c'est plus à son goût. Il alterne l'absorption des morceaux de mouton avec celle des petits pavés de pain bien imbibés de sauce. De temps à autre, une bonne lampée de vin met de la variété dans les saveurs. Pourquoi d'ailleurs se délecte-t-il ainsi tout spécialement ce soir ? Il se le demande vaguement et ne trouve heureusement de réponse à cette question qu'une fois son assiette si parfaitement torchée que ce serait gâcher de l'eau que de la rincer.

Levant les yeux, le spectacle étrange qu'il aperçoit le laisse quelques instants bouche bée. Julia ne s'alimente pas. Le ragoût stagne dans son assiette au lieu de se déverser dans son tube digestif.

— Tu n'aimes pas ça ? demande incrédule Valentin.

Et comme elle ne répond pas, il émet une autre hypothèse tout aussi peu vraisemblable :

— Ce n'est pas la mort de la mère Verterelle qui t'a mise dans cet état ?

— Tu peux pas comprendre, répond-elle brusquement et elle se jette sur la bectance qu'elle fait disparaître en moins de deux. Raconte-moi encore, dit-elle en s'essuyant la bouche tandis que Valentin apporte le fromage et les gâteaux secs.

— Je n'en sais pas plus. On l'enterre après-demain.

— À Reuilly ?

— Non, à Bagneux.

— On ira, bien sûr.

— Faut quelqu'un qui garde la boutique. Tu iras toute seule.

— Ça m'embête.

— Je vais pas encore fermer toute une matinée.

— Tu pourrais prendre un apprenti. Pas payé. On le nourrirait seulement à midi.

— Je ne sais pas si on pourrait avec les nouvelles lois sociales.

— Ça, on s'en fout, du Front Popu et de ses lois.

— En tout cas, je n'ai besoin de personne.

— Combien as-tu vu de gens aujourd'hui ?

— Quatre. Madame Foucet, le neveu de Houssette, une dame qui habite rue de Madagascar, ça c'est une coïncidence.

— Pourquoi ? dit Julia.

— Comme ça. Et puis une dame Gache qui me rapportait un cadre pour un échange.

— J'espère que t'as rien échangé.

— Non, bien sûr.

— Et qu'est-ce qu'i disaient tous ?

— Le neveu de Houssette a vingt ans, une sœur et du goût pour le sport cycliste. Il m'apportait le portrait de Lapébie.

— Qui c'est ?

— Un champion cycliste qu'il voulait faire encadrer. Il n'est pas vilain garçon, lui, châtain, yeux bruns, visage ovale. Signe distinctif : la première phalange de l'index gauche déformée. Ça t'intéresse ?

— Peut-être. Et la Foucet ?

— Ah, celle-là, sa petite a fait sa première communion.

Elle est déjà formée, la petite.

— La Foucet est plutôt déformée, elle, ricana Julia.

— La dame Gache m'apportait le portrait de son coquin. Un gigolo.

— Comment est-elle, celle-là ?

— Oh, très bien.

Valentin se méfiait des descriptions trop lyriques, sinon il aurait dit : une chouette mouquère un peu mûre avec un balcon aux pommes.

— C'est vague : « très bien ».

— Elle était blonde. Mais artificiel à mon idée, le blond.

— Quel âge ?

Valentin se gratta le bout du nez. Les questions d'âge étaient toujours difficiles à traiter en présence de Julia. Il risqua :

— Trente ans.

— Comment était-elle habillée ?

— Elle avait un manteau, je crois.

— Quelle couleur ?

— J'ai pas remarqué. Elle avait une bague avec un rubis et portait une alliance.

— Ça ne suffit pas pour que je la reconnaisse, dit pensivement Julia.

— Qu'est-ce que tu as besoin de la reconnaître ? demanda Valentin étonné.

Julia ne répondit pas.

Valentin trempa ses biscuits dans son vin ; le grand art consiste à les y laisser jusqu'à ce qu'ils soient bien

imprégnés, mais avant qu'ils s'effondrent dans le verre au moment où l'on veut les en retirer. Cette absorbante occupation ne permettait pas à Valentin de voir le charmant sourire que lui adressait Julia.

Un coup de pied dans les tibias le rappelle à plus d'attention.

— J'aime bien, dit Julia, quand tu me racontes des histoires sur les gens. C'est si gentil de ta part.

— Oui ? Ça ne t'ennuie pas ?

Il voyait avec désespoir son petit beurre en train de se dissoudre.

— Seulement tu devrais me donner plus de détails. Des précisions. Bien décrire les gens. Tu peux pas avoir des photos de tes clients ?

— Je ne vois pas comment.

— Et les copains du bistro, ils te font pas de confidences ?

— Je les connais pas tellement.

— Un ou deux apéritifs de plus et ça les fait causer. Mais toi, cause pas. Cause jamais, surtout !

— Alors comme ça, tu me pousses à la boisson ?

— Mais non, mon rat, faut comprendre.

— Comprendre quoi ?

Julia ne répondit pas.

— Qu'est-ce que tu as derrière la tête ? lui demanda Valentin.

— Le dos de ma chaise, répondit Julia qui n'était pas bien grande et qui était assise dans un fauteuil.

Le dimanche était le jour le plus difficile ; on s'était résigné au cinéma et, pour ne pas discuter sur le choix, on allait toujours au même ; d'autant plus que meussieu Crampon, le directeur, leur réservait toujours deux places.

— Qu'est-ce qui lui prend à Chantal, ronchonnait Julia. Un dimanche ! Nous inviter pour le thé ! Elle est tombée sur la tête. Et justement un jour où il y a Tarzan.

— C'est vraiment pas de veine, acquiesça Valentin qui, lui, était très heureux d'aller à un thé.

Il croyait que ça n'existait que dans *Marie-Claire*, les thés.

En trois coups de métro, ils arrivèrent chez les Butugra.

— Y a une anguille sous roche, dit Julia. Tu vas voir.

— Le thé, ça change, dit Valentin conciliant. Comme ça, on aura encore faim ce soir pour le gras-double.

— Mon œil, dit Julia. Tout ce qu'ils se risquent à m'offrir, je le bouffe.

— Je finirai bien le gras-double seul, dit Valentin.

— Ils veulent peut-être nous emprunter de l'argent.

— Ils ont l'air bien à leur aise.

— T'y fie pas. Les fonctionnaires tirent toujours le diable par la queue. Et les femmes de fonctionnaires encore plus. Je la connais, ma Chantal.

— Qu'est-ce qu'on fera s'ils veulent nous taper ?

— Alors ça, c'est pas difficile : avec les impôts et les

échéances, on n'a pas un radis devant nous.

— Y a aussi le gaz à payer, remarqua Valentin.

— Mêlé pas tout. Les impôts et les échéances, ça suffit.

Compris ?

— Qu'est-ce qu'on a comme impôts cette année, c'est encore pire que l'année dernière. Où allons-nous !

— Très bien. Les lois sociales, c'est bien joli, mais c'est les fonctionnaires qu'en profitent et les commerçants qui paient.

— Très bien. Je crois qu'on est paré, dit Valentin avec optimisme.

— Et te laisse pas mettre dedans par ton béguin.

— Quel béguin ?

Ils sonnèrent. Une jeune personne agréablement déguisée en soubrette vint leur ouvrir. Julia la regarda d'un œil sévère :

— Ça, c'est du neuf, dit-elle. Y a longtemps que vous êtes ici ma fille ?

— Huit jours, madame.

— Ils sont tombés sur la tête, soupira Julia.

Après les avoir débarrassés de pelures et galurin, la jeune personne agréablement déguisée en soubrette ouvrit une porte en leur indiquant le chemin.

— On sait, on sait, grommela Julie. Je suis venue ici avant toi.

Chantal les attendait, seule. Valentin, d'un rapide coup d'œil, cherche à repérer les tasses à thé et les petits fours, mais il n'aperçoit rien de tel. Sans doute, les apportera-t-on plus tard. Il n'y avait pas non plus d'autres invités, ni de tables de bridge. Il avait essayé d'apprendre le bridge

seul, mais sans y parvenir et il y avait renoncé en s'apercevant que dans son coin personne ne connaissait ce jeu-là.

— Tu es dans la lune, Valentin ? dit Chantal en l'embrassant.

Elle avait l'air bonne fille aujourd'hui et pas vamp du tout.

— Dis donc, lui demandait Julia, qu'est-ce que c'est que cette putain que tu as chargée de nous ouvrir la porte ?

— C'est une bonne.

— Tu vas voir ce que ça va te coûter. Non seulement les gages. Tt, tt, je veux pas le savoir combien tu lui donnes. En plus de ça, elle a une tête à être syndiquée, cette fille. Et l'anse du panier, ce que ça va danser.

— Qu'est-ce que tu veux, c'est bien commode.

— Et ta femme de ménage te suffisait pas ?

— Je la garde aussi.

La figure bouleversée, les yeux prêts à jaillir hors des orbites pour retomber sur le parquet avec le bruit flasque de billes en mou de veau, Julia se tourna vers Valentin et mugit :

— Les salauds ! I-z-ont gagné à la loterie !

Chantal rit de bon cœur, sans méchanceté.

— Mais non, dit-elle, mais non.

Elle prit sur une table une petite sonnette en cuivre à long manche de même métal et l'agita d'un geste gracieux. Le son guilleret et pétillant qui s'ensuivit enchantait Valentin qui reprit espoir.

La jeune personne agréablement déguisée en soubrette apparut illico ; et toujours aussi souriante.

— Catherine, vous avez prévenu meussieu que nos invités sont là ?

— Oui, madame.

— Alors, Catherine, vous pouvez apporter le thé et les petits fours. Et du porto pour ces messieux, s'ils le préfèrent.

— Quelle bouteille de porto devrai-je prendre, madame ?

— Eh bien, Catherine, vous apporterez le Sandeman 1878.

— Bien, madame.

Julie avait écouté le dialogue en silence, la bouche à moitié ouverte et le visage marqué de tous les stigmates de la stupidité la plus affreuse.

— Alors, Valentin, comment marche le commerce ? demanda Chantal avec désinvolture en se tournant vers lui.

Valentin, que le dialogue Chantal-Catherine avait au contraire enthousiasmé, répondit avec feu :

— Ça boume ! Ça boume ! Hier, j'ai fait deux cent soixante et un francs, plus une pièce fausse de cinq francs. C'est rare que je m'en fasse refiler une. Tiens, j'aurais pu la montrer à Paul, ça l'aurait peut-être intéressé.

— Je crois que ça ne fait pas partie de ses attributions, dit Chantal avec un sourire très bon, en tout cas il n'aurait plus longtemps à s'y intéresser.

Julia qui percevait toutes ces paroles à travers des épaisseurs et des épaisseurs de coton et de brume, en entendant les derniers mots prononcés par sa sœur leva très lentement le sourcil. Paul alors entra, tout fringant et

bien fringué.

— Bonjour, chère sœur, cria-t-il d'une voix fausse, bonjour, mon cher Valentin.

Cependant, Catherine et la femme de ménage apportaient à elles deux quatre plateaux. La quantité et la variété des petits fours aussi bien que la qualité de l'étoffe du nouveau complet de Paul augmentèrent le désarroi de Julia qui crut devenir folle.

— J'essaierai du thé, répondit Valentin à l'une des questions qu'on lui posait, je n'en ai jamais bu.

Quant aux petits fours ? S'il en voulait ! Le premier qui lui fondit dans la bouche le confirma dans son humeur optimiste. Il n'arrêta pas d'en choisir d'autres, car il y avait de la variété, c'était ça qui était amusant.

— Ça va les affaires ? lui demanda Paul.

— Épatamment. Hier, j'ai fait deux cent soixante et un francs, plus une pièce fausse de cinq francs. Justement je demandais à Chantal si ça vous intéresserait pas de la voir.

— Non. La monnaie est la seule partie du système métrique qui n'était pas de mon ressort. Car je dois ajouter que, depuis quinze jours, c'est moi qui ne suis plus du ressort des poids et mesures.

Julia, qui jusqu'à présent avait observé le comportement d'une personne matraquée, Julia prit la parole et, d'une voix morne, demanda pleine d'espoir :

— On t'a foutu à la porte ?

— Non, j'ai démissionné.

Elle prit une poignée de petits fours et se mit à les liquider ; les secs, elle les broyait avec rapidité, les autres,

elle en aspirait d'abord la crème, puis avalait la pâte en la projetant dans le fond du gosier d'un petit coup de langue en arrière.

— Et Marinette, demanda-t-elle décidée à ne plus s'occuper de Paul, on la voit pas ?

— Elle est sortie avec sa neurse, répondit négligemment Chantal. Une ravissante Danoise qui ne sait pas un mot de français. C'est charmant.

— Tu vas le fatiguer ton homme si tu lui procures trop de belles filles, dit Julia qui ne voulait plus se laisser impressionner.

— On n'a pas de mal à garder un mari fidèle si on ne l'entoure que de monstres, dit Chantal.

— Chacun sa méthode, répliqua Julia.

Valentin, gêné, regarda Paul et lui sourit bêtement.

— Ne vous en faites pas, dit l'autre avec aisance. Ce sont des histoires de femmes qui ne nous regardent pas ! Un cigare, Valentin ?

Julia saisit l'étui au passage, en palpa le cuir et brusquement elle aperçut un atelier en plein travail, courroies de transmission, établis, ouvriers appliqués, une image du *Tour de France de deux petits Alsaciens*, un livre qu'elle avait lu dans son enfance, avant la guerre de 14 ; mais les roues tournaient, les hommes bougeaient, elle crut même entendre le bruit de cette activité. Et tout disparut, tandis que Valentin disait :

— Merci. Vous savez, c'est à peine si je fume deux à trois cigarettes par jour.

Julia rendit l'étui à Paul et lui dit :

— Alors raconte-nous ce que tu as à nous raconter. On

voit bien que ça te démange. Comme ça, tu as donc donné ta démission ?

— Oui, j'abandonne l'administration.

— Pour l'industrie, dit Julia.

Effaré, Paul la regarda et lui dit d'une voix peureuse :

— Comment sais-tu ça ?

— Je ne le sais pas.

— Tu viens de le dire.

— Je l'ai deviné.

— Dis-moi comment tu sais ça, reprit Paul en essayant de donner de l'autorité à sa voix.

— Merde à la fin, s'écria Julia, on n'a plus le droit de deviner alors ?

Chantal regardait sa sœur avec curiosité. Valentin, lui, venait de découvrir une nouvelle espèce de petit four qu'il n'avait pas encore essayée.

— Eh bien, dit Paul déconcerté, tu as deviné juste. Oui, c'est pour l'industrie. J'ai accepté une place de sous-directeur...

— Seulement ? dit Julia.

— Dans une manufacture de crosses de fusil.

— De crosses de fusil ? s'exclama Valentin émerveillé.

— Oui, de crosses de fusil. À Châtelleraut.

— Qu'est-ce qui peut bien acheter *une* crosse de fusil ? demanda Valentin.

— Nous les vendons aux fabricants de fusils, répondit Paul.

— Ils sont pas capables de faire leurs crosses tout seuls ?

— Nous sommes spécialisés.

— Eh bien, s'exclama Valentin, avec la guerre qui vient, vous allez faire de bonnes affaires.

— Ne cause pas de choses que tu connais pas, dit Julia. Y aura pas de guerre et bientôt les fabricants de fusils seront sur la paille et le Paul avec.

— Tu oublies, lui dit Paul, qu'il peut y avoir des guerres ailleurs qu'en Europe et, d'autre part, qu'en dehors des guerres on utilise le fusil dans diverses activités constantes, telles que la chasse et la gendarmerie.

— Tout de même, dit Valentin avec obstination, c'est surtout avec la guerre qui vient que vous ferez de bonnes affaires.

— On en fait déjà, dit Paul avec fatuité. Si tu veux la paix, prépare la guerre. Nous réarmons.

— Alors c'est différent, dit Julia d'une façon un peu obscure.

Comme Valentin, elle croyait qu'on ne fabriquait de fusils qu'une fois les guerres déclarées.

— Même s'il n'y a pas de guerre, vous vendrez vos crosses ? demanda-t-elle n'ayant pas encore tout à fait compris.

— Naturellement ; nous avons des commandes.

Et, par hasard, Paul réussit un anneau de fumée. Sur tous les plans, il triomphait.

— Et comment as-tu dégoté ça ?

— Ce n'est pas la première fois que des industriels estimant ma valeur me font des offres. Jusqu'à présent j'avais refusé. Mais cette fois-ci, la mariée était trop belle pour que je refuse de l'épouser.

Il rit avec complaisance.

— C'est comme moi, dit Valentin gravement. Quand on m'a offert une mercerie, je ne l'ai pas refusée.

— Tu lui as trouvé une belle situation, dit Julie à Chantal. Il va gagner combien avec ça ?

— Si je vous le disais, dit Paul, vous ne me croiriez pas.

— Dis-le toujours.

— Le seul ennui, dit Chantal, c'est que nous allons être obligés d'aller habiter Châtellerault.

— Ça ne me dit pas combien il gagne, dit Julia.

— Mais nous viendrons souvent à Paris. Avec la voiture, ce n'est pas loin.

— Quelle voiture ? demanda Julia.

— Une voiture automobile, répondit Paul du ton le plus indifférent qu'il put.

— Vous allez avoir une bagnole ?

— Nous hésitons entre une Citron et une Renault, finalement nous aurons une Delage.

Julia lève les bras au ciel :

— Ils sont tombés sur la tête ! Tu veux savoir ce que c'est que de jeter de l'argent par les fenêtres, Valentin ? Eh bien, regarde-les. Avant six mois, ils viendront mendier leur pain devant notre boutique.

— J'espère que tu ne nous chasseras pas, dit Chantal.

— Non, dit Julia. Ça me fera tellement plaisir de vous voir comme ça que je vous offrirai un terrible gueuleton et que vous serez malades à crever, avec vos estomacs rétrécis de mendigots qui peuvent plus supporter la bouffe des honnêtes gens.

— En attendant, dit Paul, c'est moi qui vous invite à dîner.

— On ne refuse pas, dit Julia. On ne refuse pas.

— Tu n'as pas peur que le gras-double de ce midi ne se perde ? lui demande Valentin.

— M'en fous. On va pas refuser une invitation. D'autant plus que meussieu Brébragra veut nous emmener dans un endroit chouette. Pas vrai, Paul ?

— Egzactement. J'avais l'intention de vous emmener au restaurant du Pavillon Allemand à l'Expo.

— Vous charriez, dit Valentin. C'est le plus cher. J'ai lu ça dans le journal.

— Laisse-le faire, dit Julia. Faut bien qu'il dépense ses sous, il en a de trop ! Et puis, comme ça, je verrai l'Expo.

— Tu n'y es pas encore allée ? demande Chantal.

— Si tu crois que j'ai le temps !

Valentin la regarde avec curiosité. Depuis quelque temps, en effet, il se demande ce qu'elle peut bien foutre de toute la sainte journée.

— Ça t'occupe beaucoup, ton commerce ? demande Chantal.

— Tu crois peut-être que ça marche tout seul ? C'est pas comme une usine où les ouvriers se cassent le cul, tandis que les patrons se tournent les pouces.

— Voilà notre Julia devenue front popu, dit Paul en riant avec une exquise bonhomie.

Catherine enlevait les plateaux ravagés.

— Vous irez nous chercher un taxi, lui dit Chantal.

— Et votre bagnole, dit Julia, la Delachinchouage ?

— Nous ne l'avons pas encore, dit Chantal.

— Tu vois, dit Julie à Valentin. Ils commencent à se dégonfler.

XIII

Valentin considérait avec attention ce militaire qui lui expliquait les causes proches et lointaines de son apparition.

— Tu comprends, disait ce militaire, je n'allais pas aller voir l'Expo sans dire bonjour à l'ami Valentin. C'est des choses qui ne se font pas.

— C'est chic de ta part, dit Valentin avec circonspection. Je suis content que tu ne m'aies pas oublié.

— Un pote comme toi ? Jamais !

Valentin baissa les yeux avec modestie. L'autre inspectait le local avec des petits hochements de tête appréciateurs.

— C'est coquet ici.

— Je balaie tous les jours, dit fièrement Valentin.

— Tu as toujours aimé ça. Tu voulais même te faire balayeur dans le civil.

— Et j'astique tant que ça peut.

— Je vois. Ça reluit. Tu as toujours toutes les qualités du soldat de deuxième classe.

— Elles me re-serviront bientôt.

— Pourquoi ça ?

Bourrelier avait l'air surpris.

— Eh bien, pour la prochaine, répondit Valentin.

— Tu n'es pas louf ? Avec qui veux-tu qu'on se batte ?

— Sais pas, dit prudemment Valentin. Mais je la sens venir.

— Quoi ? La guerre ?

— Bécif et comment donc.

— Dis-moi, ça ne te rend pas gai d'avoir un métier.

— Oh ! ça n'empêche pas ! Ça n'empêche pas !

Et il rit de bon cœur.

— Écoute-moi, dit Bourrelier, on n'a pas été se fourrer dans le guépier en Espagne. Une cause de guerre en moins, pas vrai ? Ensuite Hitler est pas fou, il sait bien que s'il faisait la guerre y aurait la révolution chez lui, alors tu comprends, il est pas fou. Un jour il ira tirer les oreilles à Staline, mais nous, ça nous regarde pas. Et voilà. Et crois-moi, c'est quelqu'un qu'en sait un bout sur la question qui te le dit.

Et il mit sa manche sous le nez de l'ancien soldat Brû.

— Tiens, fit ce dernier, tu as un galon en moins.

— Oui, mon vieux. Je viens d'être nommé adjudant.

— T'es content, alors.

— Je veux.

— Tu vois, moi j'aurais jamais pu, dit Valentin.

Bourrelier lui donne une grande plate sur l'omotape.

— Je pense bien ! Mais il faut aussi des deuxièmes classes pour défendre la France !

Cette maxime parut à Valentin digne d'examen, mais Bourrelier ne lui en laisse pas le temps.

— À propos, tu es un bidard. Comme tu as fait la campagne contre les Hain-Tenys Merinas, tu couperas aux périodes. C'est dans l'Officiel. Si on veut t'en faire une, tu as le droit de protester.

— Tu en sais des trucs, dit Valentin. Sûrement, tu mérites de monter encore en grade. Avec la prochaine, tu

deviendras peut-être général.

— Y aura pas de prochaine, que je te dis !

Valentin n'insiste pas et Bourrelier a l'air de ne plus savoir que dire.

— Et, ajoute-t-il. Et.

— Oui ? dit Valentin.

— Tu es tout seul dans la boutique ?

— Comme tu vois.

— Et. Et.

— Oui ? dit Valentin.

— Et madame Brû ?

— Madame Brû est chez elle.

Valentin montre le plafond du doigt.

— On a l'appartement au-dessus, explique-t-il. Elle n'a pas le temps de s'occuper de la boutique. Je la ferme, d'ailleurs, la boutique. Allons prendre un verre.

— C'est pas de refus, dit Bourrelier.

— Tu vas voir, on va aller dans un bistro que tu connais.

— Sûrement pas, dit Bourrelier. Je suis jamais venu ici. C'est un coin perdu, hein ? J'ai un copain qui est parisien, quand je lui ai dit que j'allais voir un copain qui habitait à Paris rue de la Brèche-aux-Loups, il a pas voulu le croire.

— Le voilà bien puni, dit Valentin.

— Sacré Valentin. Alors raconte-moi. Le mariage. Le commerce. Tout ça. Ça gaze ? Ça boume ?

— Ça va, ça va.

— C'est vague : ça va.

— Tu as remarqué que je ne tiens plus une mercerie.

— J'ai vu, j'ai vu. Moi je n'y connais rien dans le

commerce, mais ça te suffit pour vivre de vendre rien que des cadres ?

— Tu me vois vivant, non ? Tiens, je t'en ferai cadeau d'un, de cadre.

— Je te remercie.

— Tu vois : Le café des Amis. Comme au Bouscat.

— D'accord. Le café des Amis comme au Bouscat. Mais ce n'est pas le même. Celui-là je ne le connais pas. Qu'est-ce que tu me racontais ?

— Tu es bien pointilleux depuis que tu es adjudant, remarque Valentin.

— À propos du café des Amis, dit Bourrelier, y a Didine qui cherche à se placer à Paris. Tu n'aurais pas quelque chose pour elle ?

— Oh là là, ma bourgeoise elle en voudrait pas.

— Pourquoi pas ?

— Elle est d'un jaloux.

— Quand même, si tu peux faire quelque chose pour Didine, c'est une brave fille.

— C'est ça, envoie-la-moi. Peut-être que dans le quartier.

Ils s'assoient et expriment leurs désirs.

— Tiens, remarque l'adjudant, tu te mets au dubonnet. Tu verras, tu finiras par le pernod. Mais revenons au principal. Alors, ta moitié, raconte-moi. T'es content du conjongo ?

— Ça va, dit Valentin.

— Eh bien alors c'est le principal.

Quarante secondes de silence.

— Alors, comme ça, dit Valentin, tu es venu voir

l'Expo ?

— Je ne voulais pas rater ça. C'est des souvenirs qui vous restent.

— Qu'est-ce que tu as trouvé de beau ?

— Attends voir : je n'y suis pas encore allé.

— Moi on m'y a emmené y a un mois.

— Alors tu vas me donner des tuyaux sur ce qu'il faut voir.

— Il y a tellement de choses, tu sais. Le pavillon de la Miniature présente de l'intérêt. La section Photomontage mérite d'être visitée. Il y a aussi le palais des Cadres, mais ça serait peut-être un peu technique pour toi. J'ai pas raté le pavillon de Madagascar, naturellement, mais je n'ai rien reconnu. Je me demandais même si j'y avais jamais fourré les pieds. Tu verras. Naturellement aux gens qu'étaient avec moi, je disais « c'est tout à fait ça » ou « ça me rappelle des trucs », même que mon beau-frère m'a appris que c'était pas français de dire « s'en rappeler ». Tu savais ça, adjudant ?

— Bien sûr. À qui crois-tu que tu causes ?

— Tu vois, mon beau-frère t'apprendrait qu'il faut dire « que tu parles ».

— Dis-moi, c'est un con, ton beau-frère.

— T'en fais pas pour lui, il est devenu industriel. Du fric tant et plus. C'est le mari de la dame qu'était venue t'interviewer sur mon compte.

— Je vois.

— Qu'est-ce que je te disais ? Ah oui, on était donc là tous les quatre à l'Expo. Paul, Chantal, c'est mignon hein comme prénom, et Julia, c'est ma moitié, et

naturellement on me demandait des explications. Par exemple, quelle est la différence entre un sakalave et un hova. Tu sais ça, toi ?

— Je l'ai su.

— Eh bien, pas moi. Heureusement ça ennuyait tout le monde, alors on est parti. Après on a vu le pavillon russe qui est bien majestueux et très intéressant. Par exemple on y voit une automobile qu'ils ont fabriquée tout seuls.

— Tu deviens communiste ?

— Je t'assure, tu verras : une vraie automobile.

— Tu l'as vue marcher ?

— Non.

— Tu vois. C'est du chiqué. Juste de la tôle. Si tu crois qu'avec leur régime ils sont capables de mettre seulement deux vis ensemble.

— Comment on fait ? demanda Valentin.

Bourrelier se recula légèrement pour rechercher sur le faciès de son ancien subordonné les ravages du bolchevisme.

— Tu es sûr que tu ne l'es pas un peu, communiste ?

— Moi, répondit Valentin, je suis commerciste.

— Oui, mais pour plaire à ta clientèle ?

— Je n'ai pas besoin de plaire, mes articles plaisent à ma place. Après, on est allé dîner au pavillon allemand.

— Quoi ?

— On est allé dîner au pavillon allemand.

— Tu es allé dîner chez les Boches ?

— Qu'est-ce qu'on s'est tapé la cloche, soupira Valentin.

— Tu n'es pas dégoûté. On me paierait cher pour y

mettre les pieds. Et qu'est-ce que tu as bouffé ? De la choucroute ?

— C'était super et chérot. Bien que Paul soit plein aux as en ce moment, il a fait la grimace quand il a vu les prix sur le menu. T'as mangé du caviar, toi ?

— Connais pas.

— On voulait essayer, Julie et moi. Julie, c'est mon épouse. Elle se prénomme Julia Julie. Tantôt je l'appelle d'une façon, tantôt de l'autre. Ça change. Je te disais donc que Julie et moi, on voulait essayer du caviar. C'était d'autant plus intéressant que ça coûtait, la portion, ce que je mets un jour à gagner avec mon commerce.

— Tu charries.

— Une fois les impôts payés ? Le bénéfice net ? Pas tellement. Bref Paul nous a dit que y avait que les Russes à pouvoir manger cette saloperie-là. Finalement on y a renoncé, même Julia, et pourtant Julia il suffit que Paul prétende quelque chose pour qu'elle soutienne le contraire. Pour le coup du caviar il a fini par la posséder, là je l'ai admiré. Mais ça a duré un temps ! Pendant ce temps-là le loufiat qu'on appelait en allemand un maître d'hôtel attendait avec un calepin et un petit craillon. Je nsais pas ce qu'il entravait de nos gourantes, en tout cas, il pipait pas, raide comme un rail de tramway et sérieux comme une aiguille d'horloge, celle qui marque les minutes. Celle qui marque les heures est plus marante, elle est rondouillarde, elle s'en fait pas, elle attrape toujours l'autre au tournant. De ma caisse, je vois celles de l'horloger au-dessus de sa boutique. Quand je n'ai pas grand-chose à faire, je les regarde.

Il se tut.

— Te voilà devenu bien causant, dit l'adjudant Bourrelier.

— Où j'en étais ?

— Toujours au caviar.

— Oui, le type bronchait pas, c'est sûrement un espion, Julia voulait lui demander, mais là encore Paul a réussi à l'en empêcher. J'ai oublié de te dire que ce restaurant c'est tout ce qu'il y a de plus urf, gratin et maizouimachère, avec des bonnes femmes décolletées tant que ça peut et des bonzommes fringués spécialement pour aller ribouldinguer, tu sais comme au cinéma, avec la cravate nouée en papillon pour que la sauce tombe pas dessus. Alors, faut le reconnaître, nous, on faisait un peu plutôt fauchés, surtout la pauvre Julia il faut reconnaître que c'est pas l'élégance même, alors un moment j'ai cru qu'ils voulaient pas de nous, mais finalement on nous a trouvé une table où on serait très tranquille et on nous a foutus dans un renforcement qu'était si bien caché que les garçons mettaient quelquefois une demi-heure avant de nous y retrouver.

— Et en fin de compte qu'est-ce que tu as mangé de si bon ?

— Une choucroute.

— Qu'est-ce que je te disais !

— Paul commandait une langouste à l'américaine, Chantal une assiette anglaise et Julie un bœuf bourguignon, alors j'ai craint de les vexer en choisissant pas leur plat national.

— Moi pour les faire chier, j'en aurais pas pris de leur

cochonnaille. Tant qu'ils nous auront pas rendu l'Alsace-Lorraine.

— Est-ce qu'on leur a pas reprise en 1918 ?

— C'est vrai, j'oubliais. Oui, mais ils veulent nous la reprendre.

— Et tu prétends qu'il y aura pas la guerre ?

— T'as pas encore compris. Les Alsaciens, ils parlent allemand, pas vrai ? Nous on gardera les Lorrains. Ça s'arrangera pacifiquement, Hitler l'a dit.

— T'en sais des choses, murmura Valentin.

— Et après la choucroute ? demanda Bourrelier qui ne voulait pas abuser de sa victoire sur le plan diplomatique.

— Après ? J'en rotais. C'était tellement gustatif que je m'en suis fourré jusque-là.

Il mit une main à hauteur de la pomme d'Adam.

— D'autant plus, continua-t-il, qu'il y en avait haut comme ça.

Il plaça l'autre main à trente centimètres au-dessus de la table.

— Après, ajouta-t-il, tout juste si j'ai pu me faire glisser un morceau de gâteau à la crème comme ça.

Il décrivit rapidement des deux mains un secteur de disque sphérique de dix centimètres de hauteur, de vingt centimètres de rayon et d'un angle au centre de cent vingt degrés.

— Heureusement, conclut-il, on avait un vin de pays épatant pour faire passer la bourante. Du Johannisberg comme ils disent.

— Peuh ! fit Bourrelier, de la propagande. Ça vaut pas le Beaujolais. Les Boches ils savent pas boire.

— On était bien gais en sortant de là, même Paul qui pourtant l'avait senti passer.

— Combien ça coûte ?

— Plus de cent balles par tête.

— Ça n'existe pas.

— Paul m'a montré l'addition. Comme c'est lui qui invitait, il voulait pas qu'on croie qu'il nous avait régales dans un truc pour purotin. Eh bien y en avait pour près de cinq cents francs.

— On aura tout vu ! C'est quand même dégueulasse de foutre son pèze à des Boches.

— Après on est allé du côté des attractions. Y en a des tas. Par exemple y a la tour, d'en haut on se jette en parachute.

— Elle est haute comment, ta tour ?

— Vingt, trente mètres, imm semble.

— Et les gens se cassent pas la gueule ?

— Ils sont tenus par des fils.

— Et les fils cassent pas ?

— Pas le temps qu'on a regardé.

— Tu y es allé ?

— Julia m'aurait pas laissé.

— J'irai, moi.

— T'as raison. Ça t'occupera, et c'est pas dangereux. Après j'ai fait un tour de scénique rélouais. Pour faire passer la choucroute, c'est au poil. Des pentes comme ça.

Avec son bras il en indique une de quatre-vingt-quinze pour cent.

— Et y a pas d'accidents ?

— Pas pendant que j'y étais. Mais c'est pas tout.

— Raconte-moi ça.

— Eh bien, figure-toi, d'abord faut te dire que Chantal et moi on avait perdu Paul et mon épouse, Chantal, c'est ma belle-sœur, tu la connais, c'est la dame qui était venue t'interviouver sur mon compte.

— Tu l'as déjà dit, dit Bourrelier avec impatience. Raconte vite, je sens que ça devient intéressant. Je devine la suite.

— Qu'est-ce que tu devines ? demande Valentin en levant sur l'adjudant des yeux étonnés.

— Je te le dirai après. Raconte voir.

— Julie aussi devine tout : le nombre d'apéros que j'ai bus, le nombre de clients que j'ai vus, le nombre de journaux que j'ai lus.

— Tu en lis beaucoup ?

— Plutôt des hebdomadaires. *Marie-Claire*, ça on peut pas s'en passer à cause du commerce. Et puis surtout *Hop-là* et *Robinson*. Comme journaux, j'achète *Le Petit Parisien* pour Julie et *L'Auto* pour moi.

— Tu es devenu sportif ?

— Il faut bien, à cause de la clientèle.

— Qu'est-ce que tu pratiques, comme sports ? demanda Bourrelier en pensant le pluriel d'un s qu'il ne prononçait pas.

— Aucun ! Non, je me tiens au courant. C'est vrai, le dimanche, ça me ferait passer le temps.

Ayant mis à jour cette possibilité, Valentin se laissa rêveusement brouter les prairies de l'imagination.

— Reviens donc à ton histoire, lui dit Bourrelier.

— Je te disais donc que Julia devine tout. Même quand

elle se trompe, elle a quand même deviné quelque chose. D'autres fois, elle devine rien.

Et de nouveau il se laissa trotter dans les luzernes du songe.

— Attends voir, lui dit Bourrelier, tu n'as pas fini l'autre. Avec ta belle-sœur dans le scénique rélouais.

— C'est vrai. Je vais tout te raconter, hein.

— Vas hy.

— Donc on avait perdu les autres alors on s'est offert un tour, nous deux Chantal. C'est étroit, les petits vagonnets, tu sais, et puis on est chahuté, alors tu comprends, ça rapproche.

— Je comprends.

— On a fait un autre tour. Ça nous a rapprochés un peu plus. Après on s'est baladé en rigolant sans même plus s'occuper si on rencontrerait les autres. C'est plein de coins noirs l'Expo, je te préviens, et c'était curieux comme on en trouvait des coins noirs. Alors j'ai mis mes mains un peu autour d'elle.

Inquisitif, il regarda l'adjudant et lui demanda :

— Tu saisis ?

— Continue, continue.

— Et puis, je l'ai embrassée.

— Je l'avais deviné ! s'écria Bourrelier triomphalement.

— C'est vrai que c'est ce que tu avais deviné ?

— Egzactement.

— Ah bon. Parce que ce n'est pas fini.

— Continue, continue.

Valentin resta quelques instants silencieux puis, levant

les yeux vers le plafond, il déclara d'une voix brossée :

— Elle en a un bon dentifrice.

Les lèvres sablonneuses, l'œil pointu, la voix dérapante, Bourrelier supplia :

— Continue, continue.

— Après, comme on avait mal aux nougats à force de circuler, on a cherché un truc où l'on puisse s'asseoir et on a découvert la Gondole Magique. On vous met dans une gondole qui marche toute seule, sur l'eau naturellement, et dans l'obscurité en plus. On est comme qui dirait dans un égout. De temps en temps on passe devant un machin éclairé qui représente Venise, mais autrement on est toujours dans le noir. Et on est tout seuls dans la gondole. Tu t'imagines ?

— Si je m'imagine, bredouilla Bourrelier en se tamponnant le citron-cassis.

En tant qu'adjudant, il avait une mémoire visuelle très développée et Chantal remplaçait souvent pour lui des partenaires trop moches.

— Alors ? Alors ?

— Eh bien, j'ai enlevé mes grolles parce que elles me faisaient drôlement mal.

— C'est tout ?

Valentin atteignait déjà la fin de son histoire :

— Il est arrivé un drôle de truc.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il a dû y avoir une erreur de manœuvre, la gondole est entrée brusquement dans une salle éclairée où y avait des tas de gens qui nous regardaient en se marant.

— Qu'est-ce que vous faisiez tous les deux ?

— Chacun prenait son pied.

— Eh bien, fit Bourrelier troublé.

— Alors on a remis nos chaussures, conclut Valentin, et on est sorti, et les gens ils applaudissaient. On a bien rigolé. Un peu plus loin, on a retrouvé les deux autres qui nous cherchaient. Et voilà. Tu verras, tu passeras une bonne soirée à l'Expo.

Valentin sortit son portefeuille et appela le patron.

— Je suis bien content de t'avoir revu, mais maintenant faut que j'aille déjeuner. Madame Brû m'attend, elle va râler ferme que je me sois mis en retard comme ça. Mais elle aura deviné pourquoi. Peut-être. Tiens, le jour de la Gondole Magique, elle avait rien deviné.

— Mais ta belle-sœur et toi, est-ce que ?

— Oh bien tu sais, je l'ai plus revue. Un mois plus tard, elle s'installait à Châtellerault avec Paul. Non, laisse ça. Tout pour moi, patron. Les militaires ça paie pas. Tiens, regarde ça, un prospectus que j'ai ramassé au pavillon allemand.

Bourrelier le lut, à haute voix :

« Comité pour le rapprochement franco-allemand. Section Touristique. Les champs de bataille napoléoniens en Allemagne à prix réduits en car somptueux. Les victoires françaises seulement : Ulm. Eckmühl. Lützen. Auerstaedt. Iéna. »

— Je m'offrirai ça un jour, dit Valentin. Ce qui m'ennuie un peu c'est qu'y a qu'Iéna qui m'intéresse.

Lorsqu'il avait commencé à vendre des rouleaux de pellicule, le photographe de la rue de la Durance était venu lui expliquer quelle concurrence déloyale il lui faisait et Valentin ne voulait faire de concurrence déloyale à personne. Ensuite il avait envisagé d'ajouter à son commerce un rayon de produits de nettoyage, mais Balustre le droguiste n'avait pas manqué de lui dire quelle peine cela lui faisait et Valentin ne voulait faire de peine à personne. Et quand il s'était proposé de se lancer dans l'article de Paris et la tabletterie, meussieu Panneton qui dirigeait le Reuilly-Bazar l'en avait détourné en lui montrant quel trouble il apporterait ainsi dans la vie économique du quartier et Valentin ne voulait jeter le trouble nulle part.

Il dut donc renoncer à développer son commerce et ce fut sa dernière tentative pour effacer son oisiveté. Il ne lui resta plus que la vacuité même du temps. Alors il essaya de voir comment le temps passait, entreprise aussi difficile que de se surprendre en train de s'endormir. Assis à sa caisse, il regardait la grande horloge fixée au-dessus du magasin de meussieu Poucier. et il suivait la marche de la grande aiguille. Il réussissait à la voir sauter une fois, deux fois, trois fois, puis tout à coup il se retrouvait un quart d'heure plus tard et la grosse aiguille elle-même en avait profité pour bouger sans qu'il s'en aperçût. Où était-il allé pendant ce temps-là ? Parfois il était retourné à Madagascar, parfois il avait revécu un

épisode de Guy l'Éclair ou de Mandrake, ses héros préférés, parfois il avait simplement re-fait un repas ou re-vu un film plus ou moins fragmentairement.

Au bout de deux mois d'application, il parvenait à enregistrer trois sauts de la grande aiguille, mais jamais il n'atteignait le nombre de quatre, ne se souvenant de cette occupation que bien plus tard, perdu alors dans une jungle-pour-rire, ou se répétant comme un phono détraqué une conversation quelconque qu'il avait eue avec Houssette, avec Virole ou avec un autre de ses voisins. Il ne parvenait pas à se vider la tête.

Naturellement, il arrivait que juste au moment où la minute s'apprêtait à mourir et à se transformer en ce petit espace blanc que sur la circonférence de l'horloge un peintre qualifié avait enclos de deux traits noirs égaux, un quidam ou une quelle-dame entrait avec des préoccupations encadrantes qui obligeaient Valentin à délaissier le cadran des siennes. Le soin qu'il mettait à leur répondre lui avait garanti une clientèle sérieuse, mais il s'apercevait que, peu à peu, elle se dédoublait en une toujours sérieuse, qui achetait, et une autre, non moins sérieuse, qui n'achetait pas. Cette dernière, qui par conséquent n'était pas une clientèle du tout, venait lui faire ses confidences.

On l'avait d'abord trouvé bien causant, bien agréable, bien commerçant. Lorsque, sur les injonctions de Julia, il s'était mis à questionner, discrètement bien sûr, les gens sur leur métier, leurs enfants et leurs malaises, puis sur leurs amours et leur situation financière, il avait tout de suite rencontré une réponse et bientôt il n'eut plus besoin

de se fatiguer pour provoquer les aveux, les intimités s'extravasaient d'elles-mêmes et des femmes qui venaient pour la première fois chez Valentin lui donnaient aussitôt la liste de leurs amants et l'état de leurs finances. Au café, même les habitués les plus coriaces lui racontaient leurs petites histoires dans le creux de l'oreille et, avant de prendre une décision grave, lui exposaient toutes les données du problème, sans aller toutefois jusqu'à lui demander conseil. Il observa même que mieux il suivait la course du temps sur le cirque désert de l'horloge, mieux se déversaient en lui les faits divers banals, incidents ou secrets que Julia réingurgitait ensuite avec voracité. Car il devait non seulement écouter, mais encore répéter.

Le soir, après avoir liquidé les restes du repas de midi, Valentin reportait à la cuisine les restes des restes et Julia commençait à boire du café, substance qui avait la propriété de la faire dormir. Et, tandis que Valentin parlait, elle en absorbait bruyamment deux ou trois tasses qu'elle suçait très fort. Lui se versait de l'eau-de-vie dans un petit verre conique épais et lourd qu'il affectionnait beaucoup et qu'il ne vidait que la séance terminée, d'un trait.

— Ça ne va pas tout seul chez les Virole, dit Valentin.

— Non ! Qu'est-ce qu'il y a ?

— Y a du pétard au casino. Virole m'a raconté ça tout à l'heure.

— Il a engrossé sa bonne ?

— Pas tout à fait. Je veux dire : c'est ça, mais autrefois. Il a une fille de seize ans dont la mère Virole connaissait

pas l'existence. Il l'a eue, ça faisait pas trois ans qu'il était marié. Il lui donne une belle éducation, elle va passer son baccalauréat. Il a pas laissé tomber la mère non plus, il lui fait une petite rente.

— C'était donc bien ça qui creusait un trou dans leur budget que madame Virole s'expliquait pas.

— Comment sais-tu ça ?

De plus en plus, les monologues devenaient parfois dialogues et Valentin se demandait d'où Julia pouvait tenir tel ou tel ragot, car elle ne sortait jamais et ne voyait personne. La réponse était toujours la même :

— Tu te souviens pas ? C'est toi-même qui me l'as dit.

Cette fois-ci il se souvenait bien. Il n'avait jamais répété une chose pareille. Et de plus cette fois-ci il avait fait attention :

— Mais pourquoi as-tu dit : *c'était donc bien ça ? Pourquoi donc bien ?*

Il osait même la regarder avec insistance et inquisition. Elle savait bien qu'un jour il comprendrait ou devinerait mais ça l'amusait infiniment de reculer ce moment. Et puis il ne saurait pas *tout* en une seule fois, ce qu'il apprendrait pourrait le satisfaire un certain temps et le reste lui échapperait encore jusqu'à un certain incident ou peut-être pour toujours. Elle pensa brusquement que son toujours à lui serait sans doute plus long que le sien, si le toujours commençait à l'instant même. Elle le vit, si jeune encore, et la crainte et l'envie et la pitié la saisirent, et son cœur se mit à battre plus lentement, au rythme ralenti du malheur.

— Eh bien ? fit Valentin.

Pour la première fois depuis qu'elle le connaissait, il y avait dans sa voix une nuance d'agacement et d'autorité qui faisait très « mari ». Et comme c'était justement leurs rapports à lui et à elle qu'elle considérait avec sérieux, elle trouva *cela* comique.

— Qu'est-ce que tu t'imagines ? lui répondit-elle en riant.

Comme il avait très honte de l'air « mari » avec lequel il avait posé sa question, il baissa le nez et répondit :

— Rien.

Julia revint à madame Virole :

— Comment a-t-elle découvert ça ?

— C'est madame Saphir qui l'a mise sur la piste.

— Qui ?

— Madame Saphir, la voyante de la rue Taine. Elle s'est installée il y a six mois environ et toutes les bonnes femmes du quartier vont la consulter. Tu y es pas allée, toi ?

— Je suis pas une bonne femme, dit Julia.

— En tout cas, continua Valentin sans insister, la mère Virole va lui envoyer tout le quartier. Elle voulait même me forcer à y aller.

— Pour quoi faire ?

— Pour tout. La santé, les affaires, l'amour, la chance. Mais moi, j'y crois pas et en plus je m'en fous.

— T'as raison.

— Tu n'y es jamais allée, toi ? demanda-t-il timidement de nouveau.

— Il me semble que je te l'aurais dit.

Valentin ne parut pas avoir entendu cette réponse à

laquelle Julia avait donné, non sans efforts, un ton piqué. L'air lointain, il déclara :

— Ce qui m'épate, c'est que les gens ils se lassent pas de raconter leurs petites histoires. Quand j'ai appris que cette voyante s'était installée dans le quartier, je me suis dit qu'on n'aurait plus besoin de moi maintenant, mais c'est le contraire. Il en vient de plus en plus, des gens, je me demande même quelquefois s'ils ne se trompent pas d'adresse.

— Tu ne leur prévois pas l'avenir, tout de même ? demanda Julie avec inquiétude.

— Bien sûr que non que je ne leur dis pas la bonne aventure.

Il ajouta :

— Mais ça ne devrait pas m'épater. Ça n'est pas la même chose. Chez moi, les gens, ils se rendent pas compte qu'ils étalent leur vie privée.

Il réfléchit encore :

— Il est vrai que chez la bonne femme de la rue Taine ils demandent qu'on la leur étale pour eux. Ils ne déballet pas leurs petites histoires chez une voyante, ils attendent qu'elle les leur raconte.

Il conclut :

— Ça n'est pas du tout la même chose.

— Naturellement, s'empressa d'acquiescer Julia qui surveillait avec anxiété la marche des réflexions de Valentin.

Elle ne devinait pas qu'il n'en laissait paraître que ce qu'il voulait, et qu'il avait poussé l'expérience assez loin pour avoir acquis sur ce point quelques connaissances

précises. S'il ne parvenait pas à lui donner des notions fausses sur la marche du commerce ou le nombre de tournées qu'il offrait et se laissait offrir, il avait fini par se convaincre qu'elle ne pouvait pénétrer à l'intérieur de sa tête et que, si la petite voix qui monte directement du fond de la gorge au cerveau sans passer par l'oreille disait noir, la haute voix pouvait déclarer blanc sans que Julia s'en aperçût.

— Et quoi encore ? demanda-t-elle. Tu as bien vu six personnes aujourd'hui.

C'était vrai qu'il en avait vu six.

Alors il les reprit une par une dans le panier de sa mémoire, les secouait pour en faire tomber la petite monnaie de leur existence et les rejette dans le puits du souvenir.

Sa tâche est terminée. Julia peut aller se coucher. Lui aussi.

Il finit lentement sa deuxième cigarette de la journée. Il demande :

— Tu n'as pas une idée où on ira en vacances cette année ?

— Non. Je m'en fous.

— La première année, je suis allé à Bruges tout seul.

— C'était pas des vacances.

— Toi tu n'en as pas prises. L'année dernière, on est resté à cause de l'Expo. Tu ne veux pas qu'on parte tous les deux ?

— Mais si, mon trésor. Alors toi, tu as une idée ? Elle devinait bien qu'il avait une idée, mais pas laquelle, et, comme chaque fois qu'il constatait ce phénomène,

Valentin en tira quelque vanité.

— Pourquoi n'irait-on pas en Allemagne ?

— Moi je veux bien, répondit aussitôt Julia. Moi je m'en fous : ici ou là.

— Je connais un circuit touristique intéressant, dit-il en sortant un papier de sa poche. Huit jours en car somptueux et pas cher. Ça t'irait-il ?

— Je te dis : je m'en fous. Si c'est dans mes prix, on se l'offre.

— Je suis bien content, dit Valentin. Alors c'est entendu ?

— Oui, mon trésor.

— Remarque, dit Valentin, je ne crois pas qu'on y aille. Y aura la guerre avant.

— Mais non, pauvre idiot. Je te le dis, moi, qu'il n'y aura pas de guerre. Pourquoi sors-tu toujours des gourantes pareilles ?

Valentin avait laissé échapper cette restriction, mais il s'abstenait maintenant de toute allusion à ce sujet avec qui que ce soit. On ne l'en aimait que mieux.

Couché sur le dos, il essayait maintenant de découvrir la différence qu'il y a entre penser à rien les yeux fermés et dormir sans rêves. Comme d'habitude, cet effort l'amène à se réveiller aussitôt, neuf heures plus tard, et, toute la matinée, il se retrouve balayant, astiquant, nettoyant, et même quelquefois vendant. C'est surtout l'après-midi qu'il peut s'appliquer à suivre la marche de l'aiguille, la tête bien débarrassée des images que la vie quotidienne y laisse traîner. Valentin, l'œil fixé sur l'horloge poussiéreuse, ne se sent guère vide. Des

faisceaux de paroles quelconques traversent en crépitant une lande de gestes automatiques ou d'objets délavés, mais cela ne donne pas un désert. L'accent avec lequel Balustre lui a dit ce matin « j'ai du novémail pour vos cadres d'argent » permet à cette phrase de se répercuter indéfiniment avec la rigueur obsessionnelle des Hollandaises qui réclament pour le cacao. Et Valentin se met à observer cette écholalie que vient chasser, il ne sait pourquoi, une voix grave et anonyme qui réclame impérieusement « de la gomme, de la gomme, de la gomme » et qui s'éloigne entre deux haies de Balustre identiques pour disparaître au loin avec le bruit veule d'une serpillière tombant au fond d'un seau vide. Cependant les voix s'absorbent avec leurs ombres et les Balustre s'effacent avec les vues de Paris ou les photos de journal, surimprimés par des paysages indifférents mais inconnus aux éclairages plombés : ce sont des forêts par nuit blanche ou des océans avant la tempête. Valentin remarque qu'il n'y pleut jamais. *Sur le moment*, il ne remarque rien. Il fixe une branche, un galet, mais il perd de vue le temps. Le temps a poussé l'aiguille de dix minutes sans que Valentin l'ait surpris. Et depuis la branche, le galet, il ne s'est *rien* passé. Et tantôt il se retrouve, de lui-même, accroché à l'horloge, et tantôt il a déjà parlé qu'il se croit encore la proie des mirages et des répétitions.

En plus des clients qui achètent et de ceux qui n'achètent pas, cette seconde catégorie s'accroissant chaque jour aux dépens de la première, il y a les représentants de commerce, les porteurs de paquet, les

agents des différentes administrations, les mendiants enfin, dénomination sous laquelle Valentin comprend les bonnes sœurs, les quêteurs, les secrétaires d'organisations diverses, les marchands de bibles et de crayons, les vendeurs de tapis et de mains de fatma. Il n'achète rien, mais il veut bien donner. Le marchand de bibles commence à s'irriter, il passe régulièrement et n'a même pas encore réussi à placer un évangile. Il a même proposé d'en vendre un à condition ; il le reprendra si Valentin n'y a pas trouvé la solution de tous ses problèmes. Mais Valentin ne veut rien savoir, il lui offre un franc ; l'autre boude et s'en va, sans prendre l'argent. L'Arabe a renoncé aux joutes oratoires ; quelquefois il n'entre même pas, il se contente de sourire en passant. Par contre, les mendiants du quartier viennent régulièrement ; ils sont quatre et se gardent bien de répandre la nouvelle parmi leurs collègues de la rue Picpus ou de la place d'Aligre. Le patriotisme local fixe des bornes à la générosité de Valentin, qui n'est pas tout à fait sûr qu'il donne vingt sous par jour du lundi au vendredi et quarante sous le samedi au père Pommier, à N'à-qu'un-os et à Timothée tandis que miss Pantruche se contente de cinq francs qu'elle touche en une fois, le vendredi vers quinze heures. Miss Pantruche, en échange, fait l'éducation musicale de Valentin ; ayant brûlé les planches quarante ans plus tôt, elle peut chevroter un répertoire dont les derniers échos avaient dû s'effriter le onze novembre mil neuf cent dix-huit. Ça ennuyait énormément Valentin, mais il pensait qu'il devait en être de même dans tous les quartiers de Paris ; à en croire les

journaux, les artistes lyriques finissaient toujours ainsi. Il avait essayé de convaincre miss Pantruche de la banalité de son cas, mais il y avait renoncé en découvrant qu'il la peinait.

Intermédiaire entre le mendiant intégral et le vendeur d'inutilités, il y avait Jean-sans-Tête que Valentin affectionnait fort. Jean-sans-Tête, d'humeur farouche et légèrement xénophobe, n'aimait pas les nouvelles têtes dans le quartier. Valentin boutiquait rue de la Brèche-aux-Loups depuis plus d'un an qu'il n'avait pas encore reçu sa visite. Maintenant, une sympathie mutuelle leur permettait de se parler à cœur ouvert.

Ainsi, moins il avait de clients, moins il avait d'oisiveté. Pour conserver de celle-ci la quantité nécessaire, il décida de réformer son lever. Levé à cinq heures, il ouvrit à sept heures, gagnant ainsi deux heures pour surveiller le temps, dans la limpidité du matin ou la brume de l'aurore.

Jean-sans-Tête entra, porteur de balais de jonc. Il les posa soigneusement sur le comptoir et tendit la main vers Valentin.

— Cigarette, dit-il sans spécifier s'il s'agissait d'un ordre ou d'une prière.

Valentin la lui donna, en y joignant une boîte d'allumettes.

Jean-sans-Tête rejeta la première bouffée par le nez et regarda le bout allumé, attentivement.

— Pra, pra, pra, pra, pra, pra, fit-il. Pra, pra, pra, pra, pra, pra, pra.

— Qu'est-ce que tu as mangé ce midi ? demanda Valentin.

— Cuterie, répondit Jean-sans-Tête. Cuterie, pra, pra.

— Eh, eh, fit Valentin, tu t'es régalé.

Jean-sans-Tête se tapa sur la cuisse.

— La foire, dit-il en s'étranglant de rire. La foire.

Il leva un doigt en l'air, souleva une jambe et lâcha un pet. Puis, ayant éteint sa cigarette entre deux doigts, il en entreprit la mastication, lentement.

— Tu vas voir, dit-il en laissant couler un peu de jus de tabac sur sa barbe poivre et sel.

Il sonda l'une de ses poches et en sortit un morceau de boudin rongé aux deux bouts.

— Cuterie ! dit-il. Cuterie !

Avec les deux mains séparées, il indiqua une longueur de soixante-quinze centimètres environ ; par une demi-

rotation de l'une, qu'il l'avait barboté ; d'un coup de pouce, que la victime en était tout simplement Verterelle, le charcutier à trois boutiques de là.

— Tu as eu le temps de le manger entre là-bas et ici ? demanda Valentin.

L'autre fit signe que : naturellement, bien sûr.

— Et on ne t'a pas vu ?

Jean-sans-Tête cligna de l'œil. Prenant un de ses balais, il fit semblant d'en grignoter le manche, cependant qu'il absorbait voracement le bout de boudin encore subsistant.

— Tu es un malin, lui dit Valentin enchanté.

C'est bien ce que pensait Jean-sans-Tête qui acquiesce et qui s'assoit, presque repu.

— Et meussieu Brû, comment ça va, meussieu Brû, comment ça va, meussieu Brû, comment ça, comment ça, comment ça.

— Je n'arrive toujours pas à suivre la grande aiguille pendant plus de quatre minutes, dit Valentin en indiquant du regard l'horloge de Poucier.

L'autre, suivant le mouvement des yeux, demeura bouche bée ; mais il se retourna vivement vers Valentin lorsque celui-ci reprit la parole :

— Au bout de ce temps-là, ou bien c'est comme si je m'endormais, je ne sais plus à quoi je pense et le temps passe en échappant à mon contrôle, ou bien je suis envahi par les images, mon attention se détourne, et, de la même façon, le temps a coulé sans que je l'aie senti fondre entre mes doigts.

Jean-sans-Tête hocha la tête, compréhensivement.

— Pra, pra, pra, pra, fit-il, pra, pra, pra, pra, pra, pra, pra, pra, pra.

Songeur, il répéta même encore une fois cette phrase.

— Je surveille le temps, dit Valentin, mais parfois je le tue. Ce n'est pas ça ce que je voudrais.

L'autre leva les bras en l'air et les laisse retomber avec lassitude et compassion.

— Ce sont surtout les images qui gênent, continua Valentin. Il en vient de partout. Il y en a même que je ne connais pas. Des pays où je ne suis pas allé, des pays qui n'existent peut-être même pas.

— En voiture, dit Jean-sans-Tête, en voiture, en voiture.

Et, se levant, il tourna plusieurs fois autour de sa chaise en faisant le train. Puis, cessant brusquement cette activité, il s'assit pour redevenir un auditeur silencieux. Touché par cet intermède qui témoignait de l'intérêt profond que son interlocuteur prenait pour ses tentatives temporelles, Valentin continua :

— Il y a aussi les sons, les bruits, les mots, tout ce qui entre par l'oreille. Il y en a qui viennent de très loin, de radios qui hurleraient de l'autre côté d'une montagne. Il y a des phrases qui se répètent idiotement.

Il s'arrêta, il ne voulait pas gaffer.

Jean-sans-Tête hoche la tête et se leva.

— Cigarette, dit-il.

Ça voulait dire qu'il s'en allait.

Il rejeta une bouffée de tabac par le nez et tendit un balai à Valentin.

— Achète, dit-il. Achète.

Valentin le prit et demanda :

— C'est toi qui l'as fait ?

L'autre fit signe que oui.

— Loin, dit-il. Loin.

— Combien ? demanda Valentin.

— Vingt francs.

— C'est un balai pour milliardaire, dis-moi.

— Vingt francs.

Valentin se demanda si Julia devinerait qu'il avait acheté vingt francs un balai de jonc à un simple d'esprit. Ce n'était pas sûr. Le balai ne devait pas appartenir au domaine qu'elle déchiffrait.

Il donna les vingt francs à Jean-sans-Tête qui ne voyait pas de différence entre vingt francs, vingt sous et vingt milliards, mais Valentin ne voulait pas acheter au juste prix, au moins pour une fois. Les vingt francs furent empochés avec dignité. Jean-sans-Tête s'éloigna, ses balais sur l'épaule, allant n'importe où.

Valentin considéra son acquisition avec sympathie. Un clébard passant crottant lui permit d'essayer son ustensile sur le bout de trottoir qu'il considérait comme sien et pour la propreté duquel il lui arrivait souvent de collaborer avec les fonctionnaires de la ville de Paris chargés de l'assurer. Le résultat s'avéra satisfaisant. De l'autre côté de la rue, à cinq maisons de là sur la gauche, Houssette du pas de sa porte lui cria :

— Faudrait leur mettre un bouchon à ces sales bêtes !

Valentin n'entendit pas distinctement cette proposition qu'il aurait certainement contestée s'il en avait perçu la signification et répondit en agitant joyeusement son balai

comme un drapeau. Ce qui fit rire Houssette plein d'indulgence pour Valentin, comme d'ailleurs les autres commerçants du quartier.

Ayant accompli sa tâche voierière, Valentin rentra dans sa boutique en traînant son balai et en se livrant à des considérations un peu diffuses sur l'identification des chiens du quartier d'après la couleur et la consistance de leurs abandons. Il alla ranger sa nouvelle acquisition dans un placard de l'arrière-boutique, puis il revint s'asseoir à sa caisse et, levant les yeux vers l'horloge Poucier, il guetta de la grande aiguille le sautellement qui lui permettrait de prendre avec elle le départ, lui de l'immobilité, elle de son arrivée.

Comme toujours, la première minute est la plus facile. Mais dès la deuxième, il y a le sens de la phrase de Houssette. Qu'est-ce qu'il a crié au juste, l'épicier. Valentin entend alors distinctement une voix menue de poupée qui articule : « Faudrait leur mettre un bouchon à ces sales bêtes. » Pauvres chiens. Lorsqu'il rencontrera Houssette la prochaine fois, il lui dira : « C'est pas un bouchon qu'on devrait leur mettre, c'est un petit panier sous la queue. » C'est plus canin et puis ça fera rire Houssette. Valentin suit toujours la marche de la grande aiguille, mais il sent bien qu'il n'ira pas loin, écrasé par le poids des mots et des images. Mais lorsque Houssette apparaît, titubant comme il l'a vu le quatorze juillet dernier, Valentin comprend pourquoi Jean-sans-Tête lui a fait ce cadeau. Il sait maintenant que c'était un cadeau, les vingt francs l'autre ne les a demandés que par délicatesse.

Sans quitter l'horloge des yeux, il se voit allant prendre le balai dans la réserve. Il revient et, d'un seul coup, il nettoie Houssette. Il le pousse dans le ruisseau et le flot emporte l'épicier souriant. Valentin balaie ensuite les maisons, puis les trottoirs, puis le ruisseau lui-même. Il atteint la quatrième minute, très conscient de la chute des heures. Un gendarme passe à bicyclette. Il le balaie. Un autre passe à pied. Il le balaie également. Houssette revient entre deux gendarmes. Pourquoi le pauvre Houssette se déplacerait-il entre deux gendarmes ? Derrière eux, Houssette apparaît marchant entre deux gendarmes et suivi de Houssette encadré de deux gendarmes. Valentin oublie de les balayer et ils se sont aussitôt multipliés comme de la vermine. Suivant cette piste, il aperçoit une armée de Jean-sans-Tête montant à l'assaut d'une colline que défend une armée de décapités. Valentin donne un grand coup de balai, mais il s'y prend trop tard, des bouts d'images restent accrochés aux fibres de jonc, il insiste et c'est maintenant de la boue d'image. Il ne s'en dépêtre plus. Avec de grands efforts, de la méthode, du muscle, il parvient à rétablir le désert, mais alors il constate que cinq minutes ont passé dont il ne saurait rendre compte.

On ne réussit pas toujours à la première tentative. Il connaît maintenant la théorie, il lui manque une certaine souplesse dans l'application, et surtout plus de rapidité, plus d'intransigeance. Il faut balayer tout de suite. Une voix grelottante commence à lui chanter dans le fond de la nuque : « C'était la fauvette du », il ne la rate pas, il l'aplatit d'un coup sec, elle fait pschtt et c'est fini. Voilà

comment il aurait dû procéder tout à l'heure. Il range son balai derrière son oreille et se promet de faire mieux la prochaine fois.

Un gendarme entre. Pourquoi pas deux ? Sur demande du dit, Valentin Brû répond qu'il est bien Valentin Brû. Eh bien, on apporte à Valentin Brû son nouveau fascicule de mobilisation. Le nouveau fascicule de mobilisation est rose, rose d'une teinte plutôt gaie. D'un œil brouillé, Valentin apprend qu'il doit se rendre le dixième jour de la mobilisation au dixième dépôt colonial à Nantes.

— Cette fois-ci, ça y est, murmure Valentin.

— Ça y est quoi ? demande l'autre.

La consternation du marchand de cadres pour miniatures et photographies réjouit le gendarme.

— La guerre, répond Valentin.

L'autre rit.

— Elle n'est pas encore là, dit le gendarme.

— Elle est pas loin, en tout cas.

— Je ne suis pas venu discuter politique avec vous.

Le gendarme s'énerve contre le futur soldat de deuxième classe.

— Et puis, ajoute-t-il hargneux, vous n'avez pas à vous plaindre. Vous ne partez que le dixième jour, et pour Nantes encore ! Vous savez qu'il y en a de plus vieux que vous qui partent pour la ligne Maginot, et le premier jour encore ?

Valentin ne l'ignorait point. Il cherche une raison à l'injustice qui le favorise.

— C'est peut-être parce que j'ai fait campagne contre les Hain-Tenys Merinas ? suggère-t-il.

— Ça, je m'en fous, dit le gendarme. Mais faut que vous me rendiez l'autre.

— Il est en haut. J'habite au-dessus.

— Pouvez pas aller le chercher ?

— Oui. Mais je n'ai personne pour garder la boutique.

— Je vous attends. Vous ne devez pas en avoir pour longtemps.

Valentin n'avait pas l'air d'apprécier cette solution. Il trouvait que ça la foutait mal, un gendarme dans un magasin. Et s'il le transformait en client ?

— Vous avez tout ce qui vous faut comme cadres ? lui demanda-t-il.

— Ce n'est pas le moment de plaisanter, dit le gendarme. Allez me chercher l'autre fascicule, je vous attends ici.

Valentin avait oublié la vie militaire. Qu'un homme lui donnât ainsi des ordres, il la trouvait saumâtre. Décidément, la guerre approchait bien vite.

— J'y vais, dit-il sobrement.

Il monta l'escalier, entra chez lui, la porte était ouverte, comme il le pensait, il n'y avait personne, sauf le monstre qui somnobavait dans la cuisine, c'est-à-dire que, comme il s'en doutait, Julia était sortie. Il trouva sans peine son livret militaire rangé soigneusement dans une pile de draps et redescendit. On fit l'échange des fascicules.

— Voilà une bonne chose de faite, dit le gendarme avec esprit.

— Il n'est venu personne pendant mon absence ? demanda Valentin.

— Personne.

— Ça marche pas fort en ce moment, soupira Valentin. Avec tous ces bruits de guerre.

Le gendarme salua silencieusement et s'en fut. Il passait ensuite chez Houssette et Valentin attendit patiemment sept heures pour aller cordialement proposer à l'épicier de prendre un verre au café des Amis.

— Vous avez eu votre nouveau fascicule, vous aussi ? demanda Valentin.

— Oh, ça ne veut rien dire, répondit l'épicier.

— Dans quel sens ?

— Ça veut pas dire qu'il y aura forcément la guerre.

— Bien sûr.

— Si on pensait à ça, on vivrait pas.

— Naturellement, dit Valentin. J'ai pas à me plaindre, je vais à Nantes.

— Ça veut rien dire, dit l'épicier. Ensuite on peut vous envoyer ailleurs.

— Bien sûr.

— Et puis s'il y a la guerre, on sera bombardé partout. Vous verrez Paris, qu'est-ce qu'on prendra.

Il rit avec optimisme.

— Vous restez à Paris ? demanda Valentin audacieusement.

— Vous en faites pas pour moi, répondit Houssette avec une discrétion qui attrista Valentin.

— Enfin, dit Valentin, ça donne toujours du travail aux gendarmes.

— Il a fait beau aujourd'hui, hein ? dit Houssette. Valentin n'avait pas spécialement remarqué. Au mois de juin, il trouvait ça naturel. Il répondit au hasard :

— Superbe.

Le temps qui passe, lui, n'est ni beau ni laid, toujours pareil. Peut-être quelquefois pleut-il des secondes, ou bien le soleil de quatre heures retient-il quelques minutes comme des chevaux cabrés. Le passé ne conserve peut-être pas toujours la belle ordonnance que donnent au présent les horloges, et l'avenir accourt peut-être en pagaye, chaque moment se bousculant pour se faire, le premier, débiter en tranches. Et peut-être y a-t-il du charme ou de l'horreur, de la grâce ou de l'abjection, dans les mouvements convulsifs de ce qui va être et de ce qui a été. Mais Valentin ne s'était jamais complu dans ces suppositions. Il n'en savait pas encore assez. Il voulait se contenter d'une identité bien sectionnée en morceaux de longueurs diverses, mais de caractère toujours semblable, sans la teinter des couleurs de l'automne, la laver dans les giboulées de mars ou la marbrer de l'inconstance des nuages.

— Ça ne va pas ? demanda Houssette.

— Moi ? Si donc !

Ils entrèrent au café des Amis et s'assirent après avoir salué tout le monde. Ils commandèrent deux pernods.

— C'est le gendarme qui vous a coupé la chique ? Moi, c'est la troisième fois qu'on me change mon fascicule, y a pas encore eu la guerre pour ça.

— Tant va l'autruche à l'eau qu'à la fin elle se palme, répliqua Valentin.

— Pah ! Buvez donc un coup, ça vous remettra.

Ils trinquèrent et Valentin fit une grimace.

— Vous êtes bien le premier Français à qui je vois faire

la grimace en buvant du pernod, dit Houssette.

— C'est à cause de tous les trucs que j'ai attrapés aux colonies, dit Valentin.

— Alors fallait prendre autre chose.

— Je voulais voir si ça me faisait toujours mal.

Houssette le regarda, gravement.

— Vous êtes un drôle de type, conclut-il.

Ce n'était pas du tout ce que Valentin avait envie de paraître. Il était déçu.

— Pas plus drôle qu'un autre, répliqua-t-il avec un peu de vivacité.

— Oh ! je disais pas ça pour vous vexer.

— Moi non plus, moi non plus.

Ils reprirent une gorgée de poison.

— Et les affaires, ça marche ? demanda Houssette.

— Non. De plus en plus mal. Je sais pas comment on s'en tire.

— Le criez pas trop fort, lui conseilla Houssette.

C'était vrai. Et Julia qui lui répétait tout le temps : surtout cause pas ! cause jamais !

— Enfin faut pas trop se plaindre, conclut-il d'un air satisfait.

Maintenant, naturellement, et à tout point de vue, fallait qu'il pose la même question à Houssette. Ça allait de soi.

— Et vous ? demanda-t-il.

— La bouffe, dit Houssette avec mépris, la bouffe, ça marche toujours. Quand les affaires sont prospères, on bouffe parce qu'on est content, et quand ça marche plus, on bouffe pour se consoler.

— Vous croyez qu'on mange quand on est triste ? dit Valentin.

— Et les gueuletons après les enterrements ?

— C'est peut-être parce que les gens sont ravis.

Cette réponse attira de nouveau sur Valentin le regard inquisiteur de Houssette.

— Vous croyez que tous les gens sont des salauds ? dit l'épicier.

— Ça, non !

— Alors ?

Valentin n'avait rien à répondre.

Houssette ne cessait de l'examiner sans chercher à cacher sa curiosité et Valentin se demanda pourquoi tout à l'heure il l'avait *vu* entre deux gendarmes. Était-ce de la devinerie comme se plaisait à en faire Julia ou de l'imagerie sans rapport avec le Houssette ici et maintenant présent ?

Ils restèrent ainsi quelques instants sans rien dire. Ils ne paraissaient pas gênés par ce silence.

— Et vott dame, dit à la fin l'épicier, on la voit pas souvent ?

— Non, dit Valentin qui s'étonna de se trouver dans la situation de questionné, lui qui avait soutiré tant de confidences aux gens du quartier et même à des inconnus.

Il se répéta la maxime juliaque « cause jamais », mais il trouva qu'un non pouvait passer pour un peu grossier.

— Elle sort jamais, ajouta-t-il.

— Elle a de l'agoraphobie ? demanda l'épicier avec précision.

Valentin ne se souvenait pas avoir lu ce mot dans le

petit dictionnaire français Larousse. Depuis Diégo-Suarez, il a dû oublier. Si le temps ne le prenait tant, il pourrait en recommencer la lecture.

— Un peu, répondit Valentin.

— On n'en a pas un peu, répliqua Houssette. On en a ou on n'en a pas. Tous les médecins vous le diront.

— Oui, dit Valentin. Mais elle, c'est un cas.

Il trouva ça bien inventé, mais il avait peut-être tout de même trop parlé.

— Et naturellement, c'est nous qui vous invitons, dit Paul.

— C'est toujours vous, dit Valentin.

— Toujours ? Ça ne fera jamais que deux fois en un an, remarqua Julia. Depuis l'Expo, il a eu le temps de gagner de quoi nous offrir du caviar.

Devant le magasin, une Delage avec un capot long comme ça les attendait. Quelques commerçants du quartier s'étaient même déplacés pour l'étudier de plus près. Des enfants, près d'elle, rêvaient.

— Je vais pas me mettre là-dedans ! s'écria Julia.

Valentin, au contraire, avait hâte de s'y enfourner.

— On va nous foutre des cailloux, continua Julia. Et puis, tu sais conduire un outil pareil ?

Paul ne daigne répondre et s'installe au volant. Valentin s'assoit derrière. Julia se résigne à monter.

On démarre dans un silence plein de grandeur et Valentin salue de la main les amis et connaissances, muets. Lorsque la voiture eut disparu, les gens rentrèrent chez eux en silence.

Pendant le trajet, Julia n'ouvrit pas le bec, cependant que Paul, de temps à autre, lançait quelques mots en arrière tels que : « Et ton voyage en Allemagne ? Faudra nous raconter ça ! Le commerce marche ? Où voulez-vous aller ? », mais Valentin, tout à la joie de l'automobilisme passif, ne répondait que par des indistinctions.

Chantal les attendait au Paltoquet, un restaurant

haupouël des Champs-Élysées. Elle avait eu tant de courses à faire, la pauvre péquinoise, qu'elle n'avait pas pu accompagner son époux jusque dans ces quartiers lointains perdus du douzième arrondissement.

— Et Marinette ? demande Julia.

— On l'a mise en pension, à Bouffémont.

Ça n'épate pas Julia.

— Toujours aussi garce ?

— Elle s'améliore, dit Paul d'autant plus calmement qu'il sent que Julia dit ça sans conviction. Qu'est-ce que vous prenez ? demande-t-il à la ronde.

— Un coquetèle, dit Julia.

Les Butraga ne réagissent pas, ébaubis.

— Qu'est-ce que tu veux ? lui demande Valentin, amusé, qui ne connaît ce vocable que d'après les recettes de *Marie-Claire*.

— Draille ? Manhattan ? Rose ? énumère le loufiat.

— Rose, répond Julia sans hésiter.

— Quatre, s'empresse d'ajouter Paul.

— Pas du tout, proteste Valentin. Moi, je veux un sirop.

— Pamplemousse ? Ananas ? Tomate ? demande le loufiat qui, croyant avoir affaire à un rigolo, sourit finement avec complicité.

— Qu'est-ce qu'est le plus à la mode ? dit Valentin.

— Le pamplemousse, je crois, répond le loufiat enchanté d'avoir un client aussi spirituel.

— Donnez-moi un sirop de pamplemousse.

Il regarde les Butraga qui eux-mêmes le regardent.

Il regarde les zozores au beau-frère, les jambes à la belle-sœur, puis se tourne vers Julia :

— Alors, toi, tu sais ce que c'est qu'un rose ?

— Tu crois que je vais me laisser épater ?

Cependant le maître d'hôtel arrive avec ses cartons, et ça recommence.

— Caviar pour tout le monde ? propose Paul.

Julia hésite. Offre-t-il pour qu'on refuse ? Et si ça ne l'emmerde pas qu'on accepte, va-t-elle se laisser coller un truc qu'elle n'aime peut-être pas ? C'est délicat. À chaque proposition de Paul, elle essaie ainsi de jouer au plus fin. Valentin, lui, n'a l'air d'hésiter sur rien. On dirait que, depuis huit jours, il ne fait que penser à son menu. Et c'est vrai.

Il examine avec curiosité les roses et boit son jus de pamplemousse à titre expérimental. Il le trouve bien peu sucré pour du sirop. Chantal a l'air de s'emmerder. Julia manque d'allant. Chacun des trois autres le constate et se demande à part soi quelle peut bien en être la raison. La fortune subite du beau-frère a sans doute cessé de l'irriter. L'atmosphère des repas de famille a changé, et personne ne sait pourquoi.

— Et ce voyage en Allemagne ? demande Paul à Valentin.

Heureusement qu'il y a ce voyage en Allemagne, sans ça, de quoi parlerait-on ? Encore de la politique : intérieure, et Paul partage maintenant les opinions de Julia sur les fonctionnaires, les impôts, les assurances sociales et le reste ; extérieure, et alors, de bouton de guêtre en trousse à boutons, on en revenait toujours aux pensées intimes d'Hitler, que chacun se vantait de connaître, et aux crosses de fusil dont la vente

embellissait chaque jour, indifférente à l'accroissement de l'optimisme des uns et du pessimisme des autres.

— Huit jours en car, dit Valentin sobrement.

Il dirige un regard tendre et reconnaissant vers Julia qui lui a offert ce voyage. Au mois de juin, lorsqu'il a fait son bilan, il a constaté qu'il a gagné dans l'année moins de trois mille cinq cent trente-sept francs et 50 centimes. Avec cette absence d'argent, il ne pouvait raisonnablement pas aller en vacances avec Julia. Mais celle-ci avait résolu très simplement la question, d'abord en faisant surgir des possibilités financières dont elle s'abstint de préciser la source (l'héritage de Nanette peut-être), ensuite en renonçant au voyage : elle ne bougerait pas plus cet été que les précédentes années. Après s'être laissé convaincre. Valentin avait été à l'agence touristique allemande où il eut la veine d'obtenir le dernier billet, tant cette tournée avait de succès.

— Les autres voyageurs avaient tous des barbiches blanches, dit Valentin, et quelques-uns leur femme.

— Des officiers en retraite, bien sûr, dit Paul.

— C'est ça, dit Valentin, et tous bonapartistes. On m'a mis dans le fond et on est passé par Strasbourg. On a traversé le Rhin. C'est beau.

— Tu avais un passeport ? dit Paul.

— Bien sûr, dit Valentin.

— Comment t'y étais-tu pris ? dit Paul.

— Tu le prends pour un con ? dit Julia.

Paul ne répondit pas.

Valentin sourit et reprit :

— On a d'abord été à Elchingen et à Ulm. La campagne

de 1805. Il y avait un type qui expliquait. Les petits vieux regardaient surtout les cartes. Moi, comme j'en avais pas, on m'en prêtait, mais après, quand on partait...

— Vous êtes allés à Berchtesgaden ? dit Paul.

— Non. Pour quelle raison ?

— L'interromps pas, dit Chantal. Ça t'a plu, l'Allemagne ?

— Y a des vieilles villes. Iéna, Weimar. Mais avant on est allé à Eckmühl. Campagne de 1809. Tout ça, c'est des victoires contre les Autrichiens, je me permets de vous le rappeler.

— Autrichiens, Allemands, c'est la même chose maintenant, dit Paul.

— Le tour passe pas par Austerlitz, parce que c'est en Tchéco-Slovaquie, dit Valentin.

— Qu'est-ce qu'ils pensaient des Sudètes ? dit Paul.

— On leur causait pas, aux Boches. Ils étaient patriotards en diable, tous les petits vieux, et moi, tu sais, je ne sais pas l'allemand.

— C'est une drôle d'idée de leur part, aux Allemands, d'organiser un voyage comme ça, dit Paul.

— Pour le rapprochement des peuples, qu'ils disent. Mais ça n'a rien rapproché du tout. Tu vas voir.

— Il peut pas raconter tranquillement, dit Chantal.

— On bouffe bien ici, remarque incidemment Julia dont la bienveillance stupéfie Paul.

— Oui, ce n'est pas mauvais, concède-t-il.

Il ne peut s'empêcher d'ajouter :

— C'est un des meilleurs restaurants de Paris.

— Ça m'étonne pas, dit Julia dont l'affabilité dépasse

les bornes.

Paul en a presque l'appétit coupé.

— Là-bas, on mange mal, dit Valentin.

— Dame, dit Paul, on peut pas avoir à la fois du beurre et des canons. Goering l'a bien dit. Ou Goebbels.

— Tu vois, dit Julie à Paul, si tu vendais trop de crosses de fusils, on boufferait ici comme des cochons.

— Rien ne dit que là-bas Valentin ait mangé avec des marchands de canons, réplique Paul.

— Je ne crois pas, dit Valentin. Sauf peut-être à Ratisbonne, où c'était bon et où je me suis trouvé à la même table que des Allemands. Après Ratisbonne, on est remonté sur Bayreuth, où l'on joue de la musique, et l'on a suivi la vallée de la Saale, comme l'armée de Napoléon. À léna, on nous a montré la maison d'un philosophe allemand qui, le jour de la bataille, l'appelait l'Âme du Monde.

— Qui il appelait comme ça ? demanda-t-on.

— Napoléon.

— Il faut reconnaître que Napoléon, c'était quelqu'un, dit Paul.

— Faire tant d'histoires pour mourir à Sainte-Hélène, faut être con, dit Julia.

Le lendemain, on leur avait montré le champ de bataille où le 14 octobre 1806 Napoléon avait détruit l'armée prussienne. On les avait également conduits à Auerstaedt, où, le même jour, Davout avait remporté une victoire parallèle. Et le soir ils avaient couché à Weimar. Le lendemain, visite de la maison de Goethe.

— Ah ! oui, Goethe, dit Paul.

— Qui donc c'était ? dit Julia. Tu me l'as déjà dit, mais chaque fois je l'oublie.

— L'auteur de *Faust*, de *Werther* et de *Mireille*.

— Il avait du talent, dit Paul.

— Paraît que pour la poésie, il y tâtait, dit Valentin. Il collectionnait aussi les cailloux et les antiquités, il en remplissait sa maison. On nous a expliqué qu'il adorait Napoléon et que, quand les Prussiens ont été battus, il a déclaré qu'il y avait qu'à s'incliner et à être au mieux avec les Français, puisqu'ils étaient les plus malins et les plus forts. Parce que les Prussiens, ils avaient pris une de ces piles, à Iéna, quelque chose de monumental. Le royaume de Prusse avait tourné en eau de boudin et ils pensaient plus qu'à être copains-copains avec les Français.

— C'est bien le caractère allemand, dit Paul.

— Seulement il y avait quand même des Prussiens qui voulaient pas des Français et qui se préparaient à leur tomber dessus. Goethe, il les avait en horreur, ces gars-là. D'ailleurs, il était même un ami personnel de Napoléon, qui lui avait donné la Légion d'honneur.

Paul rougit. Il l'aurait à la prochaine promotion.

— Le type d'Iéna non plus il les avait pas à la bonne les Prussiens qui s'énervaient. En 1813, quand ils ont commencé à se requinquer, il disait, le type d'Iéna, que les Allemandes aimaient mieux héberger six Français qu'un cochon russe et trois Russes qu'un volontaire allemand.

— Pourquoi qu'ils vous racontaient tout ça ? dit Julie avec un bon sens brumeux.

— Pour le rapprochement franco-allemand sans doute,

dit Valentin. Mais les petits vieux, ils marchaient pas. Ils ricanaien en disant entre eux que leurs écrivains et leurs philosophes aux Allemands, c'était pas des hommes et qu'en France on n'avait jamais vu de foutriquets pareils, même du temps de la guerre de Cent Ans.

— Y a eu Cauchon, dit Chantal.

— En tout cas, dit Valentin, les Allemands se sont vexés, et, après, à part Lützen, on n'a vu que des défaites. Ils nous ont même fait passer par Rossbach.

— Qu'est-ce qu'il y a eu là ? dit Paul.

— Les Français y ont pris une sérieuse piquette en 1757.

— 1757 ! Alors ça n'aurait pas dû être dans le programme.

— C'était une vacherie, dit Valentin. Et on a terminé à Leipzig, où ils nous ont montré le monument de la Bataille des Nations. Du 16 au 19 octobre 1813. Après ça les Français ne sont jamais plus retournés sur la rive droite du Rhin. Les petits vieux ils en pleuraient de rage.

— Si c'était au programme, dit Julie avec un bon sens de plus en plus ébouriffant, ils n'avaient pas à se plaindre.

— Ils espéraient toujours que les Saxons changeraient pas de camp et que Napoléon remporterait finalement la victoire.

— Quels gamins, dit Julia.

— Eh bien, dit Paul, tout ça est fort instructif.

— Pas tellement, dit Valentin.

— Alors, pourquoi as-tu fait ce voyage ? dit Chantal.

— Je vous ai emmerdés, dit Valentin, avec mon voyage ?

— Tu nous en as plus raconté que sur Madagascar, dit Chantal.

— À Madagascar, dit Valentin brusquement, on replante les morts.

— Quoi ? firent les trois autres.

— On les enterre, dit Valentin, et puis au bout d'un certain temps on les tire de là et on va les enterrer ailleurs.

— Quels sauvages, dit Julia.

— C'est comme en histoire, dit Valentin. Les victoires et les défaites, elles n'ont jamais leur fin où elles se sont passées. On les déterre au bout d'un certain temps pour qu'elles aillent pourrir autre part.

— C'est malheureux qu'il ait pas beaucoup été à l'école, dit Julia. Il aurait pu écrire dans les journaux.

— Tu n'as pas voulu que j'essaie de passer mon baccalauréat, dit Valentin.

— T'aurais perdu ton temps, dit Julia. Te voilà marchand de cadres, reste marchand de cadres et débloque de temps à autre si ça te fait envie. Mais pas trop souvent, ajouta-t-elle.

— Je vous trouve changés tous les deux, dit Paul.

— C'est vrai, dit Chantal.

— Vous aussi, dit Julia.

Ils s'examinèrent tous les quatre en silence pendant que le maître d'hôtel tripotait le canard avec des simagrées de chirurgien.

— Quand Paul aura la Légion d'honneur, dit Julia, on verra même plus qu'il a de grandes oreilles.

— Tu as deviné ? demanda Paul en rougissant.

— Tu vois, dit Chantal à Julia, autrefois tu aurais ajouté en interpellant les garçons : n'est-ce pas, messieurs ?

— C'est ce que je te dis, on vieillit. Pas vrai ? demanda-t-elle au sommelier qui lui versait un chouïa de pinard avec des simagrées d'évêque.

— Oh, madame ! répondit cet homme.

— C'est tout ce que vous savez dire ?

— Laisse-le donc, dit Chantal.

— Je ne lui fais pas de mal, dit Julia. Je remarque simplement qu'il est pas causant.

— Dis-moi, Valentin, reprit Paul qui, par superstition, ne tenait pas à ce qu'on revienne sur « sa » Légion d'honneur, dis-moi, qu'est-ce que tu voulais dire tout à l'heure avec tes histoires macabres ?

— Faut que je vous l'avoue, dit Valentin. Des fois je parle sans réfléchir.

— Tu ne serais pas prophète, par hasard ? dit Paul.

— J'espère que tu ne te fous pas de Valentin, dit Chantal indignée.

— Mais non, je dis ça sérieusement, et je le dis d'autant plus sérieusement que moi je n'y crois pas, aux prophètes.

— Moi non plus, dit Valentin.

— Mais tout à l'heure, insista Paul, tu ne voulais pas insinuer des choses, sur l'avenir ?

— Je n'ai pas bien compris, dit Valentin.

— Où veux-tu en venir avec ton léna ? Qu'il va y avoir la guerre et qu'on va être battus ?

En entendant ces paroles, les larbins et les loufiats qui voltigeaient autour de la tablée de meussieu Butagra s'immobilisent, horrifiés.

— Nous parlons d'un film, dit Paul dans le vide avec un sourire plat.

Les serviteurs rassérénés se replongent dans leurs activités.

— Oui, dit Paul à Valentin. Où veux-tu en venir ? Qu'est-ce que ça prouve ? Et soixante-dix ? Et quatorze-dix-huit ? Qu'est-ce que tu en fais ?

— Tu cherches la petite bête, dit Chantal.

— Il s'énerve, dit Julia.

— Un marchand de crosses a tout de même le droit de s'énerver quand on met son biftèque en cause, dit Paul.

Il dirigea son index vers Valentin :

— Insinuerais-tu que mes crosses de fusil ne sont pas bonnes ?

— Tu ne m'en as même pas fait cadeau d'une seule, dit Valentin.

Paul n'avait rien à répondre à ça.

— Tiens, dit Valentin, ce serait une idée. Un médaillon encastré dans une vraie crosse de fusil. Joli cadre pour les photos de militaire, vous ne trouvez pas ?

— C'est pas encore avec ça que tu feras fortune, dit Julia.

Valentin rit de bon cœur, tandis que Paul achevait de manger rêveusement son canard.

Après Munich, la vente des cadres devint de plus en plus incertaine ; elle ne reprit guère que pour la Noël. Parfois, des jours entiers se passèrent sans que Valentin vît entrer un client, et les gens du quartier, n'ayant plus de nouvelles histoires à lui raconter que dans la mesure où ils participaient à la grande, ne venaient plus que rarement lui confier les détails de plus en plus menus d'une vie concassée par les manchettes de journaux. D'ailleurs, le voyage en Allemagne du cadrier n'avait pas été sans inquiéter son voisinage. On se perdait en conjectures sur les raisons réelles d'une semblable excursion et l'on avait même prononcé le mot d'espion. Le mystère paraissait d'autant plus grand que les réponses de Valentin aux différents interrogatoires rendaient les questionneurs encore plus perplexes. Enfin, bien que Valentin eût découvert la prudence, on n'ignorait pas qu'il considérait la guerre comme inévitable et la paix prolongée avait, pour certains, diminué l'intérêt que présentaient ses propos cependant vagues ; et certains parmi ces certains pensaient même que c'était volontairement que Valentin provoquait cette opinion. Sans l'amitié fidèle de quelques honorables commerçants comme Houssette, Virole, Crampon et Poucier, il aurait même pu voir se coaguler autour de lui une hostilité que son insuccès commercial à lui seul n'aurait pu dissoudre. Par contre, la voyante de la rue Taine, qui avait annoncé la paix à toute sa clientèle, avait acquis un prestige tel que

des dames du seizième faisaient le voyage de Reuilly rien que pour la consulter.

Après le Jour de l'An, la vente des cadres cessa de nouveau totalement. Le premier visiteur n'apparut que le cinq janvier. Jean-sans-Tête s'assit et dit :

— Cigarette.

Et Valentin lui en donna une. Ce qui l'émerveillait maintenant dans l'existence de Jean-sans-Tête, c'était qu'on l'avait rappelé au moment de Munich. Jean-sans-Tête partit, tout comme un autre, et même il revint. Son séjour aux Armées semblait avoir été idyllique et l'on pouvait conclure de ses propos qu'il n'avait pas dessoûlé pendant huit jours. Valentin le soupçonnait maintenant de comédie, ou plutôt il se comprenait lui-même comme commerçant du quartier l'interviouvant, lui Valentin, sur le voyage d'Allemagne lorsqu'il interrogeait Jean-sans-Tête sur ses activités de réserviste.

— Bonne année, lui dit-il.

Jean-sans-Tête se tapa sur la cuisse, comme quelqu'un à qui on raconte une bien-bonne particulièrement sélectionnée.

— Faut reconnaître, dit Valentin. Cette année, on n'y coupe pas.

Jean-sans-Tête, qui en avait assez de fumer, reporta son désir immédiat sur l'acte de manger et, comme il n'avait sous la main que du tabac, il entreprit de l'absorber.

Valentin le regardait faire et remarqua que maintenant il ne mâchait plus que de tout petits mégots.

— C'est meilleur de fumer, non ? lui dit-il.

Jean-sans-Tête ne s'était pas rendu compte.

— Bonne année, dit-il. Bonne année. Bonne année. Pra pra pra pra pra pra pra. Bonne année.

Valentin fit comme lui et se tapa sur la cuisse d'un air hilare.

— Bonne année, continua Jean-sans-Tête, et, l'index recourbé, il ajouta : tac tac tac tac tac tac tac tac. Boum ! Boum ! hurla-t-il avec une telle force qu'il se fit peur à lui-même et qu'il alla se cacher derrière une chaise.

— Ça sera gai, soupira Valentin.

Caché, Jean-sans-Tête tremblait en silence, comme un chien.

— Et après ? dit Valentin.

L'autre se remit lentement debout et il avança, les poignets joints, avec la démarche d'un batelier de la Volga. Il s'arrêta devant la caisse derrière laquelle était assis Valentin et, posant ses mains sur la plaque de cuivre démodée qui, du temps de Chignole, avait connu le louis d'or, il murmura :

— Faim ! Faim !

Valentin hocha la tête.

— Et tu vas raconter tout ça aux autres commerçants du quartier ?

Jean-sans-Tête sourit d'un air rusé et se mit à réciter d'une voix aiguë et à toute vitesse :

*La cigale ayant chanté
Tout l'été
S'en alla crier famine*

Chez la fourmi sa voisine.

Eh bien, dansez maintenant.

— Est-ce que tu n'en sautes pas ? dit Valentin.

— Boum ! boum ! fit de nouveau Jean-sans-Tête avec énergie, et il courut, frémissant, se blottir derrière une chaise.

— J'ai encore fait des cauchemars cette nuit, dit Valentin. Il y avait une sorte de lande, j'allais vers un village perdu dans cette brousse, et le village puait. On le sentait de très loin. Quand j'y arrivai, je ne trouvai que des baraques abandonnées, et des charognes d'animaux pavaient les rues. Ça fait plusieurs fois que je rêve des trucs comme ça.

Toujours recroquevillé, Jean-sans-Tête pleurait en silence.

— Assieds-toi donc, dit Valentin.

D'un geste, l'autre signifia qu'il préférerait rester ainsi.

— Grâce à ton balai, reprit Valentin, je suis parvenu à suivre le temps, rien que le temps, pendant plus de sept minutes. Mais maintenant je comprends que je ne dois pas le suivre, mais le tuer. Lorsque, m'étant échappé après tant d'attention, je me retrouve un peu plus tard à la place même d'où je suis parti sans bouger, est-ce que c'est comme quand on dort sans rêver ?

Jean-sans-Tête resta coi.

Un gendarme entra.

Il salua fort poliment le patron et l'informa de sa mission : il venait changer le fascicule de mobilisation de Brû (Valentin). Ayant énoncé son désir, d'autant plus

légitime qu'il ne dépendait pas d'une subjectivité capricieuse, mais de l'objectivité des plans de défense de l'État, le gendarme, jetant un regard distrait autour de lui, aperçut Jean-sans-Tête qui, derrière sa chaise, présentait tous les signes de la trouille la plus abjecte. Assez surpris, quoiqu'il en eût vu d'autres, le gendarme allait peut-être procéder à une enquête méthodique, lorsqu'il s'entendit demander s'il désirait récupérer l'ancien. Et comment, qu'il désirait récupérer l'ancien, c'était même une partie essentielle de sa mission ! Il sortit de sa carnassière le nouveau fascicule. Valentin apprit ainsi qu'il devait se rendre le onzième jour de la mobilisation au dixième dépôt colonial à Nantes. Il gagnait un jour, mais pourquoi ?

Sans vouloir expressément vexer le gendarme, il lui dit :

— Ça ne me change pas beaucoup.

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ?

répondit le gendarme allègrement.

Le personnage caché derrière la chaise altérait cependant la joie pure que le militaire mettait à remplir sa fonction. Valentin s'en aperçut.

— Garde à vous ! cria-t-il.

Jean-sans-Tête se redressa d'un bond et obtempéra, superbe, en même temps que le gendarme d'ailleurs.

— Demi-tour à droite, droite ! En avant, marche ! Une, deux ! Une, deux ! Ouvrez, porte ! Une, deux ! Une, deux !

Et Jean-sans-Tête précédé du gendarme sortit de la boutique au pas cadencé.

Valentin les regarda s'éloigner. Il va revenir, songea-t-il en pensant au gendarme. Il enleva la clenche de la porte qui donnait sur la rue et monta chercher son livret militaire.

L'appartement était vide, comme d'habitude, ou, plutôt, comme les rares fois où il s'en était assuré. Il négligea d'aller dans la cuisine jeter un coup d'œil sur la somnolence du monstre et voulut traverser la chambre pour fouiller dans l'armoire sous la pile de draps, lorsqu'il se retrouva voguant sur le parquet. Il avait buté dans quelque chose de mou.

Il s'agissait de Julia.

Elle se trouvait là tout de son long, avec les façons d'une morte.

C'est complet, pensa Valentin, et il restait là. Puis il songea : ma vie va être changée, et presque en même temps : la sienne aussi. D'où, très vite, il conclut : je ne suis pas si égoïste que ça, puisque je pense à elle. Puis, encore plus vite, il se demanda pourquoi le mot égoïste avait éclaté comme ça dans ses réflexions. Alors, il sauta par-dessus le corps de Julia et descendit l'escalier en courant. En bas, il se heurte au gendarme qui a l'air furieux.

— Ma femme est morte, lui dit-il, je cours chercher un médecin.

Il laisse là le militaire qui se demande si on a le droit de clamser tandis qu'on change un livret-fascicule.

Valentin court. En fait, il ne court pas chez un médecin, car il n'en connaît pas. Julia n'avait jamais un malaise et lui-même égrotaît en bonne santé. Valentin court chez

Poucier pour demander secours. Poucier et sa femme foncent derrière Valentin, bientôt suivis par Houssette et par la fleuriste. Le gendarme monte aussi pour s'assurer une priorité. Il y a maintenant deux défaillantes à secourir, car le monstre, sorti de sa cuisine, pique une crise d'épilepsie révélant ainsi un mal qu'elle avait su cacher.

Valentin voit les gens tourner autour de lui, un pandémonium de personnes actives et efficaces. Il ne sait comment, un médecin arrive. Gagné par cette fureur utilitaire, Valentin fait l'échange de son fascicule de mobilisation et le gendarme s'en va satisfait et Valentin se félicite de n'avoir pas été tellement inférieur à sa tâche.

Le docteur vient ensuite le trouver pour lui annoncer avec des précautions que cette dame n'était point morte.

— Un ptit ictus, qu'il dit. Restera probablement paralysée. Quant à votre souillon, c'est une épilo. Vous faudra quelqu'un d'autre pour soigner votre mère, mon garçon. C'est vingt francs, mais, ne craignez rien, je reviendrai.

— Foutue histoire, dit Julia lorsqu'elle put s'exprimer quelques jours plus tard. Tu es emmerdé, hein, mon pauvre chou ?

— Ça ne sera rien, dit Valentin.

— Merde, qu'est-ce qu'il te faut, dit Julia, je suis drôlement sonnée.

— Je te dis que ça ne sera rien.

— Et l'autre connarde qui s'offre le haut mal. Il faut que tu la foutes à la porte et que tu trouves quelqu'un pour me soigner.

— On peut pas garder les deux ? suggéra Valentin que déchire la pensée de jeter dehors le pauvre monstre et qui se sait incapable de procéder à sa liquidation.

— Et avec quoi les paieras-tu ?

Valentin baisse le nez. Julia le regarde.

— Pauvre trésor, soupire-t-elle. Tiens, ce que tu vas faire : tu vas écrire des papiers grands comme ça pour demander une bonne et tu les mettras chez les commerçants du quartier.

— C'est une idée, dit Valentin.

Et il se met aussitôt à la besogne.

— On met combien on lui donne ?

— Tu n'es pas fou ?

— Ça va être dur pour la payer, dit Valentin dont le commerce demeure déficitaire.

— J'ai un peu d'argent à gauche, dit Julia. Mais ça va pas faire long feu.

Valentin se gratte la tête.

— On pourrait vendre autre chose que des cadres, dit-il. En m'y prenant mieux, j'y parviendrais peut-être.

— T'as une trop petite tête, lui dit Julia en lui caressant les cheveux.

Elle le revoit habillé en militaire. Mais il ne passe plus devant sa porte, il est assis dans une camionnette, les jambes pendantes, à côté d'autres soldats. Est-ce hier ou pour plus tard ?

— Je pourrais rengager, suggéra Valentin, il y aurait la prime. Que je re-sois remilitaire tout de suite ou dans trois mois...

— Tu es stupide, dit Julia.

Valentin n'insiste pas. Il a encore d'autres suggestions à faire :

— Paul me trouverait peut-être un emploi parmi ses ouvriers. Quoique je n'aie pas envie de contribuer à l'armement du monde, s'empresse-t-il d'ajouter.

— Tu vois.

— Il aurait peut-être un filon ? Une planque ?

— Compte pas là-dessus. Il a l'air de copiner avec toi, mais c'est une vache.

— Tu crois ?

— Il peut pas te blairer depuis que t'as tripoté Chantal à l'Expo.

— Il m'a vu ?

— Chantal lui a dit, bien sûr.

— Et toi, comment le sais-tu ?

— Elle me l'a dit, bien sûr.

Comme on pouvait parler de lui ! Valentin en fut tout particulièrement affecté. Il eut un espoir :

— Vous nous avez vus ?

— On vous a vus que quand on s'est retrouvé.

Valentin se gratta la tête.

— Tu avais deviné ?

— Peut-être bien que non.

Julia sourit :

— Et toi qu'est-ce que tu devines ?

— À propos de quoi ? demanda-t-il surpris.

Elle ne répondit pas.

— Je vais aller distribuer mes papelards, dit Valentin.

Il mit un certain temps à cause de tous les renseignements qu'il devait donner sur la maladie de son

épouse. Lorsqu'il rentra, un peu fatigué par la répétition des propos qu'il avait dû tenir, Julia lui dit aussitôt :

— Tiens, tu vas me rendre un service.

— Bien sûr.

— Tu prendras un carton grand comme ça, tu écriras dessus : « Je serai là demain » bien lisiblement et tu iras le mettre avec quatre punaises sur la porte du deuxième à gauche, escalier du fond, du douze de la rue Taine.

— Exécution immédiate, dit Valentin.

Il calligraphia l'inscription et, tout en admirant son œuvre, dit :

— Voilà. J'y vais. Douze rue Taine, escalier du fond, deuxième gauche ?

— Oui. Mais. Attends voir. Tu sortiras par la cour. Dans le fond, il y a une porte qui donne dans une impasse qui aboutit entre le chantier de bois et le chaudronnier. Avant le chaudronnier, sur la droite, il y a un passage. Tu verras une porte peinte en bleu. Tu la pousSES et tu te trouves dans la cour du douze de la rue Taine. La clé est dans le tiroir, là, une clé neuve. La perds pas.

— Aie pas peur. Mais si quelqu'un me trouve en train d'épingler cet écriteau et me demande ce que je fous là, qu'est-ce que je répondrai ?

— Tu ne rencontreras personne.

— Elle est habitée, cette maison.

— Quand on sait s'y prendre, on ne rencontre personne.

— Je ne sais sûrement pas.

— Risque, et tu sauras.

— Qu'est-ce que je répondrai ?

— Tu répondras : merde. On est en République, il me semble.

— Plus pour longtemps, dit Valentin.

— Tu as deviné ça ?

— Je n'ai rien deviné. C'est écrit tous les jours dans les journaux.

— Sais-tu lire ce qui est écrit sur la figure des gens ?

Valentin ne répondit pas.

— Ce n'est pas difficile, dit Julia.

— Je sais lire ce qui n'est pas écrit sur le cadran du temps.

— Ça te servirait à rien, dit Julia.

— Un jour, dit Valentin, j'ai vu Virole entre deux gendarmes. Non, c'était Houssette. Oui, Houssette, pas Virole. En tout cas, ça n'est jamais arrivé.

— La mère Virole a la mort derrière elle, dit Julia.

— Tu le lui as dit ?

— Elle est prévenue.

— Je ne me mêlerai pas de la vie des gens, dit Valentin.

— Tu feras comme tu voudras.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Madame Saphir gagne des mille et des cents. Tu vas la remplacer jusqu'à ce qu'elle aille mieux.

— Mais je n'y crois pas aux voyantes ! s'écria Valentin. Et puis, je t'assure que je suis pas doué.

— Tu diras n'importe quoi.

— Mais c'est madame Saphir que les gens viennent voir. Ils ne viendront pas me voir, moi.

— C'est madame Saphir qu'ils verront.

— Tu ne veux pas que je me déguise en femme ?

— Tu ne seras pas déguisé. Tu seras très joli.

— Mais ma voix, ma taille...

— Tu te mettras un voile sur le visage. J'en ai un très beau avec les signes du Zodiaque. Tu te tasserai sur ta chaise et tu changeras ta voix de façon à ce qu'elle ne ressemble à rien.

— Pour les nouveaux clients, je ne sais pas si ça pourrait aller. Mais les anciens, ils soupçonneront quelque chose.

— T'en fais pas, dit Julia, quand les gens ont décidé de marcher y a plus moyen de les arrêter. C'est plus de la connerie, c'est de la rage.

Sur la porte, une pancarte : *Madame Saphir. Passé. Présent. Avenir. On entre si la serrure n'est pas fermée à clé. On prend son Numéro Magique sur la table et l'on attend d'être appelé par le nombre de coups de sonnette correspondant au dit Numéro. Tarifs humanitaires.* Valentin punaisa son carton par-dessus, tout en admirant la clarté des instructions et en s'étonnant que Julia eût été capable de les rédiger. Il s'étonna d'ailleurs de s'étonner encore.

Il descendit l'escalier sans avoir rencontré personne comme Julia le lui avait suggéré, traversa la cour du douze, rue Taine, reprit le passage, puis le long boyau qui longeait le chantier de bois, referma une porte à clé.

Ayant ainsi savouré les mystères de Paris, il se retrouva chez lui. Avant de remonter rendre compte du succès de sa mission, il se proposa de s'offrir un verre. Cette fois-ci, il sortit tout simplement par le couloir dans la rue.

Il aperçut un attroupement autour d'une camionnette qui stationnait devant chez Virole et qui démarra dès qu'il se fut joint aux curieux.

— Comme si dans les temps que nous vivons y avait pas autre chose à faire, dit quelqu'un.

Valentin aperçut Houssette.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est Virole qu'a tué sa femme, dit Houssette.

— Eh bien, dit Valentin.

Ils se dirigèrent automatiquement vers le café des Amis. Valentin se demandait comment il aurait pu savoir que « Houssette entre deux gendarmes » voulait dire « Virole dans un car de police ». Il se demandait également si, Julia n'étant pas tombée paralysée, madame Saphir aurait évité à madame Virole son sort ou le lui aurait annoncé. Et il se demandait enfin — il n'y avait pas encore pensé — si madame Saphir avait prévu la maladie qui interrompait sa carrière.

— Alors, dit Houssette en s'asseyant, le roi d'Angleterre va venir nous faire une visite.

— C'est signe de guerre, murmura Valentin.

Mais ils furent emportés par le flot de la conversation générale. Comment ça s'était passé au juste ? De quel côté se trouvaient les torts ? Elle lui cassait les pieds, mais c'était pas une raison pour la supprimer. Une si brave femme ! Un si brave homme ! Dans quelle époque vivait-on pour qu'un si brave homme tue une si brave femme ?

— Et la voyante de la rue Taine l'avait prévenue, elle l'a dit à madame Balustre qui me l'a répété. Elle disait à madame Balustre : Madame Balustre, j'ai une sacrée méfiance à l'égard d'envers mon mari. Madame Saphir me l'a dit : « Madame Virole, qu'elle m'a dit, attention, vous êtes bien capable de pas mourir dans votre lit à cause de votre époux. » Voilà ce que madame Saphir a dit à madame Virole à ce qu'a dit madame Balustre.

Valentin se tourna vers le si bien renseigné. C'était Verterelle qu'un veuvage sincère avait longtemps éloigné des bistros. Julia aurait pu aussi lui dire, à madame Verterelle, qu'elle mourrait dans son lit. Mais lui,

Valentin, qu'est-ce qu'il aurait pu leur dire à madame Virole et à madame Verterelle ? Qu'elles gagneraient à la loterie et qu'elles vivraient jusqu'à cent vingt ans dans une villa sur la Côte d'Azur ? Ça leur aurait fait plaisir et ça les aurait pas empêchées de cronir.

Autour de lui, la conversation se développait en un brouhaha joyeux, comme celui que provoquent les grandes catastrophes. Valentin se revit ouvrant la porte qu'il croyait sans fonction, marchant dans cette impasse juste derrière sa maison et qu'il ne connaissait pas, circulant dans cet immeuble de la rue Taine comme s'il avait été invisible. Une pichenette avait suffi pour le faire chavirer dans un monde d'actes sournois et pseudonymes. Il s'y sentait curieusement à son aise, et, puisque Julia lui offrait un nouveau métier, il jugea décidément de bien mauvais goût de le refuser.

— Ça vous laisse rêveur, cette histoire, hein ? dit Houssette.

— C'est pas seulement ça, dit Valentin. Va y avoir encore un autre changement dans le quartier. Je vais fermer boutique.

— Pas possible ?

— Je ne fais plus mes affaires. J'ai trouvé un emploi. Dans le centre. En attendant des temps meilleurs.

Il vit que Houssette le croyait. Valentin, troublé, eut envie de le détromper. Il admira la facilité avec laquelle il avait créé dans l'esprit raisonnable de l'épicier une petite zone d'erreur. Jusqu'à présent, il pensait que le langage devait formuler la vérité et le silence la cacher. Les phrases qu'il prononcerait devant les clients et clientes de

madame Saphir, ce n'était même pas des zones d'erreur qu'elles formeraient, mais des zones de trouble où l'illusion pourrait rester en suspens jusqu'à la fin d'une vie.

À la première personne qui viendrait le voir, il lui apprendrait qu'elle épouserait un prince hindou. Pas forcément en premières noces, ni même en secondes. Ça ouvrirait des possibilités : elle pourrait attendre, joyeusement, les lourdes conséquences de la sénilité. La première cliente fut une jeune femme.

— Vous allez vous marier avant peu, dit Valentin, d'une petite voix de fausset qui faillit le faire rire.

— Je suis mariée depuis huit jours, dit la consultante.

— C'est bien ce que je disais. Le temps ne compte pas pour nous autres. Hier, demain, qu'est-ce que c'est en face de l'Éternité ?

Si je lui en fous pas plein la vue avec ça, se dit Valentin assez satisfait de son éloquence. Mais la fille était coriace :

— Madame, l'Éternité c'est bien joli, mais pour moi ce qui compte, c'est pas hier, c'est demain.

— Hier compte aussi, dit Valentin. Sans hier, demain n'existerait pas.

— En tout cas, je suis mariée depuis huit jours.

— Que désirez-vous savoir ?

— Tout.

— C'est beaucoup, dit Valentin d'une voix lugubre.

— Madame, je paierai ce qu'il faudra.

Merde, se dit Valentin, ce n'est pas si facile que ça. Julia charrie ; elle aurait dû me faire répéter avant de me lancer là-dedans. Pauvre Julia, c'est encore bien beau

qu'elle ait eu cette idée.

— Je vais me concentrer, annonça-t-il avec force.

La jeune personne trouva ça tout naturel.

Est-ce que je vais lui faire le coup du prince hindou ? se demanda Valentin. C'est tout ce que j'ai trouvé à moi tout seul, ce n'est peut-être pas suffisant. Puis il s'aperçut qu'il ne pourrait plus battre ses records sur l'horloge de Poucier. Il lui semblait pourtant qu'il commençait à atteindre une certaine maîtrise du temps, mais il se demandait pourquoi un nombre précis de secondes en plus, ou en moins, avait une influence sur ce qui, justement, dépassait toute mesure. Et si dix minutes se réduisaient parfois à un clin d'œil, ce clin d'œil se référait toujours à la vie d'un homme, avec son début et sa fin. Le tremplin du temps n'était-il pas une balançoire ? Et Valentin se balançait.

Lorsqu'il se retrouva derrière son voile astrologique, il s'aperçut que la consultante dormait. Il donna de petits coups sur la table et annonça d'une voix forte :

— C'est dix francs, madame.

La madame sursauta, allongea ses dix balles et sortit, l'œil hagard. Valentin se félicita. Ce n'est pas mal comme début, se dit-il, et, suivant les instructions de Julia si bien expliquées, d'ailleurs, sur la porte, il donna deux petits coups de sonnette pour faire entrer le numéro deux. Mais personne n'apparut. Valentin se gratta la tête ; il y avait trois possibilités : que le numéro deux se soit endormi ; que le numéro deux soit reparti et qu'il y ait un numéro trois ; enfin, qu'il n'y ait pas de numéro deux, c'est-à-dire qu'il n'y ait pas non plus de numéro trois, ni personne.

Dans le premier cas, il n'y avait pas de raison pour que deux nouveaux coups de sonnette réveillassent plus le sujet que les deux précédents ; dans le second cas, donner trois coups de sonnette était la solution juste ; dans le troisième cas, ça n'avait aucune importance. Valentin donna donc trois coups de sonnette. Un meussieu entra, qui déposa sur la table son numéro d'ordre, le numéro deux ; il s'assit en souriant d'un air futé.

Un qui se croit un petit malin, se dit Valentin, mais comment le contrer ? Quel métier !

— Vous ne saviez donc pas que je n'étais pas parti ? dit le petit malin. Et je préfère vous prévenir tout de suite qu'il n'y a pas de troisième client. Il ne semble pas que vous le sachiez non plus.

— Pour nous autres, dit Valentin, le deux et le trois sont un et le même. Le temps est double : le passé et le futur, et pourtant il est triple puisqu'il y a le présent.

— Si la consultation est de trois francs, dit le petit malin, et que je ne vous en donne que deux, vous ne trouverez pas que c'est la même chose.

— La consultation est de vingt francs, dit Valentin décidé à saler cet emmerdeur. Payables d'avance.

Le type allongea ses vingt balles et Valentin les recouvrit pudiquement avec le Numéro Magique de l'individu. Mais, ce faisant, il avait montré sa main et il s'aperçut que l'autre avait biglé dessus, très intéressé. Valentin, aussitôt, sentit le flic et il en conclut qu'il n'avait vraiment pas été long à se faire pincer. Est-ce qu'il irait en taule ? Est-ce qu'on allait en prison pour devinerie ?

L'autre attendait patiemment, il avait l'air sûr de lui et

doucement ironique.

Quel sale con, se dit Valentin. Julia l'aurait possédé, elle. Je gâche le métier. Et il soupira.

— Alors ? demanda le numéro deux.

— Un de vos collègues vous veut du mal, commença Valentin.

— Et comment est-il ? demanda l'autre qui ne pouvait plus s'empêcher de se montrer narquois.

— C'est un brun moustachu, avec un chapeau melon, un pébroque et de gros godillots.

— Et une cicatrice sur la joue droite ?

Valentin ne tomba pas dans le piège.

— Sur la joue gauche, dit-il.

— C'est lui, murmura le consultant abasourdi.

— Il va vous gratter dans une affaire dont vous vous occupez tous les deux.

— L'affaire des voleurs de soucoupes ?

— Egzactement. Il va vous couper l'herbe sous le pied, si vous n'y prenez garde.

— Qu'est-ce que je dois faire ?

— Ça fera dix francs de plus, dit Valentin.

L'autre s'empressa de les aligner.

— Trouvez-vous demain matin, à sept heures, devant le Sacré-Cœur, et vous verrez vous-même ce que vous aurez à faire.

— Devant le Sacré-Cœur ?

— Devant le Sacré-Cœur.

L'autre faisait l'air perplexe.

— Vous vous foutez de moi, finit-il par dire.

— En tout cas, dit Valentin, je ne vois pas ce que vous

risquez en allant devant le Sacré-Cœur.

— Ça, c'est vrai.

— Je vais vous dire encore autre chose.

— Oui ?

— À propos de votre femme. Y a un type qui tourne autour, un de vos collègues.

— Comment est-il ?

— Un brun, moustachu. Avec un chapeau melon, un pébroque, et de grosses godasses.

— Vous êtes sûr ?

— Je le vois.

— Alors, c'est Anatole. Je m'en doutais.

— Méfiez-vous-en, c'est un coquin. Je regrette de ne pouvoir vous garder plus longtemps. Revenez me voir si vous avez d'autres difficultés. Je vous laisserai maintenant la consultation à dix francs.

— Je vous remercie.

Le hambourgeois hésitait.

— Vous devriez mettre des gants, finit-il par dire.

— C'est moi qui vous remercie, dit Valentin.

Le hambourgeois s'en fut.

Valentin le regarda par la fenêtre traverser la cour. Il sentit que l'autre irait plus loin, jusqu'au Sacré-Cœur.

Puis, Valentin donna trois coups de sonnette, puis quatre, mais sans succès. Il alla jeter un coup d'œil dans le salon d'attente : il était vide. Qu'est-ce que Julia racontait, qu'elle faisait des affaires d'or ? Que le salon désemplissait pas ? Il lui fallut attendre une heure le numéro trois, c'était miss Pantruche. Cela rentrait dans le jeu.

— Que désirez-vous savoir ? demanda Valentin en s'égosillant.

Oui, que pouvait-elle bien désirer savoir, la pauvre loque ? Si elle voulait s'entendre raconter son passé, Valentin possédait toute la documentation désirée.

— Si vous êtes voyante, dit miss Pantruche en se penchant vers lui pour essayer de la dévisager à travers son voile, si vous êtes voyante, vous devriez savoir ce que je désire savoir.

Et dire que cette épave se permet de faire sa sceptique, soupira Valentin. Il fallait marquer un point.

— Vous désirez connaître l'avenir, articula-t-il.

— Voilà ! approuva triomphalement miss Pantruche.

Mise en confiance, elle ne cela pas plus longtemps l'objet de sa visite.

— Je ne veux savoir qu'une chose, dit-elle. S'il y aura la guerre.

Ainsi, cette vieille pochetée miséreuse allait foutre en l'air dix balles pour entendre solennellement ce que tout esprit sensé pouvait lui apprendre gratuitement. Ce que les gens sont drôles, pensa Valentin, puis il découvrit que le coup « y aura la guerre » ressemblait au coup du prince hindou. Ça finissait toujours par arriver, à moins de clamser avant. Valentin essaya du neuf.

— Rassurez-vous, madame, déclara-t-il de sa plus parfaite voix de châtré, y aura pas la guerre.

Le visage de miss Pantruche se contracta.

— Moi qu'espérais, murmura-t-elle.

— Et pourquoi ? demanda Valentin, avec curiosité, en oubliant son personnage, mais l'autre n'y fit pas attention

et répondit.

— Ça leur ferait les pieds à tous ces salauds, dit miss Pantruche. Une bonne guerre qui les emmerde tous et qu'en tue le plus possible. Les commerçants, les proprios, les flics, les fonctionnaires, les vedettes de cinéma, les curés, les cyclistes, en l'air ! en l'air ! des bonnes bombes là-dedans ! qu'il en reste plus que des petits morceaux ! de tout petits morceaux ! Ah ! les vaches ! L'année dernière avant Munich, je jouissais. La gueule des gens, ça valait mille. Car ils sont lâches avec ça, les fumiers. Et puis, le plus fumier et le plus lâche, le Daladier, il a arrangé ça. Mais je me disais que c'était que partie remise. Alors, vous croyez vraiment qu'il y aura pas la guerre ?

— Il ne s'agit pas de croire, mais de savoir, déclara Valentin.

— Évidemment, dit miss Pantruche atterrée.

— C'est tout ce que vous désiriez savoir ?

— Oui, madame.

— Je Vais vous apprendre autre chose : vous aurez, vendredi prochain, une déception financière. Vous n'encaisserez pas la somme d'argent sur laquelle vous comptez.

— Par exemple !

Valentin se demanda ce qui la sidérait le plus : la précision de la pythonisse, ou la défection du marchand de cadres.

— Je ne vois pas pour quelle raison msieu Brû me donnerait pas ma thune, dit miss Pantruche avec une pointe d'agressivité.

Je suis donc le seul à lui donner régulièrement cent sous le vendredi, se dit Valentin, qui songea tout à coup que ce n'était pas suffisant qu'elle trouvât la boutique fermée ; elle serait bien capable de monter au premier.

— Surtout, ajouta-t-il d'une voix épouvantante, n'insistez pas ! n'insistez pas ! Ça vous foutrait la poisse.

Miss Pantruche, épouvantée, se tut pendant quelques instants, puis elle dit d'une voix pleurnichante :

— J'aurais mieux fait de rester chez moi. Vous m'apprenez que de mauvaises nouvelles.

— J'en ai pourtant une bonne en réserve.

— Quoi donc ?

— Pour vous, exceptionnellement, la consultation sera gratuite.

— Oh ! merci bien, madame ! merci bien !

Et miss Pantruche s'éclipsa, sans plus tarder, de peur que madame Saphir ne change d'avis et ne lui réclame, à la dernière minute, un peu de pognon. On savait jamais, avec ces gens-là.

Il s'était si vite intéressé à son métier que le lendemain matin, à sept heures, il se trouvait devant le Sacré-Cœur. Levé à cinq heures et demie, il avait installé Julia de façon à ce qu'elle puisse attendre l'arrivée du monstre, puis il était passé chez madame Saphir pour épingler un petit écriteau avertissant les clients qu'elle ne viendrait pas avant deux heures. Après avoir acheté *Marie-Claire*, il avait pris le métro. Cette lecture lui fit rater deux correspondances, mais que n'apprit-il pas ? Une double page l'intéressa fort, destinée à convaincre la lectrice qu'elle ne savait pas grand-chose de Paris, de son histoire, de sa topographie ou de ses curiosités. Valentin s'aperçut qu'à ce sujet, son ignorance était immense. Non seulement il ne connaissait guère que quelques gares et quelques-unes des rues d'un de ses quarante-huit quartiers, mais par contre toutes les voies dénommées léna, la plaque 306, rue de Charenton et le cimetière de Reuilly, quoi encore ? de vagues et rapides aperçus des grands boulevards et des Champs-Élysées, et le souvenir des pavillons d'une expo maintenant démolis, mais encore il ignorait l'existence du chef gaulois Camulogène, l'inexistence du géant Isoré et la longueur du réseau du chemin de fer métropolitain, dont il utilisait présentement les services. Il apprit également que Montmartre, qui n'était pas le point le plus élevé de Paris, ce qui le déçut un peu, voulait probablement dire mont de Mars, et qu'on pouvait supposer, sans trop d'extravagance, qu'un temple

consacré à ce dieu s'élevait, du temps où tout le monde parlait latin, sur l'emplacement où l'on avait, après la guerre de 70, construit la basilique, conséquence de la défaite de 71.

Ayant réussi, à la troisième tentative, à descendre à la station Abbesses, Valentin, encore tout surpris par le nombre de choses que venait de lui révéler son magazine (féminin), parvint, après quelques détours, devant le Sacré-Cœur. Il en admira l'architecture importante, quoiqu'il lui préférât celle du Saint-Esprit, puis, se retournant, il aperçut Paris qui frissonnait joyeux au soleil de juin. Il ne s'était jamais imaginé que ce fût aussi grand et, désespérant d'identifier sa petite maison de la rue de la Brèche-aux-Loups, il reporta son attention sur les dômes et les clochers, mais sans plus pouvoir leur donner de nom qu'aux étoiles de la nuit. Il oubliait qu'il venait ici pour voir si son client suivrait son conseil, trouvant important pour lui de le savoir, afin de mieux connaître son nouveau métier ; il ne craignait pas d'être reconnu, habillé comme d'ailleurs il l'était toujours, à l'exception de la veille, c'est-à-dire en homme.

Ayant donc oblitéré son spécialiste, il regarda longuement la ville en se disant, avec un peu de tristesse, que bientôt il n'en resterait plus grand-chose. Les deux précédentes guerres avaient passé sans grands dommages. Mais la prochaine ! Il se retourna pour examiner le Sacré-Cœur et haussa les épaules. Il ne croyait pas aux curés, ni à leurs histoires. Il leur reconnaissait seulement un certain goût pour l'architecture et, peut-être aussi, pour la musique.

Tournant le dos à la basilique, il essaya d'identifier des monuments. La tour Eiffel se distinguait, mais les Invalides ? l'Arc de triomphe ? le Panthéon ? l'École militaire ? le Val-de-Grâce ? Notre-Dame-des-Victoires ? Toutes ces constructions pour chacune desquelles *Marie-Claire* indiquait quelque détail savoureux. Et, comme c'était drôle, elles avaient toutes une origine ou une destination guerrière. Même le Sacré-Cœur se liait au sort des armes. Paris se consacrait-il donc toujours au dieu Mars ? En songeant à lui-même et aux autres Parisiens de ses amis, de Houssette à Jean-sans-Tête, cette considération projeta Valentin dans un abîme de stupeur.

Il en émergea un peu plus tard avec cette remarque : qu'il se plaçait au centre du monde et qu'il ne se l'était jamais dit. Devant toutes les toitures de la capitale, il y avait sans doute quelque ridicule à le penser encore. Mais en y réfléchissant un peu, Valentin ne vit aucune raison valable pour changer d'opinion. Tournant de nouveau le dos à la ville, il revint à la basilique et, en y voyant entrer des fidèles dès cette heure matinale, il estima que la religion devait avoir du bon pour ce qui était de passer le temps et que, pour les personnes un peu solitaires ou abandonnées, ça leur faisait de la compagnie. D'ailleurs, il ne se répétait là que l'avis de Julia sur la question et, s'en étant rendu compte, il se demanda si, par hasard, il n'aurait pas une idée personnelle sur la question et précisément il en avait une, à savoir qu'une religion à, et pour, soi tout seul devait avoir son charme. Cette perspective le fit sourire et, comme à ce moment il aperçut le hambourgeois, son sourire mit quelque temps à

s'effacer.

Son client disparut d'ailleurs très rapidement et Valentin n'eut pas le loisir de commenter le phénomène, car, allant de découverte en découverte, il venait de repérer dans un square une statue qui lui parut suffisamment étrange pour mériter de s'en approcher plus, ce qu'il fit, La situation dans laquelle se trouvait le personnage statufié et l'inscription qui ornait le socle intriguèrent Valentin à l'extrême, et cela d'autant plus qu'il ignorait tout de la vie et des opinions du chevalier de La Barre. Il se référa au numéro de *Marie-Claire* qu'il tenait toujours à la main, mais on n'y soufflait mot de cette curiosité. Ce n'était certes pas sans raison qu'on avait placé là cette statue et, comme il s'agissait d'un chevalier, donc encore et toujours d'un militaire, Valentin, après quelques hésitations, supposa qu'étant donné le site il pouvait s'agir d'un Mars enchaîné et il lui parut aussitôt que nul dieu ne pouvait mieux convenir à sa religion personnelle.

Huit heures sonnèrent alors et Valentin s'empressa de rentrer rue de la Brèche-aux-Loups pour le cas, bien improbable, où ses petites annonces auraient eu de l'effet ; avec l'assassinat de madame Virole, les gens avaient sans doute dû penser à autre chose. Lorsqu'il fut au coin de la rue, il ne vit aucune queue de candidates devant sa porte, mais la voiture des Brabaga. Ça devait arriver, puisqu'il leur avait écrit. Mais il traîna chez les commerçants des alentours avant de se décider, prenant pour prétexte le sort fait à ses affichettes. Ayant surtout recueilli de nouveaux commentaires, d'ailleurs assez

semblables aux anciens, sur l'assassinat de madame Virole, il se décida finalement à rentrer chez lui. Il trouva Chantal et Julia qui se maraient.

— Aucune bonne s'est annoncée ? demanda-t-il après avoir salué familialement Chantal.

— Non, répondit Julie en riant.

— N'est-ce pas qu'elle va très bien ? dit Valentin à Chantal.

— Mais oui, dit Chantal. Tu m'as fait peur avec ta lettre.

— N'empêche que je peux pas bouger, dit Julie avec entrain.

— Comment va Paul ? demanda Valentin.

— Il a un travail fou avec le réarmement, dit Chantal. Il prétend que dans l'armée française il y aura bientôt deux fusils par soldat.

— Il restera plus qu'à leur en mettre un entre les jambes, dit Julia.

— Tu me feras toujours rire, dit Chantal.

— Tu sais pourquoi on se tordait quand tu es arrivé ? dit Julia.

— Non, dit Valentin. Pourquoi ?

— Parce qu'on trouvait ça pas ordinaire d'avoir eu une bonne épileptique sans jamais s'en apercevoir.

— C'est drôle, en effet, dit Valentin.

— Et qu'on le découvre juste le jour où je tombe paralysée ?

— C'était un grand jour, dit Valentin.

— Y a de ces coïncidences, dit Chantal.

— Il voudrait qu'on la garde, dit Julia.

— Tu as tort, dit Chantal à Valentin. D'abord, ce n'est pas un métier pour elle. Si un jour elle tombe sur le fourneau ou bien d'une échelle ? Et, naturellement, vous n'êtes pas assurés.

— On est pas fous, dit Julia. Tu vois, ajouta-t-elle pour Valentin.

— Je reconnais.

Mais Valentin venait de trouver une solution : madame Saphir engagerait le monstre pour lui faire son ménage et pour ouvrir aux clients. Le coup de la sonnette et du Numéro Magique était pas au point ; il allait réformer ça.

— Comment vont les affaires ? demanda Chantal.

— Plus que mal, dit Valentin. D'ailleurs, vous avez vu : on ferme boutique.

— Mais comment allez-vous vivre ? Ça va vous faire des frais, cette maladie.

— Tu nous prêteras bien un peu d'argent, dit Julia.

— Bien sûr, bien sûr, dit Chantal.

— Ayez pas peur, dit Valentin. J'ai trouvé une situation.

Les deux femmes le regardèrent avec curiosité, mais pour des motifs différents.

— Ça a l'air de t'étonner autant que moi, dit Chantal à Julia.

— Qu'est-ce que tu as trouvé ? dit Julia qui ne devinait pas quel mensonge inventerait Valentin et que cela amusait beaucoup.

— Tu ne le sais pas encore ? dit Chantal, étonnée, à Julia.

— J'ai trouvé un emploi chez une cartomancienne, dit

Valentin.

— Qu'est-ce que tu racontes ? dit Chantal incrédule.

Julia s'esclaffa.

— C'est une cartomancienne qui a trop de clients, dit Valentin, alors elle m'en refile une partie.

— Ça ne tient pas debout, dit Chantal. Les hommes ne lisent jamais dans les cartes.

— Je serai habillé en femme, dit Valentin.

Julia s'étouffait de rire.

— Tu ne veux tout de même pas que je te croie, dit Chantal.

— C'est pourtant vrai, dit Valentin qui savourait les délices de la vérité améliorée.

— Mais tu ne vas pas savoir, dit Chantal sérieusement.

— Si, dit Valentin.

— Tu sais lire dans les cartes, toi ?

Valentin alla chercher un jeu, le battit.

— Coupe, dit-il.

— On fait couper deux fois, dit Chantal.

— Moi, je ne fais couper qu'une fois.

Il étala cinq cartes ; l'as de trèfle, le roi de carreau, le roi de cœur, le deux de trèfle et le deux de pique.

— Un homme blond, dit Valentin, en mettant le doigt sur l'as de trèfle.

— Mais l'as de trèfle n'a jamais voulu dire un homme blond, dit Chantal.

— J'ai une méthode à moi, dit Valentin.

— Connarde, dit Julia, tu vois donc pas qu'il te fait marcher.

— Quelle vache, dit Chantal furieuse. J'ai failli le croire.

— Dès qu'on aura une bonne bonne, dit Julia, Valentin rouvrira la boutique.

— Tu veux pas savoir la suite ? dit Valentin à Chantal.

— Je ne veux rien savoir, dit Chantal.

On sonna.

— Ça c'est une bonne, dit Valentin avec satisfaction en allant ouvrir.

— Tu vas le laisser choisir une bonne ? s'étonna Chantal. Je ne te reconnais plus.

— Bien sûr que non, dit Julia, mais j'en ai reçu un bon coup.

— C'est pas ça ce que je voulais dire.

— Enfin ! dit Julia.

— Je t'enverrai un spécialiste, dit Chantal.

— Tu peux te le mettre quelque part, dit Julia. Les médecins ça vaut, tiens, les diseuses de bonne aventure.

— Dis-moi, il n'y a pas du vrai dans ce que racontait Valentin tout à l'heure ?

Valentin revenait.

— C'était la couronne des commerçants du quartier pour madame Virole. Combien aurais-tu donné ?

— Rien du tout, dit Julia, puisque tu n'es plus commerçant.

— Tout de même, dit Chantal hypocritement, s'il va rouvrir.

— J'ai donné dix francs, dit Valentin.

— Tu es fou, dit Julia.

Il avait donné vingt francs, mais elle ne le devinait pas. Peut-être qu'elle ne devinerait jamais plus rien, et qu'il resterait madame Saphir toute sa vie. Ce serait une

curieuse existence, mais comment le savoir ? Il faudrait qu'il aille voir une autre voyante ; ce projet l'amusa.

Julia le voyant sourire dit, en utilisant les ressources de la seule psychologie :

— Je parie que tu as donné vingt francs.

— Naturellement, dit Valentin en riant.

Chantal le regarda : il l'agaçait.

— Tu devrais venir chez nous, dit Chantal à Julia. Il y a un grand jardin autour de la maison. Tu serais soignée comme il faut. On a du personnel là-bas, et pas des bonnes femmes qui tombent du haut mal. Tu vas voir que tu ne vas pas trouver de bonne, surtout une à qui tu pourrais faire faire l'infirmière. Et à Châtellerault, il y a un très bon médecin.

— Encore tes médecins, dit Julia tentée.

On sonna.

— Ça, c'est une bonne, dit Valentin avec satisfaction en allant ouvrir.

— Qu'est-ce qu'il y a de vrai dans ce qu'il racontait tout à l'heure ? dit Chantal dès qu'il fut sorti.

— Comment je ferais pour aller là-bas ? Je peux pas bouger.

— On t'installera dans la Delage. Tu verras, ce n'est rien.

— Tu crois ?

— Bien sûr. Et ce serait tout naturel. Maintenant que c'est nous qui sommes riches, je peux bien faire ça pour toi, pas vrai, Julia ?

— Tu veux m'humilier, hein ?

— Que tu es bête.

- Au fond, je n'ai jamais rien fait pour toi.
- Tu étais gentille avec moi quand j'étais gosse.
- Mais après ?
- Réfléchis pas trop, va.
- Tu trouves que j'ai le cerveau affaibli ?
- Que tu es bête.
- Il en met du temps à revenir, dit Julia. Justement, Valentin réapparaît.

— C'était le gaz, dit-il. Je l'ai payé.

— Tu sais faire ça, maintenant ? dit Chantal.

— Ce n'est pas que ça m'amuse, répondit-il légèrement.

— Il n'y a pas que des amusements dans la vie, dit Chantal.

— Bien sûr, dit Valentin, il y a aussi les Delage et les bas de soie.

— Ce qu'il peut être devenu crétin, dit Chantal, ce qui fit pleurer Julia.

Sans faire attention au jugement porté sur lui par une dame dont il avait un jour, déjà lointain, apprécié la pureté de l'haleine et la chaleur du sein, Valentin réfléchit à deux problèmes concernant madame Saphir : primo, ferait-elle un jour fortune, au point de pouvoir s'acheter une voiture automobile ? segundo, porterait-elle un jour des bas de soie ? Pour le moment, elle se contentait de vieux bas de coton et de ficelles comme jarretières. Il n'eut pas le temps d'approfondir ces questions, car on venait encore de sonner.

— Ça, c'est une bonne, dit-il avec satisfaction en allant ouvrir.

— Et Valentin ? dit Julia à Chantal. Qu'est-ce qu'on en fait ?

— Tu penses bien que Paul va pas l'entretenir, dit Chantal.

— Oh ! dit Julia, ici, tout seul, il peut se défendre.

— Tu vois, il y a quelque chose que tu ne veux pas me confier.

— Ce serait trop long, dit Julia. Plus tard.

— Alors, s'il a de quoi vivoter, laisse-le ici.

— Tout seul il va faire des conneries.

— Une de plus, une de moins.

— Il en a pas fait tellement, protesta Julia.

— Il t'a ruinée. De ton commerce et de celui de Nanette, il ne reste qu'une boutique fermée.

— Les temps sont durs, dit Julia.

— Enfin, choisis. Si tu préfères croupir ici mal soignée par un cartomancien, je ne t'en empêche pas.

Le mot cartomancien fit rire Julia.

— Tu finis par le croire, hein ? dit-elle.

— C'est toi qui insinues des choses. D'abord, est-ce que-tu n'as pas essayé, toi ?

— J'ai choisi, dit Julia. Je vais aller chez toi jusqu'à ce que ça aille mieux.

— Ah ! te voilà devenue raisonnable.

— Bien déraisonnable, tu devrais dire, de laisser Valentin seul, comme ça.

— Et puis quoi ? fit Chantal. Il couchera même pas avec la bonne. Crains rien, va.

— Tu crois ? dit Julia. Si tu le crois, je le crois, y connais.

- Un peu, fit modestement Chantal. Un peu.
- Valentin revint, l'air extrêmement satisfait :
- J'ai engagé une bonne, dit-il.

En n'utilisant que le hasard et les confidences qu'il avait ramassées dans le quartier, Valentin obtenait des résultats meilleurs que ceux de Julia. La renommée de madame Saphir ne faiblit pas, et il acquit de nouveaux clients fidèles, comme le commissaire Tortoni, par exemple, qui avait découvert la vérité sur le mystère des voleurs de soucoupes ; rien qu'en montant les escaliers du Sacré-Cœur ; la solution lui était apparue, illuminante, et il en avait attribué le mérite à Brû. Il n'avait pas été long à identifier madame Saphir et, gracieusement, il lui avait obtenu de la Préfecture une autorisation de se promener habillé en femme, ce dont Valentin lui fut particulièrement reconnaissant ; en échange, il lui indiquait les numéros de loterie et les chevaux gagnants. Il indiquait aussi des perdants, mais Tortoni oubliait les échecs et ne retenait que les réussites ; tous les autres clients montraient d'ailleurs la même bonne volonté et ça rendait le métier bien agréable.

En dehors d'apparitions qu'il devait faire en tant que Valentin Brû dans les bistros du quartier pour se tenir au courant de la vie locale, madame Saphir ne se déplaçait plus guère que sous son apparence cartomancienne et il restait habillé ainsi chez lui, malgré les dangers que cela comportait. C'était dans cette tenue que tous les dimanches matins il allait devant le Sacré-Cœur prier devant le Mars enchaîné qui dominait Paris. Valentin en était rapidement venu à se forger une certaine foi ; aussi

fut-il étrangement déçu de voir les affiches de mobilisation. La clientèle, que le mois d'août avait un peu dispersée, afflua de nouveau et Valentin lui distribuait le laudanum de la paix avec le cynisme de celui qui voit de nouveau paraître les jours sans lendemain. Dès que la guerre fut déclarée, madame Saphir disparut. Valentin donna un peu d'argent au monstre, boucla la lourde et enleva la pancarte.

Le lendemain, Didine le trouva, le chapeau sur la tête, la valise prête ; il l'attendait.

— Didine, fidèle servante, lui annonça Valentin, je te remercie d'avoir si bien gardé mon secret. Voici quelques sous pour te permettre de vivre jusqu'à ce que tu aies trouvé une autre place. Tu peux continuer à habiter ici, à moins que tu ne craignes les bombardements. Moi, je vais voir ma femme à Châtellerault, ensuite je rejoins mon unité à Nantes.

Didine l'embrassa sur les deux joues et lui souhaita de pacifiques hostilités. Elles commencèrent presque aussitôt. Depuis son arrivée à Paris pour assurer la direction de la maison Chignole, Valentin n'avait pas pris le train. Il trouva les temps bien changés. Naturellement, pas question de location quelconque, mais encore il semblait que la place naturelle des voyageurs fût dans les couloirs ou même sur les tampons. On se demandait comment les assis avaient pu faire pour l'être, et des haines inexpiables naissaient entre les privilégiés et les verticaux, ces derniers remportant en général la victoire en occupant les vécés d'une façon continue. Ce qui étonnait le plus Valentin, c'est que, en dehors des enfants

n'ayant pas l'âge de raison, les êtres humains présents prétendaient tous avoir des droits au respect et manifestaient un souci pervers de défendre leur dignité, bien que, après tout, ce ne fussent encore que des civils, et même des non-mobilisables. La déclaration de guerre, encore sans effet, semblait les avoir décorés d'une Légion d'honneur invisible pour des blessures que leur infligeait une vaniteuse susceptibilité. On devrait les faire se battre entre eux, se dit Valentin, tandis que les femmes parlaient avec émotion des héros de la ligne Maginot, que les hommes qui allaient se garer du côté de Toulouse expliquaient comment on défend sa patrie même avec un élastique, et que ceux que l'on envoyait à Limoges considéraient avec mépris les précédents, car dans cette noble cité ils se sentiraient dans une atmosphère de front et pourraient plaisanter les embusqués du Capitole.

Dérangé périodiquement par les pisseuses en file indienne, Valentin essayait de tuer le temps pour échapper à la rigueur d'un spectacle qui ne l'amusait pas. Mais au moment où il allait s'abstraire et gagner ainsi quelques minutes sur l'horaire du train, un marmot, saisi par la colique, lui passait sous le nez, entraînant derrière lui une mère agressive, un père énervé, ou une grande sœur faisant sa mijaurée, mais non moins dérangée par les événements. Parfois, toute une famille défilait en geignant, tordue par la majesté des grandes catastrophes.

Tout à coup, Valentin s'étonna des sentiments qu'il laissait se développer à l'égard de ses compagnons de route. Au nom de quelle supériorité se permettait-il de plaisanter leur pétoche ou de s'offenser de leurs miteuses

prétentions ? Seul représentant sur cette terre du culte de Mars enchaîné, seule voyante du sexe masculin, seul époux de Julia Ségovie, aucun de ces titres ne lui parut une raison suffisante pour se croire d'un degré au-dessus de ces paltoquets, de ces rombières et de ces morveux.

Je suis comme eux, se dit-il, je crains la guerre depuis six ans, je suis mobilisé à mille kilomètres du front, et j'aimerais mieux être assis que debout. Il essaya d'engager la conversation avec un voisin, un solitaire comme lui, mais de mine lugubre.

— Temps superbe, dit Valentin profitant d'une accalmie, lorsque l'on croit que toutes les entrailles et toutes les vessies du compartiment se sont vidées et qu'il y en a pour un moment, mais on se trompe toujours.

L'autre lui jeta un regard noircissant.

— Je le vois bien, répond-il.

— Pour reprendre l'habit militaire, continua Valentin, vaut mieux le faire par beau temps que par pluie battante.

— Je ne suis pas mobilisé, moi, dit l'autre avec dédain.

Moi non plus, répond Valentin pour ne pas le vexer.

Puis, découvrant un autre sujet de conversation :

— Tiens, remarqua-t-il, ça fait un certain temps qu'on ne nous a pas dérangés pour aller aux vécés.

L'homme au regard noircissant, pour qui la météorologie et l'histoire universelle semblaient par trop abstraites, sursaute à l'appel du concret et tout aussitôt fraternise :

— Regardez ces salauds, dit-il à Valentin, en lui montrant les huit occupants d'un compartiment

solidement vissés à leur place. Ils bougeraient pas pour un boulet de canon.

— N'exagérons rien, dit Valentin.

— Y a pas la moindre trace d'humanité en eux, continua l'autre. Ils pensent qu'à eux. Ah ! pauvre France ! Et moi ? Pourquoi je serais pas assis, moi non plus ? Je suis fatigué, moi. Y en a pas un qui songerait à me le demander.

— Ils sont égoïstes, n'est-ce pas ? dit Valentin.

— C'est bien vrai : ils pensent qu'à eux, pas à moi.

— Et à moi, dit Valentin, vous croyez qu'ils pensent un peu ?

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ?

Puis, se reprenant :

— Dites donc, est-ce que vous auriez l'intention de me mettre en boîte ? Vous ne vous êtes pas levé assez tôt pour ça, meussieu.

— Vous y arrivez, vous, à penser aux autres ?

— Meussieu !

— Et à soi-même, continue Valentin. Ça n'est pas commode non plus. Moi, voyez-vous, meussieu, je pense au temps, pas au temps qu'il fait, je crois que c'est inutile quand on vit dans une région tempérée, non, je pense au temps qui passe et, comme il est identique à lui-même, je pense toujours à la même chose, c'est-à-dire que je finis par ne plus penser à rien.

L'autre le regardait surpris. Valentin ajoute aimablement :

— Ça élève l'âme.

Cependant, un des voyageurs assis venait d'ouvrir un

litron et distribuait à la ronde du gros rouge dans un verre à dent. Sur son ordre, un petit garçon vint en offrir aux deux types qui se tenaient debout dans le couloir.

— Après vous, dit Valentin.

L'autre s'envoya le pinard sans hésitation et fit claquer sa langue.

— Fameux ! cria-t-il au bienfaiteur. Et vous êtes bien aimable ! Un petit coup de pichtegomme, y a rien de tel pour se sentir entre soi ! Entre Français !

L'échansonnet apporte maintenant la dose de Valentin, qui pense un instant offrir son verre à son concitoyen ; mais je vais le vexer, songe-t-il, et il boit, et il rend le verre en disant : merci bien, et maintenant il trouve qu'il n'a pas eu le courage de son opinion, et tandis que le type, dans un élan de fraternisation, va s'asseoir à la place du gamin pour discuter le bout de gras, Valentin perd le fil d'un discours qui visait à définir la lâcheté.

Il trouva Julia marchant avec une canne et particulièrement réjouie par l'abondance dans laquelle elle vivait. Chantal était absente. Paul, mobilisé comme officier de réserve, reviendrait bientôt car on avait besoin de lui pour la fabrication des crosses.

— Tu as bien fermé le gaz derrière toi ? dit Julia.

— C'était pas la peine, dit Valentin, y a la bonne qui est restée.

— Comment ! tu l'as gardée ?

— Bin oui. C'est une brave fille qu'était serveuse au café des Amis, celui du Bouscat, c'était mon café favori. Ça faisait deux ou trois ans qu'elle voulait venir travailler à Paris. Elle est arrivée juste le jour où on en cherchait une,

de bonne, alors j'ai trouvé que ça ne serait pas gentil de ma part de ne pas la garder.

— Tu ne m'as jamais raconté tout ça.

— Ça avait de l'importance ?

— Tu as peut-être gardé aussi le souillon ?

— Celle-là, c'est madame Saphir qui l'a engagée.

— Dis-moi, tu ne te refuses rien quand je ne suis pas là.

Deux domestiques !

— J'ai quand même mis de l'argent à gauche. Tu vas voir.

Il ouvrit sa valise et en sortit une petite sacoche noire bien bourrée de fric sous différentes formes.

— Garde-la, dit Valentin, tu m'enverras des mandats.

— Tu as bien travaillé, dit Julia.

— Madame Saphir avait une belle clientèle, dit Valentin.

— Je suis jalouse, dit Julia en faisant rapidement des calculs, tu ramassais plus d'argent que moi. Malgré tes deux bonnes. Comment elle est, l'autre ?

— Comme ça. Elle s'appelle Armandine.

— Quel âge ?

— Vingt et un ou vingt-deux ans.

— Elle savait ce que tu faisais ?

— Bien sûr.

— Et elle bavardait pas ?

— Jamais.

— Tu ne l'as pas engrossée par hasard ?

— Voyons.

— Tu ne vas pas me dire que tu n'as pas couché avec elle ?

— Je te le dis.

— Tu peux me dire tout ce que tu veux.

— Pourquoi ? Tu ne devines plus rien ?

— J'ai été sonnée, dit Julia. Le corps, ça va, ça va même de mieux en mieux. Mais je ne saurais plus faire madame Saphir.

— Tu saurais aussi bien que moi, on est à égalité maintenant.

— C'est pourtant vrai.

Elle ajoute aussitôt :

— Mais à égalité tu fais mieux. Tu continueras.

La perspective de reprendre le rôle de madame Saphir après la guerre n'ennuyait pas Valentin, puisque pour lui il n'y aurait pas d'après-guerre. Ou plutôt après, il n'y aurait rien. Ou bien encore, c'était impensable. Après une telle guerre, il n'y aurait pas d'après.

L'extrême originalité des événements qui suivirent confirma Valentin dans cette opinion. Après avoir classé les fiches de trois Tahitiens, d'un Hindou et de cinq Dahoméens ne parlant que le fon, il fut ensuite voué à une inactivité d'autant plus grande qu'ayant été envoyés dans des directions variées et en général inattendues ces isolés n'avaient pas eu de remplaçants. Sous les ordres d'un capitaine, de deux lieutenants, d'un adjudant, de trois sergents et de six caporaux, il attendait, avec dix autres fantassins, que la patrie utilisât mieux ses facultés et donnât quelque aliment à sa fonction.

Après avoir démocratiquement et solidairement mis au point un système de protection bureaucratique particulièrement perfectionné qui réussissait presque à

escamoter l'existence de cette unité, officiers, sous-officiers et soldats se disposèrent à couler des jours heureux. Les uns firent venir femme et enfants, d'autres se vouèrent à la belote et à l'alcoolisme, certains laissèrent cours à leurs dons de ménagères, et c'est, dans des pièces agréablement transformées en étuves, que, nourris avec recherche, les membres du dixième dépôt des isolés coloniaux se disposèrent à passer un hiver qui se trouva être particulièrement rude. Les froids excessifs qui fendaient jusqu'aux pierres rendaient encore plus charmant un bien-être que n'avait laissé espérer aucune des descriptions de la guerre future.

Vers le milieu de cet hiver, Valentin entreprit de devenir un saint. La chose lui parut d'autant plus facile que, ne croyant tout au plus qu'à un faux dieu, et encore si peu que rien, il pensait avoir un avantage immédiat sur ses collègues chrétiens candidats à la béatification, puisque l'espoir d'une récompense quelconque ne viendrait jamais jeter une ombre sur l'un quelconque de ses actes. Foinard, autre oisif de seconde classe, et curé dans le civil, lui fournit bénévolement une documentation abondante et vulgarisatrice sur la question. Dans les premiers temps, il avait réussi à entraîner à la messe la plupart de ses camarades, mais on ignorait encore ce qui allait se passer. Maintenant que l'on savait qu'il ne se passait rien et que sans doute il ne se passerait rien avant longtemps, peut-être des années, le zèle des catéchumènes s'était refroidi avec la tiédeur du confort ; aller à l'église n'était plus que l'un des éléments du complexe dominical, avec les croissants le matin, le

quadruple apéritif de midi, et le cinéma vespéral, pour intensifier sa propagande, Foinard attendait donc des temps meilleurs, c'est-à-dire des catastrophes un peu plus pommées qu'une mobilisation douceuse dans la région nantaise.

Lorsque Valentin lui demanda de lui procurer quelques vies de saints afin de se rendre un peu compte de la pratique des autres, Foinard les lui avait gracieusement apportées, mais en attribuant cette curieuse requête à une certaine perversion du goût de la lecture. Valentin n'avait assisté qu'une seule fois à la messe et il s'y ennuya tant qu'il n'y retourna jamais, même au risque de faire du chagrin à Foinard. Foinard n'en avait d'ailleurs eu aucun chagrin, il ne se faisait pas d'illusion. Il ne s'en faisait pas plus maintenant et ne voyait aucune raison pour que la grâce ait touché cet ostrogoth en pleines délices de Capoue, mais, comme il tenait à passer pour un bon copain, il avait donc ramassé quelques brochures destinées à des esprits simples et les avait offertes à Valentin. Le curé d'Ars, Thérèse de Lisieux, Bernadette Soubirous, Jeanne d'Arc, Louis IX roi de France et Deny l'Aréopagite, ainsi que Donatien, Rogatien et quelques locaux lui étaient ainsi proposés en modèle, mais il n'en choisit aucun. À la rigueur il se serait peut-être proposé l'imitation de sainte Thérèse, mais il décida de n'en faire qu'à sa tête.

Prétextant de son inutilité complète, afin de ne pas se mettre en valeur, il s'efforça d'accomplir pour les autres les tâches les plus emmerdantes, telles que le balayage, l'épluchage des patates, le pelletage de la neige, le

nettoyage des plats. Le difficile était d'y arriver sans attirer l'attention sur son dévouement. Lorsqu'il parvint à faire la corvée de chiottes quotidiennement sans que Foinard s'en aperçût, il se félicita d'avoir ainsi atteint sans tapage un certain degré dans l'abnégation. Ensuite il fallait s'abstenir de se féliciter, ce qui devenait beaucoup plus difficile. Et lorsqu'il découvrit qu'il prenait un vif plaisir à tracer un chemin dans la neige ou à vider les ordures, il estima justement n'y avoir aucun mérite et par conséquent n'avoir même pas fait un pas dans le chemin de la sanctification.

La vie que le dépôt réduit menait ne donnait d'ailleurs pas beaucoup l'occasion de pratiquer des vertus rares. S'abstenir de fumer ou de boire du gros rouge, mépriser la belote ou le cinéma hebdomadaire, n'auraient été que des signes ostentatoires sans valeur réelle. Valentin se demandait ce qu'il pourrait bien faire. Il soumit au capitaine une demande pour être envoyé sur la ligne Maginot : le capitaine le supplia de s'abstenir et de ne pas arracher à leurs femmes et leurs connaissances les militaires de cette modeste unité en attirant sur elle l'attention de quelque supérieur un peu énergumène. Valentin se rendit à ces raisons. Décidément, il ne lui restait qu'à tuer le temps et à balayer en lui les images d'un monde que l'histoire allait éponger.

Paul Batragra, vêtu d'un uniforme de capitaine d'infanterie, parure qu'il avait d'ailleurs le droit de porter, Paul entra triomphant et dit :

— Je l'ai retrouvé !

— Sans blagues, dit Chantal.

— Tu l'as vu ? dit Julia.

— Non, mais je sais où se trouve son unité.

— Toujours sa vantardise, dit Julia.

— Il n'y a aucune raison pour qu'il n'y soit pas.

— Il a peut-être été fait prisonnier, dit Julia.

— Justement, dit Paul, on va le savoir. D'ailleurs, s'il est prisonnier, c'est pas grave. Les Allemands vont les libérer avant huit jours.

— Il a peut-être été tué, dit Julia.

— Tu exagères, dit Chantal.

— Il n'est pas fou, dit Paul.

— N'empêche que nous on a bien failli y passer, dit Julia, quand un Boche nous a mitraillés.

— Et moi, dit Paul, dans la Sarre, quand une mine a éclaté devant ma voiture.

— On ne l'oubliera jamais, dit Chantal.

— Et je ne compte pas toutes les balles qui m'ont sifflé aux oreilles, dit Paul.

— Ça devait les tenter, tes anses, dit Julia. Une belle cible.

Les deux sœurs s'esclaffèrent.

— Ce que vous êtes bêtes toutes les deux, dit Paul.

— Non mais dis donc, dit Julia.

— Veux-tu ou ne veux-tu pas savoir où est Valentin ?

Où peut être Valentin ? Où se trouve son unité ?

— Bien sûr que je veux retrouver mon trésor, dit Julia.

— Eh bien le dixième dépôt des isolés coloniaux s'est replié à dix kilomètres au sud d'ici.

— Il a foutu le camp encore plus loin que nous, dit Julia.

— Je ne vois pas pourquoi une unité non combattante se serait laissé prendre par les Allemands, dit Paul.

— Tu dis toi-même qu'ils vont rendre les prisonniers, dit Chantal.

— Ils ont dépensé de l'essence pour rien, dit Julia.

— Ce n'est pas avec des discutailles comme ça qu'on relèvera la France, dit Paul.

— Ça, pour être par terre elle est bien par terre, dit Julie avec bonne humeur.

— Enfin, dit Paul, est-ce que tu veux aller voir Valentin ?

— S'il est là.

— Oui. Enfin veux-tu y aller ?

— Mais naturellement que tu vas m'y conduire.

— On partira à deux heures, dit Paul.

— Tu as l'air bien impatient, dit Chantal.

— Il a envie de lui raconter comment il a gagné la croix de guerre, dit Julia.

Bratuga hausse les épaules.

— C'est vrai, dit Chantal, on a l'impression que si tu étais tout seul tu y courrais tout de suite.

— Peut-être, dit Paul.

— Tu prends des airs bien supérieurs, dit Julia.

— Ce n'est que maintenant que nous pouvons comprendre pourquoi Valentin s'intéressait à la bataille d'Iéna, dit gravement Paul. La France de Clemenceau a subi le sort de la Prusse de Frédéric II.

— Oh dis donc, dit Julia, ce sont les discours du maréchal qui te mettent dans cet état ?

Les yeux fixes, Paul continua :

— Hitler fera-t-il l'Europe et réussira-t-il là où Napoléon a échoué ? Ou bien la France, aidée par les Russes et les Anglais, va-t-elle se relever comme la Prusse en 1813 ?

— Qu'est-ce qui lui a le plus porté au cerveau, demanda Julie à Chantal. La Sarre ou l'exode ?

— De toute façon cela ferait dans les six ans à attendre, murmura pensivement Paul. Ça me serait très utile de le savoir, ajouta-t-il pour lui-même.

— Et tu crois que Valentin te le dira ? dit Chantal.

— Valentin était un prophète, répondit Paul en levant son doigt vers le zénith.

— Tu veux dire un diseur de bonne aventure, dit Julia.

Et les deux femmes piquèrent une nouvelle crise de fou rire.

On leur indiqua une ferme à cinq cents mètres du village. Sur la clôture extérieure, une plaque de bois était clouée : « 10^e D.I.C. », s'inscrivait sur une ancre de marine. Devant la ferme, un Canaque, soldat de deuxième classe dans l'armée française, somnolait sur un banc. Il conduisit les visiteurs au capitaine commandant l'unité. On se présenta.

— Bordeille ? dit Paul en fronçant la peau du front. Il

me semble que je connais ce nom-là.

— Je n'ai jamais eu le plaisir de vous rencontrer, dit Bordeille en louchant avec envie sur la croix de guerre de Paul et en pensant : encore un salaud de réserviste qui a eu la veine de faire la Sarre ou Dunkerque.

— Mais moi j'ai eu ce plaisir, dit Chantal.

Tiens, tiens, se dit le capitaine Bordeille, mais en effet on dirait que.

— C'est grâce au capitaine Bordeille que Valentin fut libéré, il y a quatre ans. Vous vous souvenez, capitaine ? Comme il ne figurait pas sur la liste des effectifs, il serait resté toute sa vie dans l'armée sans votre intervention.

— Si je me souviens ! dit le capitaine Bordeille.

— Eh bien, dit Paul d'un ton sec, nous venons vous voir au sujet du même soldat Brû. Il fait bien partie de votre unité, n'est-ce pas ?

— Oui, ou plutôt il faisait.

— Il est mort ? s'écria Julia.

— Non, je l'ai démobilisé.

— Et il est parti ? demanda Paul.

— Depuis hier.

— Ah. s'écrie Paul, j'avais bien raison de me presser.

— Tu ne t'es pas assez pressé, dit Chantal.

— Et où est-il allé ? demanda Julie.

— Il s'est fait domicilier à Toulouse chez un de ses camarades, mais il avait l'intention de rentrer à Paris. Quel type, ajouta Bordeille.

— Pourquoi « quel type » ? demanda Paul d'un ton sévère.

— Oui, pourquoi ? dit Bordeille.

— C'est moi qui vous le demande, dit Paul.

— Puisque c'est votre beau-frère, dit finement le capitaine Bordeille, vous devez le connaître aussi bien, sinon mieux, que moi.

— Il ne vous a pas dit ce qu'il allait faire à Paris ? dit Julia.

— Ma foi non.

— Il était en bonne santé ?

— Excellente. Il a supporté avec une abnégation remarquable les rigueurs d'un repli difficile.

— Vous avez été mitraillés ? demanda Julia.

— Ma foi. Pas précisément.

— Eh bien nous, on a dégusté quelque chose, dit Julia. Et on n'était que des civils, je vous prie de le remarquer. Y avait des cadavres sur le bord de la route. Vous avez déjà vu des cadavres, mon capitaine ?

— Mais naturellement, madame !

— Oui. peut-être, concéda Julia. Mais des cadavres de civils ?

Bordeille était embarrassé.

— Voyez-vous, madame, tenta-t-il d'expliquer, aux colonies, au Maroc par exemple, il est assez difficile de reconnaître, chez les indigènes, les civils des militaires.

— Tu vois, dit Julia, les Boches ils nous prennent pour des bicots.

— Et qu'est-ce qu'il pensait de la guerre ? demande Paul.

— Il vous a dit la bonne aventure ? demande Julia.

— Quelle question stupide, dit Paul.

— Vous entendez comment il traite sa belle-sœur, dit

Julie à Bordeille. C'est capitaine et c'est grossier comme un cochon. Pas étonnant qu'on ait pris la piquette.

— Tu oublies, dit Paul, que, moi, j'ai mis le pied sur le sol allemand.

— Pas pour longtemps.

— Enfin est-ce que tu vas laisser parler le capitaine ?

— Je m'en fous de ce qu'il peut raconter, dit Julie en se levant. Ce que je veux c'est que tu me ramènes a Toulouse pour y retrouver mon Valentin.

— C'est grand, Toulouse, dit Chantal.

— Meussieu va nous donner l'adresse du copain, dit Julia.

— J'espère qu'il aura plus de succès dans ses recherches que la dernière fois, dit Chantal.

— Oh madame, dit le capitaine, je n'ai pas égaré un seul soldat pendant toute cette guerre, et je vous assure que, pendant la retraite, j'ai eu du mérite.

— Vous en faites pas, dit Julia, on finira bien par vous décorer. Alors où est-il, mon Valentin ?

— Valentin Brû, déclare se retirer chez madame Teulat, 10, rue Raymond-IV, lut le capitaine Bordeille. La rue Raymond-IV, c'est près de la gare Matabiau et madame Teulat c'est la tante de l'abbé Foinard, un de mes poilus. Brû et lui sont partis ensemble. Hier.

— Ça m'épate que Valentin soit devenu copain avec un curé, dit Julia.

— Pendant cette guerre-ci on aura tout vu, dit Chantal.

— Oui, dit Paul, qu'est-ce qu'il pensait de la guerre ?

— Brû ?

— Oui, Brû. Bien sûr, Brû. Qu'est-ce que Valentin Brû

pensait de la guerre, voilà ce que j'aimerais savoir.

Et Paul se pencha vers Bordeille qui poussait un petit rire affecté.

— Eh bien ?

— Eh bien, il disait que les Anglais gagneraient parce qu'ils sont les plus forts.

— Pas possible, dit Paul écrasé.

— Pour un rigolo, c'est un rigolo, dit Bordeille en souriant aimablement du côté des dames.

— Et vous êtes sûr d'avoir bien compris ? dit Paul.

— Capitaine, me prenez-vous pour un imbécile ?

— Et il n'a pas dit dans combien de temps ils gagneraient, les Anglais ?

— Votre mari a l'air de croire à ces bourdantes, dit Bordeille, toujours souriant, à Chantal.

— Répondez-moi donc, dit Paul, c'est important.

— Il disait que ça durerait un bout de temps.

— Ah, dit Paul.

— Cause pas tant, dit Julia, tu nous embêtes avec tes histoires, on s'en fout comme de l'an quarante.

— Et les Américains, dit Paul, qu'est-ce qu'il en disait ? qu'est-ce qu'ils vont faire ?

— Ils vont faire la bombe, répondit Julia. Allez viens donc, dit-elle en entraînant son beau-frère désespéré de ne pas en apprendre plus sur l'histoire universelle. Moi j'ai hâte de le revoir mon petit mari.

Mais le petit mari était déjà parti.

— Tout de suite après le déjeuner, dit l'abbé Foinard qui avait déjà repris la soutane. Il est allé à la gare. On dit qu'il y a un train qui part pour Paris.

— Je vais le prendre aussi, dit Julia.

— Tu n'as pas ta valise, dit Chantal.

— Je m'en fous. Allons-y.

— Pardon, meussieu l'abbé, dit Paul, vous étiez très ami avec Valentin Brû, n'est-ce pas ?

— Oh, ami, c'est beaucoup dire, plutôt ce qu'on appelle un « copain de régiment ».

— Alors, dit Julia à Paul, tu viens ?

— Ce propos un peu, disons, sec, vous étonnera peut-être de la part d'un ecclésiastique, que dis-je : d'un chrétien. Mais, dirai-je, vous le connaissez aussi bien, mieux même, dirons-nous, que moi puisque vous êtes son beau-frère, dites-vous, et vous comprendrez, avouez-le, ce que je veux dire.

— Te voilà bien avancé, dit Julie à Paul. On va rater le train.

— Ne craignez rien, madame, il ne part pas avant sept heures, et, sans doute, vers minuit.

— Là, tu vois, dit Paul.

— Oui mais moi, dit Julia, je veux être assise. Parce que vous savez, ajouta-t-elle pour l'abbé, en ce moment vous me voyez marcher, mais l'année dernière, j'étais paralysée. Alors faut que je sois assise. D'ailleurs, dit-elle à Chantal, je vais me remettre à marcher avec des cannes et y aura bien un bon couillon qui me cédera sa place.

— Julia ! fit Chantal sévèrement. Dvant msieu l'abbé.

— Oh il en a entendu d'autres, dit Julia.

— Je dois dire, reconnut Foinard.

Bolucra, profitant d'un dixième de seconde de silence, lui pose une question :

— Et qu'est-ce qu'il pensait de la guerre ?

— De la guerre ou de l'armistice ?

— Ça recommence, dit Julia.

— Enfin de ce qui va se passer maintenant ? dit Paul.

— Eh bien, dit l'abbé, il était comme tout le monde : il n'en savait rien.

— Vous croyez ? dit Paul.

— Votre beau-frère, dit l'abbé, était, à sa manière peut-on dire, une sorte, je ne dirai pas de saint, puisqu'il n'en existe que dans notre religion laquelle, comme vous le savez, est apostolique et romaine, mais, dirons-nous, d'ascète.

— De quoi ? dit Julie indignée.

— Tais-toi, dit Paul.

— Tu ne me feras pas taire, dit Julie.

— Vous êtes sûr qu'il ne vous a jamais parlé des événements futurs ? dit Paul en criant plus fort que Julia.

— Si votre beau-frère, dit l'abbé, tentait ce que nous pouvons appeler, disons, une espèce d'ascèse, bien dangereuse pour l'athée, puisqu'elle risque, dirons-nous, de le ramener à Dieu, ce dont nous autres, chrétiens, ne nous plaindrions pas.

— Oh, merde, dit Julia.

— Dieu vous bénisse, répondit l'abbé. Ou de l'en éloigner à jamais, mais il faut bien dire que l'athée bénin, du type Valentin Brû, en est éloigné à tout jamais, si, disais-je, mon camarade tentait, je le répète, une sorte d'ascèse, du moins, je l'affirme, n'a-t-il jamais prétendu au don de prophétie.

— Là, vous vous gourez, dit Julia.

— *Errare humanum est*, dit l'abbé d'une voix espérantiste.

— T'as entendu ? dit Julie à Paul, tu l'embêtes cet homme avec ces questions, tu lui en fais perdre son latin. Allons, viens. Dépêchons, dépêchons. Merci quand même, dit-elle à Foinard.

— N'oubliez pas vos cannes, répondit le curé.

Mais ce n'était pas la peine. Alors que Valentin aurait eu du mal à trouver de la place dans un train vide, Julie occupait un coin fenêtre dans un convoi surbondé qui se bondait encore. Paul et Chantal couraient de droite et de gauche pour découvrir Valentin dans la cohue mais sans y parvenir. Malgré tout, Julia voulait rentrer à Paris, même sans bagage, puisque Valentin y retournait aussi, et si ce n'était pas aujourd'hui ce serait demain qu'elle le retrouverait.

Sur le quai, une foule immense continuait à fermenter, mais un train vide vint se placer sur l'autre voie et ce fut l'assaut. Une lutte sauvage s'engagea entre les acrobates, les malabares et les petits-malins, cependant que les vieillards et les femmes enceintes tentaient courageusement leur chance. Julia se réjouissait de ce spectacle marant lorsque soudain elle aperçut Valentin. Valentin regardait lui aussi cette comédie, impassible et immobile. Julia ne réagit pas tout de suite, puis elle faillit l'appeler, mais elle se retint. Valentin, en effet, venait de se mettre en mouvement et de commencer une savante manœuvre. Trois jeunes filles inexplicablement habillées en alpinistes, profitaient de la décence de ce costume pour essayer de grimper dans un compartiment par la fenêtre.

Valentin s'était approché d'elles pour les aider aimablement dans leur entreprise.

Julia s'étouffa de rire : c'était pour leur mettre la main aux fesses.